This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

)OX LIBRARY

rroft Collection.
rchased in 1893.

YAER
Grou

N.5 LA

RÉPUBLIQUE DE PLATON,

OU

DIALOGUE SUR LA JUSTICE,

Diviſé en dix Livres.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *La République de Platon* : je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion ; & je crois que nous ſerons redevables à l'Auteur d'avoir enfin dans notre Langue une excellente traduction d'un excellent ouvrage. A Paris, ce 24 Décembre 1761.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé DENIS HUMBLOT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *La République de Platon*, ou *Dialogue ſur la Juſtice*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, à peine de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au

long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris ; dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes : que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BERRYER ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée : & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-un, & de notre Regne le quarante-ſeptieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 488, fol. 237, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 14 Janvier 1762.

G. SAUGRAIN.

LA

LA RÉPUBLIQUE DE PLATON, OU DIALOGUE SUR LA JUSTICE.

LIVRE CINQUIEME.

SOCRATE. Je donne donc au gouvernement dont je viens de parler, quelque part qu'il ſe trouve, ſoit dans un état, ſoit dans un particulier, le nom d'un gouvernement bien réglé & parfait : j'ajoute que, ſi cette forme de gouvernement eſt bonne, toutes les autres ſont mauvaiſes & défectueuſes. On peut les réduire à quatre. *Glauc.* Quelles ſont-elles ?

J'allois faire le dénombrement de ces gouvernemens, dans le même ordre, qu'ils me paroiſſent ſe former les uns des autres; lorſque Polémarque qui étoit aſſis à quelque diſtance d'Adimante, étendant le bras, le tira par le manteau à l'endroit de l'épaule, & ſe penchant vers lui, lui dit à l'oreille quelques mots, dont nous n'entendîmes autre choſe, ſinon, *Le laiſſerons-nous paſſer outre? Qu'en penſez-vous?* Point du tout, répondit Adimante d'une voix plus haute. Quel eſt donc, repris-je, celui que vous ne voulez point laiſſer aller? *Adim.* Vous-même. *Socr.* Pourquoi? *Adim.* Il nous paroît que vous perdez cœur, & que vous voulez nous dérober une partie de cet entretien qui n'eſt pas la moins conſidérable. Vous avez cru peut-être nous échapper en diſant ſimplement, qu'à l'égard des femmes & des enfans, il étoit évident que tout cela devoit être
IV. commun entre les amis. *Socr.* N'ai-je pas
o. eu raiſon de le dire, mon cher Adimante? *Adim.* Je n'en diſconviens pas. Mais ce point, ainſi que les autres, a beſoin d'explication. Cette communauté peut ſe pratiquer de pluſieurs manieres. Dites-nous donc quelle eſt celle dont vous

voulez parler. Il y a long-tems que nous attendons, eſpérant toujours que vous feriez mention de la procréation des enfans, de la maniere de les élever, en un mot, de tout ce qui appartient à la communauté des femmes & des enfans, dont vous n'avez jetté qu'un mot en paſſant. Nous ſommes perſuadés que le parti qu'on prendra à ce ſujet, eſt d'une grande conſéquence, ou plutôt décide de tout pour la ſociété. Maintenant donc que vous paſſez à une autre forme de gouvernement, avant que d'avoir ſuffiſamment développé ce point, nous avons réſolu, comme vous venez de l'entendre, de ne pas vous laiſſer aller plus loin, que vous n'ayiez expliqué cet article, auſſi bien que vous avez fait les autres. *Glauc.* Je me joins à Polémarque & à Adimante. *Thraſym.* Socrate, c'eſt un parti pris par tous ceux qui ſont ici.

Socrate. Qu'avez-vous fait en m'obligeant à revenir ſur mes pas? Dans quelle diſcuſſion m'allez-vous jetter de nouveau! Je me félicitois d'être ſorti d'un mauvais pas, trop heureux qu'on voulût bien s'en tenir à ce que j'ai dit alors. Quand vous me forcez de reprendre ce ſujet, vous

ne ſçavez pas quel eſſain (*a*) de nouvelles diſputes vous allez réveiller. J'ai prévu les troubles qu'elles nous cauſeroient, & c'étoit pour les éviter que je n'en ai pas dit davantage. *Thraſym.* Croyez-vous que nous ſoyions venus ici pour dorer les victimes, & non pour nous entretenir de belles choſes ? *Socr.* A la bonne heure : mais encore faut-il garder quelque meſure. *Glauc.* Pour des hommes ſages, ce n'eſt pas trop de toute la vie pour s'entretenir de matieres ſi importantes. Ainſi, croyez-moi : laiſſez-nous le ſoin de ce qui nous regarde ; & ſongez à nous dire votre penſée ſur la maniere dont ſe fera cette communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers ; & dont on élevera les enfans du moment où ils verront le jour, juſqu'à celui où ils ſeront capables d'une éducation ſérieuſe & raiſonnée. Ce ſoin me paroît un des plus pénibles. Expliquez-nous donc de grace comment il faudra s'y prendre.

Socrate. C'eſt ce qu'il ne m'eſt point aiſé de faire, mon cher Glaucon, & ce

(*a*) Cette métaphore eſt dans le Grec. Elle eſt ſi belle, que j'ai jugé à propos de la conſerver dans notre langue.

qui trouvera encore moins de croyance dans les esprits, que tout ce qui a précédé. On ne croira jamais que la chose soit possible ; & quand même on en verroit l'exécution, on ne pourra se persuader qu'il n'y ait rien de mieux à faire. Voilà ce qui m'empêche de dire librement ma pensée. Je crains, mon cher ami, qu'on ne la prenne pour un vain souhait. *Glauc.* Ne craignez rien. Vous parlez à des gens qui ne sont ni déraisonnables, ni obstinés, ni mal disposés à votre égard. *Socr.* N'est-ce pas dans le dessein de me rassurer, que vous me parlez de la sorte ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Hé bien, vos paroles produisent en moi un effet tout contraire. Si j'étois bien persuadé moi-même de la vérité de ce que je vais dire, vos raisons seroient de saison ; car on peut parler en sûreté & avec confiance devant des amis pleins de discernement, lorsqu'on sçait qu'on leur dira la vérité sur des sujets très-importans, auxquels ils prennent un grand intérêt. Mais, lorsqu'on parle comme je fais, en cherchant & en tâtonnant, il est dangereux, & on doit craindre, non de faire rire (cette crainte seroit puérile), mais de s'écarter du vrai, & d'entraîner avec soi ses amis

dans l'erreur ſur des choſes où il eſt de la derniere conſéquence de ne ſe pas tromper. Je conjure donc Adraſtée (*b*), de ne pas s'offenſer de ce que je vais dire ; car je regarde comme un moindre crime de tuer quelqu'un ſans le vouloir, que de le tromper ſur le ſujet du beau, du bon, du juſte & de l'honnête. Encore vaudroit-il mieux en courir le danger à l'égard de ſes ennemis, qu'à l'égard de ſes amis. Prenez-vous-y par conſéquent d'une autre maniere pour m'encourager. Socrate, reprit Glaucon en ſouriant, ſi vos diſcours nous jettent dans quelque erreur, nous vous en abſoudrons comme d'un homicide involontaire ; nous ne vous regarderons pas comme un trompeur. Expliquez-vous donc ſans crainte. *Socr.* La loi déclare innocent celui qui a été abſous en cette vie ; & s'il eſt innocent ici, il y a apparence qu'il le ſera auſſi là bas. *Glauc.* C'eſt une raiſon de plus pour vous de ne rien appréhender.

Socrate. Je vais donc reprendre le fil

(*b*) Adraſtée étoit une divinité chargée de venger les crimes involontaires. Je crois que ce nom lui vient de l'infortuné Adraſte, dont les aventures ſont décrites au premier livre d'Hérodote. Socrate, comme on va voir, avoit grand ſujet de l'invoquer, & de détourner ſon courroux.

d'une matiere que j'aurois peut-être mieux fait de traiter de ſuite quand l'occaſion s'en eſt préſentée. Peut-être auſſi ne ſera-t-il pas hors de propos de mettre les femmes ſur la ſcene, après y avoir mis les hommes ; d'autant plus que vous m'invitez à le faire. Pour donner à des hommes nés & élevés de la façon que nous avons dit, des regles ſûres touchant la poſſeſſion & l'uſage des femmes & des enfans, nous n'avons, ſelon moi, rien de mieux à faire, que de tenir toujours la même route que nous avons ſuivie juſqu'ici. Or, nous avons repréſenté ces hommes comme les chefs & gardiens d'un troupeau. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Suivons donc cette idée en donnant à leurs enfans une naiſſance & une éducation qui y répondent : & voyons ſi cela nous réuſſira ou non. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous ? *Socr.* Le voici. Croyons-nous que les femelles des chiens doivent veiller comme eux à la garde des troupeaux, aller à la chaſſe avec eux, & faire tout en commun, ou qu'elles doivent reſter au logis ; comme ſi, occupées à faire des petits & à les nourrir, elles étoient incapables d'autre choſe ; tandis que toute la peine, & le ſoin des troupeaux tombera ſur les

ſeuls mâles ? *Glauc.* Nous voulons que tout leur ſoit commun. Seulement dans les ſervices qu'on en tire, on a égard à la foibleſſe des femelles & à la force des mâles. *Socr.* Peut-on tirer d'un animal les ſervices qu'on tire d'un autre, s'il n'a été nourri & dreſſé de la même maniere ? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conſéquent (*c*), ſi nous deſtinons les femmes aux mêmes emplois que les hommes, il faut leur donner la même éducation. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'avons-nous pas élevé les hommes dans la muſique & la gymnaſtique ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Il faudra donc appliquer auſſi les femmes à l'étude de

(*c*) On me diſpenſera de faire des notes pour montrer l'abſurdité de cette conſéquence, & des raiſons que Platon emploie pour la ſoutenir. Les honnêtes gens qui réfléchiſſent, n'en ont pas beſoin, & il ſeroit inutile d'en faire pour les autres. J'avertis ſeulement que je n'aurois point entrepris cette traduction, ſi j'avois cru que cet endroit & celui qui vient après, fuſſent capables de faire aucune mauvaiſe impreſſion ſur l'eſprit des lecteurs. Platon, admirable par-tout ailleurs, fait pitié ici. Je ne ſçais de quel front il a oſé mettre de pareilles extravagances dans la bouche de Socrate. Au reſte, le lecteur un peu inſtruit, s'appercevra aiſément que c'eſt dans les loix de Lycurgue que Platon a puiſé ce qu'il dit ici & plus bas touchant l'éducation & la communauté des femmes. On peut conſulter Plutarque dans la vie de Lycurgue. J'en citerois quelques endroits, ſi je ne craignois que leur longueur n'excédât celle qui convient à des notes.

ces deux arts, les former au métier de la guerre, & s'en ſervir pour les mêmes choſes. *Glauc.* C'eſt une ſuite de ce que vous dites.

Socrate. Si l'on en venoit à l'exécution, cela paroîtroit peut-être ridicule, parce que l'uſage y eſt contraire. *Glauc.* Très-ridicule. *Socr.* Mais que trouvez-vous en cela de plus ridicule? Ce ſeroit ſans doute de voir des femmes nues s'exercer au gymnaſe avec des hommes; je ne dis pas ſeulement les jeunes femmes, mais les vieilles; à l'exemple de ces vieillards qui ſe plaiſent encore à ces exercices, quoique ridés & peu agréables de leur perſonne. *Glauc.* Il eſt vrai qu'à ne conſulter que nos mœurs préſentes, cela paroîtroit de la derniere impertinence. *Socr.* Puiſque nous avons une fois commencé, moquons-nous des railleurs qu'une innovation de cette nature mettra ſans doute en belle humeur, & qui ne manqueront pas de rire en voyant des femmes s'appliquer à la muſique, à la gymnaſtique, apprendre à manier les armes & à monter à cheval. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Suivons notre pointe; allons tout d'abord à ce que cette inſtitution paroît avoir de plus révoltant. Conjurons ces railleurs de quitter

pour un moment leur caractere badin, & d'examiner ſérieuſement la choſe. Rappellons-leur qu'il n'y a pas long-tems que les Grecs croyoient encore, comme le croient aujourd'hui la plupart des nations barbares, que la vue d'un homme nud étoit un ſpectacle honteux & ridicule; & que, lorſque les gymnaſes furent ouverts pour la premiere fois d'abord en Crete, puis à Lacédémone, les plaiſans de ce tems-là avoient quelque droit d'en faire des railleries. Qu'en penſez-vous? *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Mais que, depuis que l'uſage (*d*) a fait voir qu'il étoit mieux de s'exercer à nud, que de cacher certaines parties du corps; la raiſon, en découvrant ce qui étoit plus convenable, a diſſipé le ridicule que les yeux attachoient à la nudité; elle a montré qu'il n'y a qu'un eſprit ſuperficiel qui puiſſe trouver du ridicule autre part que dans ce qui

(*d*) Ce paſſage prouve que l'époque de l'entiere nudité des Athletes eſt antérieure de peu d'années à la guerre du Péloponneſe, qui a commencé à la quatre-vingt-ſeptieme Olympiade. Thucydide, écrivain de cette guerre, dit auſſi que l'uſage de ſe ſervir de ceintures dans les jeux Olympiques, avoit ceſſé depuis peu d'années. Denis d'Halicarnaſſe & Dion ont donc eu tort de placer cette époque dans des tems plus reculés.

eſt mauvais en ſoi ; qui cherche à faire rire, en prenant pour l'objet de ſes railleries quelque autre choſe que ce qui eſt déraiſonnable & vicieux, ou qui s'empreſſe ſérieuſement pour une affaire, en ſe propoſant pour fin toute autre choſe que le bien. *Glauc.* Cela eſt vrai.

Socrate. Ne faut-il pas décider d'abord entre nous, ſi ce que nous propoſons eſt poſſible ou non : & donner à qui voudra, ſérieux ou badin, la liberté d'examiner ſi les femmes ſont capables des mêmes exercices que les hommes, ou ſi elles ne ſont propres à aucun ; ou enfin ſi elles ſont capables des uns, & incapables des autres ? Après quoi, nous verrons en laquelle de ces claſſes il faut ranger les exercices de la guerre. Si nous procédons ainſi dans cet examen, ne pouvons-nous pas nous flatter que cette matiere ſera parfaitement bien diſcutée ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Voulez-vous que nous nous chargions de faire valoir les raiſons de nos adverſaires, afin que leur cauſe ne ſoit pas ſans défenſe ? *Glauc.* Rien n'empêche. *Socr.* Voici donc ce qu'ils pourroient nous dire. *Socrate & Glaucon, nous n'avons pas beſoin, pour vous attaquer, d'autres armes que de celles que vous nous fourniſſez vous-*

mêmes. N'êtes-vous pas convenus, lorſque vous jettiez les fondemens de votre république, que chacun devoit ſe borner à l'emploi le mieux aſſorti à ſa nature ? Nous en ſommes convenus (*e*), il eſt vrai. *Mais ſe peut-il qu'il n'y ait une extrême différence entre la nature de l'homme & celle de la femme ?* Comment ne ſeroient-elles pas différentes ? *Il faut donc les appliquer l'un & l'autre à des emplois différens ſelon leur nature ?* Sans contredit. *Ainſi, c'eſt une abſurdité & une contradiction manifeſte de votre part, de dire qu'il faut appliquer indifféremment aux mêmes emplois les hommes & les femmes, malgré la diſtance prodigieuſe de leur nature.* Mon cher Glaucon, avez-vous quelque choſe à répondre à cela ? *Glauc.* Il n'eſt pas aiſé d'y répondre ſur le champ; mais je vous prie de me dire ce que nous pourrions alléguer pour nous juſtifier.

Socrate. Il y a long-tems, mon cher ami, que j'avois prévu cette difficulté & beaucoup d'autres ſemblables. Voilà ce qui me faiſoit appréhender d'entrer dans quelque détail ſur la matiere que nous traitons. *Glauc.* Votre crainte étoit

(*e*) Socrate ſeul interroge en cet endroit au nom de ſes adverſaires, & répond au nom de Glaucon & au ſien.

bien fondée. Cette objection ne paroît pointaisée à résoudre. *Socr.* Vraiment non; mais nous sommes dans le même cas qu'un homme qui est tombé dans l'eau. Que ce soit dans un étang ou dans la pleine mer, peu importe, il y périra, s'il ne se sauve à la nage. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Faisons comme lui. Tâchons de nous sauver à la nage de cette difficulté. Peut-être quelque dauphin viendra-t-il nous tirer d'embarras, ou recevrons-nous quelque autre secours imprévu. *Glauc.* Cela pourroit être. *Socr.* Voyons donc si nous trouverons quelque issue. Nous sommes convenus qu'il falloit appliquer les natures différentes à des emplois différens. Nous reconnoissons d'ailleurs que l'homme & la femme sont d'une nature différente, & néanmoins nous prétendons les appliquer l'un & l'autre aux mêmes emplois. N'est-ce pas là ce qu'on nous objecte? *Glauc.* Oui.

Socrate. En vérité, mon cher Glaucon, il faut avouer que l'art de la dispute a un merveilleux pouvoir! *Glauc.* A quel propos dites-vous cela? *Socr.* Il me paroît qu'on tombe souvent dans la dispute sans le vouloir, & que, lorsqu'on croit seulement discuter un point par forme de

converſation, on ne s'apperçoit pas qu'on chicane mal-à-propos, en relevant une contradiction prétendue dans une propoſition que l'on prend au pied de la lettre, faute d'en pouvoir diſtinguer tous les différens ſens. *Glauc.* C'eſt un inconvénient auquel bien des gens ſont ſujets. Mais cela nous regarderoit-il dans la queſtion préſente? *Socr.* Oui, & nous nous voyons entraînés dans la diſpute malgré nous. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* Par un eſprit âpre & contentieux, nous nous attachons à la lettre de cette propoſition; *que les emplois doivent être différens ſelon la diverſité des natures;* tandis que nous n'avons pas encore examiné en quoi conſiſte cette diverſité, ni ce que nous avions en vue, quand nous avons décidé que les mêmes natures devoient avoir les mêmes emplois, & les natures différentes des emplois différens. *Glauc.* Il eſt vrai que nous n'avons pas encore examiné ce point. *Socr.* Il eſt donc encore tems de nous demander à nous-mêmes ſi les chauves & les chevelus ſont de même nature, ou de nature oppoſée; & après avoir répondu qu'ils ſont de nature oppoſée, ſi les chauves ſont le métier de cordonnier, nous

l'interdirons aux chevelus, & réciproquement. *Glauc.* Mais une pareille défenſe ſeroit ridicule. *Socr.* Pourquoi? N'eſt-ce point parce que dans l'aſſignation des divers emplois, nous ne conſidérions la différence ou la reſſemblance des natures, que ſous le rapport qu'elles ont avec ces emplois? Par exemple, ne diſions-nous pas que deux hommes également nés pour la médecine, ont la même nature? Ne le croyez-vous pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais que le médecin & le charpentier ont une nature différente? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Si donc nous trouvons que la nature de l'homme differe de celle de la femme par rapport à certains arts & à certains emplois, nous conclurons que ces emplois ne doivent pas être communs aux deux ſexes; mais s'il n'y a entr'eux d'autre différence, ſinon que le mâle engendre, & la femelle enfante, nous ne regarderons pas pour cela comme une choſe démontrée que la femme differe de l'homme, dans le point dont il s'agit ici; & nous n'en perſiſterons pas moins à croire qu'il ne faut mettre aucune diſtinction pour les emplois entre nos guerriers & leurs femmes. *Glauc.* Nous aurons raiſon.

Socrate. Que celui qui eſt d'un ſentiment contraire nous diſe à préſent quel eſt dans la ſociété l'art ou l'emploi pour lequel les femmes n'aient pas reçu de la nature les mêmes diſpoſitions que les hommes. *Glauc.* Cette demande eſt juſte. *Socr.* Peut-être nous répondra-t-il ce que vous diſiez tout-à-l'heure, qu'il n'eſt pas aiſé de nous ſatisfaire ſur le champ; mais qu'après quelques momens de réflexion, rien ne ſeroit plus facile. *Glauc.* Il pourroit bien nous faire cette réponſe. *Socr.* Voulez-vous que nous le priions de nous écouter, tandis que nous tâcherons de lui montrer, qu'il n'eſt dans la république aucun emploi propre uniquement des femmes? *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Répondez donc, lui dirons-nous. La différence qu'il y a entre celui qui a du talent pour une choſe, & celui qui n'en a point, ne conſiſte-t-elle pas, ſelon vous, en ce que le premier apprend aiſément, le ſecond avec peine; que l'un avec une légere étude porte ſes découvertes bien au-delà de ce qu'on lui a enſeigné; tandis que l'autre avec beaucoup d'application & de ſoin, ne peut pas même retenir ce qu'il a appris; enfin, en ce que dans l'un, les diſpoſitions du corps ſecondent les

opérations de l'eſprit, & dans l'autre, elles les traverſent ? Diſtinguez-vous par quelque autre endroit le naturel heureux pour certaines choſes de celui qui ne l'eſt pas ? *Glauc.* Tout le monde vous dira que non. *Socr.* Parmi les différens arts où les deux ſexes s'appliquent en commun, en eſt-il un ſeul où les hommes n'aient une ſupériorité marquée ſur les femmes ? Sera-t-il beſoin que nous les parcourions tous, que nous parlions des ouvrages de laine, de la maniere de faire des gâteaux & d'apprêter les viandes, où les femmes l'emportent d'ordinaire ſur nous, tellement que ce ſeroit une honte pour elles de nous céder en tous ces points ? *Glauc.* Vous avez raiſon de dire qu'en général les femmes nous ſont très-inférieures en tout. Ce n'eſt pas que beaucoup de femmes ne l'emportent ſur bien des hommes en pluſieurs choſes ; mais dans le total la choſe eſt comme vous dites.

Socrate. Vous voyez donc, mon cher ami, qu'il n'eſt point proprement dans un état de profeſſion affectée à l'homme ou à la femme, à raiſon de leur ſexe : mais que la nature ayant partagé les mêmes talens entre les deux ſexes, tous les emplois appartiennent en commun à

tous les deux ; de maniere cependant qu'en tout la femme eſt inférieure à l'homme. *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* Laiſſerons-nous tout à faire aux hommes & rien aux femmes ? *Glauc.* Quelle raiſon y auroit-il à cela ? *Socr.* N'eſt-il pas, dirons-nous plutôt, des femmes qui ont du talent pour la médecine & pour la muſique ; d'autres qui n'en ont point ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'en voit-on point parmi elles qui ont de la diſpoſition aux exercices gymnaſtiques & militaires : d'autres qui n'aiment ni la guerre ni le gymnaſe ? *Glauc.* Je le penſe. *Socr.* N'en eſt-il pas enfin de philoſophes, & de courageuſes ; & d'autres qui ne le ſont point ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il y a donc des femmes propres à veiller à la garde d'un état, & d'autres qui ne le ſont pas ; car la philoſophie & le courage ne ſont-ils pas les deux qualités que nous exigions dans nos guerriers ? *Glauc.* Oui. *Socr.* La nature de la femme eſt donc auſſi propre à la garde d'un état que celle de l'homme ; il n'y a de différence en cela, que du plus au moins. *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Ainſi il faut choiſir pour compagnes à nos guerriers, des femmes qui partagent avec eux le ſoin de veiller ſur

la république, puiſqu'il y en a parmi elles qui ſont capables de cette fonction, & qui ont reçu de la nature les mêmes diſpoſitions. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et par conſéquent, ne faut-il pas appliquer les mêmes talens aux mêmes emplois? *Glauc.* Cela eſt évident.

Socrate. Nous voici donc revenus au point d'où nous ſommes partis, & nous avouons de nouveau qu'il n'eſt pas contre la nature, d'appliquer les femmes de nos guerriers à la muſique & à la gymnaſtique. *Glauc.* Oui vraiment. *Socr.* La loi que nous établiſſons étant conforme à la nature, n'eſt donc ni une chimere ni un vain ſouhait. C'eſt bien plutôt l'uſage oppoſé qu'on ſuit aujourd'hui, qui choque la nature. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Ne nous ſommes-nous pas propoſé d'examiner ſi cette nouvelle inſtitution étoit poſſible, & en même tems très-avantageuſe? *Glauc.* Oui. *Socr.* Or, nous venons de voir qu'elle eſt poſſible. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ainſi il nous reſte à nous convaincre qu'elle eſt très-avantageuſe. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'eſt-il pas vrai que la même éducation qui a ſervi à former nos guerriers, ſervira auſſi à former leurs femmes, puiſqu'elle travaillera, comme

je le ſuppoſe, ſur le même fond? *Glauc.* Cela n'eſt pas douteux. *Socr.* Quel eſt votre ſentiment touchant ce que je vais dire? Croyez-vous que les hommes ſoient inégaux en mérite, ou qu'il n'y ait entr'eux aucune différence ſur ce point? *Glauc.* Je les crois inégaux en mérite. *Socr.* Dans la république dont nous traçons le plan, le guerrier qui aura reçu l'éducation dont nous avons parlé, vaudra-t-il mieux à votre avis, que le cordonnier élevé d'une maniere convenable à ſa profeſſion? *Glauc.* Eſt-ce là une queſtion à faire? *Socr.* Je vous entends. Les guerriers ne ſont-ils pas la plus eſtimable portion de l'état? *Glauc.* Sans comparaiſon. *Socr.* Leurs femmes n'auront-elles pas la même ſupériorité de mérite ſur les autres femmes? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais, eſt-il rien de plus avantageux à un état que d'avoir beaucoup d'excellens citoyens de l'un & de l'autre ſexe? *Glauc.* Non. *Socr.* Ne parviendront-ils pas à ce degré d'excellence, en cultivant la muſique & la gymnaſtique, ainſi que nous avons dit? *Glauc.* Oui. *Socr.* Notre ſyſtême n'eſt donc pas ſeulement poſſible, il eſt de plus très-avantageux à la ſociété? *Glauc.* Oui.

Socrate. Ainſi que les femmes de nos guerriers ne faſſent point difficulté de quitter leurs habits. La vertu leur tiendra lieu de vêtement. Qu'elles partagent avec leurs maris les travaux de la guerre, & les autres fonctions attachées à leur emploi de gardiens de la république. Qu'on ait ſeulement égard à la foibleſſe de leur ſexe dans les fardeaux qu'on leur impoſera. Quant à celui qui plaiſante à la vue d'une femme nue, qui exerce ſon corps pour une bonne fin; qu'il goûte à loiſir les fruits imparfaits de ſa ridicule ſageſſe : il ne ſçait, ni ce qu'il fait, ni de quoi il rit : car on a, & on aura toujours raiſon de dire que l'utile eſt honnête, & qu'il n'y a de honteux que ce qui eſt nuiſible (*f*) *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Diſons donc que le réglement que nous venons de faire au ſujet des femmes, peut être comparé à une vague dont nous ſommes heureuſement échappés :

(*f*) A-t-on jamais fait une plus fauſſe & plus impertinente application de ces deux maximes ? Le ſage Platon étoit en délire quand il écrivoit ceci : il devoit renverſer la propoſition, & dire : Ce qui eſt honteux, ne ſauroit être ni beau ni utile. Or, rien de plus contraire à l'honnêteté & à la pudeur, que l'état dans lequel on permet ici aux femmes de ſe montrer au gymnaſe. La plus foible lueur de raiſon ſuffit pour le voir clairement.

que, ſi nous avons couru quelque riſque d'être ſubmergés, en établiſſant que tous les emplois doivent être communs entre nos guerriers & nos guerrieres, nous en avons été quittes pour la peur, & que nous ne pouvons nous empêcher de convenir que ce réglement eſt poſſible & avantageux. *Glauc.* Je vous avoue que cette vague m'a fait trembler pour vous. *Socr.* Ce premier flot n'eſt rien en comparaiſon de celui qui s'approche. *Glauc.* Dites, que je voie ce que c'eſt.

Socrate. La loi que je vais propoſer, a, ce me ſemble, une liaiſon eſſentielle avec la précédente, & avec toutes les autres. *Glauc.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* C'eſt que les femmes de nos guerriers ſoient communes toutes à tous ; qu'aucune d'elles n'habite en particulier avec aucun d'eux : que les enfans ſoient communs : & que les parens ne connoiſſent pas leurs enfans, ni ceux-ci leurs parens (*g*).

(*g*) Le ſeul énoncé de ce ſyſtême fait horreur, & porte avec lui ſa réfutation. Me permettra-t-on de faire ici une réflexion qui me paroit à ſa place ? Si Platon, le plus ſublime & le plus ſenſé des Philoſophes, a donné dans de ſi grands écarts, quel fond pouvons-nous faire ſur notre raiſon abandonnée à elle-même, & que ne devons-nous pas à la révélation, qui, en élevant l'entendement humain à des connoiſſances ſurnaturelles, a perfectionné celles qu'il tient de ſes ſeules lumieres ?

Glauc. Vous aurez beaucoup plus de peine a faire paſſer cette loi que celle qui précede, & à montrer qu'elle ne preſcrit rien que de poſſible & d'utile. *Socr.* Je ne crois pas qu'on me conteſte les avantages que la ſociété retireroit de la communauté des femmes & des enfans, ſi l'exécution de ce ſyſtême étoit poſſible. Mais je penſe qu'on m'en conteſtera la poſſibilité. *Glauc.* On pourra douter raiſonnablement de l'un & de l'autre. *Socr.* C'eſt-à-dire, que voilà deux difficultés qui ſe réuniſſent contre moi. J'eſpérois me ſauver d'une des deux, que vous conviendriez de l'utilité de ce ſyſtême, & qu'il ne me reſteroit qu'à diſcuter s'il eſt poſſible ou non. *Glauc.* Vous ne m'échapperez pas par cette défaite : vous répondrez, s'il vous plaît, à ces deux difficultés.

Socrate. Je vois bien qu'il en faudra paſſer par-là : accordez-moi ſeulement une grace. Souffrez que j'imite ces eſprits déſoccupés qui s'entretiennent agréablement de leurs rêveries, & s'en repaiſſent pour diſſiper les ennuis de la ſolitude. Vous ſçavez que ces ſortes de perſonnes, quand ils ont en tête quelque projet, avant que d'examiner par quels moyens ils pourront en venir à bout, laiſſent à

côté la diſcuſſion fatigante de ce qui rend la choſe poſſible ou impoſſible ; & la ſuppoſant faite au gré de leurs deſirs, élevent ſur ce fondement le reſte de l'édifice, ſe réjouiſſent par avance des avantages qui leur reviendront de l'exécution, & augmentent par-là l'indolence naturelle de leur ame. Effrayé comme eux des difficultés qui s'offrent à mon eſprit, je ſouhaite que vous me permettiez de remettre à un autre tems, à examiner ſi ce que je propoſe eſt poſſible. Je ſuppoſe qu'il l'eſt, & je verrai d'abord quels arrangemens prendront nos magiſtrats pour l'exécution. Je tâcherai de vous faire convenir que rien ne ſeroit plus utile à l'état de nos guerriers. Après quoi nous en montrerons la poſſibilité, ſi vous le jugez à propos. *Glauc.* Faites ce qu'il vous plaira ; je vous le permets.

Socrate. Vous m'accorderez d'abord ſans peine, que nos magiſtrats & nos guerriers, s'ils ſont dignes du nom qu'ils portent, ſeront dans la diſpoſition, ceux-ci de faire ce qu'on leur commandera, ceux-là, de ne rien ordonner que ce qui eſt preſcrit par la loi, & d'en ſuivre l'eſprit dans les réglemens que nous abandonnons à leur prudence. *Glauc.* Cela doit

doit être. *Socr.* Vous donc, en qualité de législateur, après avoir fait choix des femmes comme des hommes, vous les assortirez selon les humeurs & les caracteres. Pour eux, comme ils ne possedent rien en propre, que tout est commun entr'eux, maisons & salles à manger, ils seront toujours ensemble. Or, se trouvant ainsi ensemble au gymnase, & par-tout ailleurs, l'inclination naturelle d'un sexe vers l'autre, les portera sans doute à former des unions : n'est-ce pas une nécessité que cela arrive ? *Glauc.* Oui vraiment : ce n'est pas une nécessité géométrique, mais une nécessité fondée sur l'amour, dont les raisons ont bien plus de force pour persuader & entraîner la plupart des hommes, que les démonstrations des géometres. *Socr.* Vous dites vrai. Mais, quoi ! mon cher Glaucon, nos magistrats souffriront-ils qu'il n'y ait dans ces unions, ni ordre ni bienséance ? Ce désordre peut-il être permis dans une république dont tous les citoyens doivent être heureux ? *Glauc.* Rien ne seroit plus contraire à la justice. *Socr.* Il est donc évident qu'après cela nous ferons des mariages aussi saints qu'il nous sera possible ; & les plus avantageux à l'état seront les plus saints. *Glauc.* Cela est évi-

dent. *Socr.* Mais comment ſeront-ils très-avantageux? C'eſt à vous, Glaucon, de me le dire. Je vois que vous élevez chez vous des chiens de chaſſe, & des oiſeaux de proie en grand nombre. Avez-vous pris garde à ce qu'on fait, quand on veut les accoupler & en avoir des petits? *Glauc.* Que fait-on? *Socr.* Parmi ces animaux, quoique tous de bonne race, n'en eſt-il pas toujours quelques-uns qui l'emportent ſur les autres? *Glauc.* Oui. *Socr.* Vous eſt-il indifférent d'avoir des petits de tous également; ou aimez-vous mieux en avoir de ceux qui l'emportent ſur les autres? *Glauc.* J'aime mieux en avoir de ceux-ci. *Socr.* Des plus jeunes, des plus vieux, ou de ceux qui ſont dans la force de l'âge? *Glauc.* De ces derniers. *Socr.* Si on n'apportoit toutes ces précautions, n'êtes-vous pas perſuadé que la race de vos chiens dégénéreroit bientôt? *Glauc.* Oui. *Socr.* Croyez-vous qu'il n'en ſoit pas de même à l'égard des chevaux & des autres animaux? *Glauc.* Ce ſeroit une abſurdité de le croire.

Socr. S'il en eſt de même à l'égard (*h*)

(*h*) Comment Platon a-t-il oſé comparer en ce point les hommes aux animaux? N'eſt-ce pas avilir les droits de l'humanité, que de faire dépendre uniquement de

de l'eſpece humaine, grands dieux, mon cher Glaucon, de quelle habileté, de quelle adreſſe n'auront pas beſoin nos magiſtrats? *Glauc.* Il en eſt de même à l'égard de notre eſpece; mais pourquoi demandez-vous tant d'habileté à nos magiſtrats? *Socr.* A cauſe des remedes en grand nombre qu'ils ſeront obligés d'employer. Un médecin ordinaire ſuffit pour guérir un corps qui n'a beſoin que du régime pour ſe rétablir; mais quand il en faut venir aux remedes, le plus habile médecin ne l'eſt jamais trop. *Glauc.* J'en conviens; mais à quel propos dites-vous cela? *Socr.* Le voici. Il me paroît que nos magiſtrats ſeront ſouvent obligés de recourir au menſonge & à la tromperie pour le bien des citoyens. Nous avons dit quelque part, que le menſonge étoit utile, lorſqu'on s'en ſervoit comme d'un

---

la volonté des magiſtrats, une action à laquelle notre volonté doit avoir la plus grande part; de les rendre les arbitres d'un contrat qui tire toute ſa validité du conſentement libre des contractans, & de ne conſidérer l'homme que comme un agent phyſique, dont on applique & dont on détermine l'action à ſon gré? Je ſçais que dans le ſentiment de Platon, il n'y auroit pas plus de contrat entre les hommes qu'entre les animaux; mais c'eſt l'endroit même par où ſon ſyſtême eſt plus révoltant & plus abſurde. Un mariage ſans contrat n'eſt plus un mariage.

remede. *Glauc.* Avec raiſon. *Socr.* S'il y a une occaſion où le menſonge puiſſe être utile à la ſociété, c'eſt ſur-tout en ce qui regarde les mariages & la propagation de l'eſpece. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Il faut, ſelon nos principes, que les approches des meilleurs ſujets de l'un & de l'autre ſexe ſoient très-fréquentes, & celles des mauvais ſujets, très-rares. De plus, il faut élever les enfans des premiers, & non ceux des (*i*) ſeconds, ſi on veut que le troupeau ne dégénere point. Mais, d'un autre côté, tout ce manege ne doit être ſçu que des ſeuls magiſtrats : autrement, ce ſeroit expoſer le troupeau à une ſédition ouverte. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Il ſera donc à propos d'inſti-

(*i*) Il faut avouer que, quand les bons eſprits donnent dans l'erreur, leurs écarts ſont d'autant plus marqués, qu'ils raiſonnent plus conſéquemment. Tout ſe ſuit ici, tout eſt lié avec le principe. Mais le principe dont Platon tire immédiatement ces conſéquences, a-t-il lui-même quelque liaiſon avec la maxime générale établie dès le commencement, que les magiſtrats doivent avoir uniquement en vue le bien de la ſociété ? Les enfans, quels qu'ils ſoient, & par quelque voie qu'ils ſoient nés, ne ſont-ils pas membres de la ſociété ? N'ont-ils pas droit en cette qualité à la protection des loix & des magiſtrats ? D'ailleurs, quel eſt leur crime, pour être ainſi les victimes d'une politique barbare, & quelle autorité peut donner à ceux qui gouvernent, un pareil droit ſur la vie des citoyens ?

tuer des fêtes, où nous raſſemblerons les époux futurs avec leurs épouſes. Ces fêtes ſeront accompagnées de ſacrifices & d'épithalames, compoſés par nos poëtes. Nous laiſſerons aux magiſtrats à régler le nombre des mariages, de ſorte que celui des citoyens ſoit toujours à-peu-près le même, en remplaçant ceux que la guerre, les maladies & les autres accidens peuvent enlever; afin que notre république, autant qu'il ſe pourra faire, ne ſoit ni trop grande, ni trop petite. *Glauc.* Bien. *Socr.* On fera enſuite tirer les époux au ſort, en ménageant les choſes ſi adroitement, que les méchans ſujets ſe prennent à la fortune, & non aux magiſtrats, du malheur de ſe voir (*k*) exclus. *Glauc.* J'entends. *Socr.* Quant aux jeunes gens qui ſe ſeront ſignalés à la guerre ou ailleurs, entre autres récompenſes, on leur accordera la permiſſion de voir plus ſouvent les femmes. Ce ſera un prétexte légitime pour peupler par leur moyen l'état de bons

(*k*) Seroit-il aiſé ou même poſſible de tromper long-tems les citoyens dans une affaire de cette importance, où les hommes ſont ſi clairvoyans? Et ſi l'artifice vient à être découvert, quelle ſource de jalouſie & de révolte!

ſujets. *Glauc.* Tout cela eſt fort bien imaginé. *Socr.* Leurs enfans, à meſure qu'ils naîtront, ſeront remis entre les mains d'hommes ou de femmes chargés du ſoin de les élever: car ce ſoin doit être commun à l'un & à l'autre ſexe. *Glauc.* Oui. *Socr.* On les portera au bercail commun, & on les confiera aux nourrices, qui habiteront dans un quartier ſéparé du reſte de la ville. Pour les enfans des méchans ſujets, & même pour ceux des autres qui auroient quelque difformité, on les cachera, comme il convient, dans quelque endroit ſecret & inconnu. *Glauc.* C'eſt le moyen de conſerver dans toute ſa pureté la race de nos guerriers. *Socr.* Ces mêmes perſonnes ſe chargeront de la nourriture des enfans, conduiront les meres au bercail, tandis qu'elles auront du lait, & feront enſorte qu'aucune d'elles ne puiſſe reconnoître ſon enfant. Si les meres ne ſuffiſent point à les allaiter, on les fera aider par d'autres, afin que les enfans tettent un tems raiſonnable. Quant aux veilles & aux autres menus ſoins inſéparables d'un pareil emploi, on en chargera les nourrices & les gouvernantes. *Glauc.* Vous faites une condition bien douce aux femmes de nos guerriers,

à qui vous ne laiſſez d'autre peine que celle de l'enfantement. *Socr.* J'ai mes raiſons : mais pourſuivons ce que nous avons commencé.

Nous avons dit que l'état n'avoueroit pour ſes ſujets que ceux que leurs parens auroient engendrés dans la force de l'âge. Le tems de la vigueur ne commence-t-il pas à vingt ans pour les filles, & à trente pour les garçons ? *Glauc.* Et quel terme fixez-vous ? *Socr.* Les femmes donneront des enfans à l'état depuis vingt ans juſqu'à quarante ; & les hommes, après que le grand feu de la jeuneſſe ſera paſſé, depuis trente juſqu'à cinquante-cinq. *Glauc.* C'eſt le tems de la vie, où le corps & l'eſprit ſont dans leur plus grande vigueur. *Socr.* S'il arrivoit donc à quelqu'un, ſoit au-deſſus, ſoit au-deſſous de cet âge, d'engendrer des ſujets à la république, nous traiterons cette faute d'action injuſte & ſacrilege, parce que l'enfant qui naîtroit de ce commerce, ſeroit un ouvrage de ténebres & de libertinage, & que ſa naiſſance n'auroit été précédée, ni des ſacrifices, ni des prieres, que les prêtres & les prêtreſſes, & toute la ville, adreſſeront aux dieux pour la proſpérité des mariages, en leur demandant que des citoyens vertueux & utiles à

la patrie, il naiſſe une poſtérité plus vertueuſe & plus utile encore. Cette loi regarde auſſi ceux qui ayant l'âge légitime, toucheroient à une femme qui l'auroit auſſi, ſans l'aveu du magiſtrat. Le fruit de ce concubinage ſera réputé illégitime, né ſans auſpices & ſans garans. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais lorſque l'un & l'autre ſexe aura paſſé l'âge fixé par les loix pour donner des ſujets à la patrie, nous laiſſerons aux hommes la liberté d'avoir commerce avec telles femmes qu'ils jugeront à propos; hormis leurs ayeules, leurs meres, leurs filles & leurs petites-filles. Les femmes auront la même liberté de choix par rapport aux hommes, hormis leurs ayeux, leurs peres, leurs fils & leurs petits-fils. Mais on ne le leur permettra, qu'après leur avoir enjoint expreſſément de ne mettre au jour aucun fruit conçu d'un tel commerce; & de l'expoſer, ſi malgré leurs précautions, il en naiſſoit quelqu'un, parce que la république ne ſe charge point de le nourrir (*l*). *Glauc.* Rien de plus raiſonnable que cette défenſe. Mais comment diſ-

(*l*) La belle morale que celle qui permet l'union des deux ſexes dans la vue du ſeul plaiſir! Le beau plan de légiſlation que celui qui autoriſe, qui ordonne même les ſuppreſſions, les avortemens, les expoſitions.

tingueront-ils leurs peres, leurs filles, & les autres parens dont vous venez de parler? *Socr.* Ils ne les diſtingueront pas. Mais du moment que quelqu'un ſera marié, à compter depuis ce jour juſqu'au ſeptieme & au dixieme mois, il regardera tous ceux qui naîtront dans l'un ou l'autre de ces termes, les mâles comme ſes fils, les femelles comme ſes filles, & ces enfans l'appelleront du nom de pere. Les enfans de ceux-ci ſeront ſes petits-fils & ſes petites-filles, & le regarderont comme leur ayeul. Tous ceux qui ſeront nés dans l'intervalle où leurs peres & meres donnoient des enfans à l'état, ſe traiteront de freres & de ſœurs, & pourront s'entr'épouſer, ſelon que le ſort & l'oracle d'Apollon en décideront. Tous les autres dégrés ſont défendus. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Telle eſt, mon cher Glaucon, la communauté des femmes & des enfans que je voudrois établir entre les gardiens de notre république. Il reſte à faire voir que cet établiſſement ſeroit très-avantageux, & qu'il s'accorde parfaitement avec les autres loix que nous avons poſées. N'eſt-ce pas là ce que j'ai à montrer? *Glauc.* Oui. *Socr.* Pour nous en

convaincre, demandons-nous à nous-mêmes quel eſt le plus grand bien de la ſociété civile, celui que le Légiſlateur doit ſe propoſer comme la fin de ſes loix; & quel en eſt le plus grand mal? Examinons enſuite ſi cette communauté, telle que je viens de l'expliquer, nous conduit à ce plus grand bien, & nous éloigne de ce plus grand mal. *Glauc.* Vous vous y prenez très-bien. *Socr.* Le plus grand mal de la ſociété, n'eſt-ce pas ce qui la diviſe, & d'une ſociété en fait pluſieurs? Le plus grand bien au contraire, n'eſt-ce pas ce qui en lie tous les membres, & la rend une? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Or, quoi de plus propre à former cette union, que la communication (*m*) des plaiſirs & des peines entre les citoyens, à qui les mêmes événe-

(*m*) Il eſt vrai que l'union eſt l'ame de toute ſociété. Mais outre que le moyen dont Platon ſe ſert pour l'établir dans ſa république eſt mauvais en ſoi, il eſt encore contraire au but qu'il ſe propoſe. Il a cru ne faire de ſa ville qu'une ſeule famille, en étendant les rapports de la conſanguinité : mais il n'a pas pris garde qu'on affoiblit le ſentiment en le partageant, & qu'on l'anéantit lorſqu'on ne lui propoſe aucun objet fixe. Un enfant qui ne ſçait de deux hommes lequel eſt ſon pere, n'aura d'amour filial ni pour l'un ni pour l'autre, au lieu de les aimer tous deux. A plus forte raiſon, ſi ſon incertitude s'étend à cent perſonnes & davantage.

mens cauſeroient une joie & une douleur communes ? *Glauc.* Rien aſſurément. *Socr.* Ce qui diſſout au contraire cette union, n'eſt-ce pas lorſque la joie & la douleur y ſont propres & perſonnelles, & que ce qui arrive, tant au public qu'aux particuliers, fait du plaiſir à l'un & de la peine à l'autre ? *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* D'où vient cette oppoſition de ſentiment, ſinon de ce que tous les citoyens ne diſent pas en même tems des mêmes choſes, *ceci m'intéreſſe, ceci ne m'intéreſſe pas?* Otez cette diſtinction, & ſuppoſez-les tous également touchés des mêmes choſes ; l'état ne ſera-t-il point alors parfaitement bien gouverné ? *Glauc.* On n'en peut douter. *Socr.* Pourquoi ? Parce que tous ſes membres ne feront, ſi je puis parler ainſi, qu'un ſeul homme. Lorſque nous avons reçu quelque bleſſure au doigt, auſſi-tôt l'ame, en vertu de l'union intime établie entr'elle & le corps, en eſt avertie, & tout l'homme eſt affligé du mal d'une de ſes parties ; auſſi dit-on d'un homme, qu'il a mal au doigt. On dit la même choſe à l'égard des autres ſentimens de joie & de douleur qu'il éprouve à l'occaſion du bien ou du mal qui arrive à une de ſes parties. *Glauc.* Vous avez

raiſon. *Socr.* Voilà au juſte l'image d'une république bien gouvernée. Qu'il arrive à un particulier du bien ou du mal, tout l'état y prendra part comme s'il le reſſentoit lui-même; il s'en réjouira ou s'en affligera avec lui. *Glauc.* Cela doit être ainſi dans tout état bien policé.

Socrate. Il eſt tems à préſent de revenir à notre république, & de voir ſi ce que nous venons de dire lui convient mieux qu'à nulle autre. *Glauc.* Voyons donc. *Socr.* Dans les autres états, ainſi que dans le nôtre, n'y a-t-il pas des magiſtrats & des ſujets? *Glauc.* Oui. *Socr.* Qui ſe donnent tous entr'eux le nom de citoyens? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais outre ce nom commun, quel titre particulier le peuple donne-t-il ailleurs à ceux qui le gouvernent? *Glauc.* Dans la plupart, il les appelle *Souverains;* & dans les républiques, *Archontes.* *Socr.* Chez nous, quel nom le peuple ajoutera-t-il à la qualité de citoyens qu'il donne à ſes magiſtrats? *Glauc.* Celui de ſauveurs & de défenſeurs de la patrie. *Socr.* Ceux-ci, à leur tour, comment regarderont-ils le peuple? *Glauc.* Comme celui de qui ils tiennent leur nourriture & leur entretien. *Socr.* Autre part, comment les maîtres

traitent-ils leurs ſujets ? *Glauc.* Ils les traitent d'eſclaves. *Socr.* Entr'eux, comment ſe traitent-ils ? *Glauc.* De collegues dans l'autorité. *Socr.* Et chez nous ? *Glauc.* De gardiens du même troupeau. *Socr.* Pourriez-vous me dire ſi dans les autres républiques les magiſtrats en uſent les uns avec les autres, en partie comme avec des amis, en partie comme avec des étrangers ? *Glauc.* Rien n'eſt plus ordinaire. *Socr.* Ainſi, ils penſent & diſent que les intérêts des uns les touchent, & que ceux des autres ne les touchent pas. *Glauc.* Oui. *Socr.* Parmi nos gardiens, au contraire, en eſt-il un ſeul qui puiſſe dire ou penſer que quelqu'un de ceux qui veillent comme lui à la ſûreté de la patrie, lui ſoit étranger ? *Glauc.* Point du tout : puiſque chacun d'eux trouvera dans les autres un frere ou une ſœur, un pere ou une mere, un fils ou une fille, ou quelque parent dans le degré aſcendant ou deſcendant. *Socr.* Vous dites très-bien. Mais, dites-moi de plus : vous contenterez-vous de leur ordonner de ſe traiter comme parens de bouche ſeulement ? N'exigerez-vous pas outre cela que les actions répondent aux paroles ; & qu'ils aient pour ceux à qui ils donnent le nom de pere

tout le reſpect, toutes les attentions, toute la ſoumiſſion que la loi preſcrit aux enfans envers leurs parens ? Ne leur déclarerez-vous pas que s'ils manquent à ces devoirs, ils pechent contre la juſtice & la piété, & qu'ils n'ont que des châtimens à attendre de la part des hommes & des dieux ? Tous les citoyens feront-ils retentir aux oreilles des enfans d'autres maximes, touchant la conduite qu'ils doivent tenir envers ceux qu'on leur fait regarder comme leurs peres (*n*) ou leurs proches ? *Glauc.* Non, ſans doute : & il ſeroit plaiſant qu'ils euſſent ſans ceſſe à la bouche les noms de parenté & d'affinité, ſans en remplir les devoirs.

Socrate. Il régnera par conſéquent entre nos citoyens un accord inconnu à ceux des autres états. Et comme nous diſions tout-à-l'heure, lorſqu'il arrivera

(*n*) Les loix humaines ne commandent point à leur gré les ſentimens naturels. On aura beau faire retentir à l'oreille des enfans les doux noms de pere & de frere ; ce ſeront des noms vuides, qui ne réveilleront point en eux des ſentimens qui n'y ſont pas. Les menaces & les châtimens pourront bien les aſſujettir à de certaines démonſtrations extérieures : mais ils n'exciteront jamais dans leur ame cette tendreſſe, cette pente vers un objet plutôt que vers un autre, que la nature ſeule peut y mettre.

du bien ou du mal à quelqu'un d'eux, chacun dira : *Celui qui me touche eſt heureux, celui qui me touche eſt malheureux.* *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* N'avons-nous pas ajouté, qu'en conſéquence de cette perſuaſion & de cette maniere de parler, il y aura entr'eux un commerce réciproque de plaiſirs & de peines ? *Glauc.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Nos citoyens participeront donc tous en commun aux intérêts de chaque particulier, qu'ils regarderont comme leur étant perſonnels ; & en vertu de cette union, ils ſe réjouiront & s'affligeront tous des mêmes choſes. *Glauc.* Oui. *Socr.* A quoi attribuer tant d'admirables effets, ſi ce n'eſt à la conſtitution de notre gouvernement, & particuliérement à la communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers ? *Glauc.* On ne peut les attribuer plus juſtement à nulle autre cauſe. *Socr.* Mais nous ſommes convenus que cette union d'intérêts étoit le plus grand bien de la ſociété, & nous avons comparé en ce point une république bien gouvernée au corps, dont tous les membres reſſentent en commun le plaiſir & la douleur d'un ſeul membre. *Glauc.* C'eſt avec raiſon que nous en ſommes conve-

nus. *Socr.* Donc la communauté des femmes & des enfans, entre nos guerriers, eſt la cauſe du plus grand bien pour notre république. *Glauc.* Cette concluſion eſt juſte.

Socrate. Ajoutez que ce point s'accorde avec ce que nous avons établi plus haut. Car nous avons dit que nos guerriers ne devoient avoir en propre ni maiſons, ni terres, ni poſſeſſions; mais qu'il falloit qu'ils reçuſſent des autres leur nourriture, comme la juſte récompenſe de leurs ſervices, & qu'ils vécuſſent en commun, s'ils vouloient être de véritables gardiens. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or, peut-on douter que ce que nous avons déja réglé & ce que nous venons de régler à leur égard, ne ſoit très-propre à les rendre de plus en plus de vrais gardiens, & ne les empêche de diviſer la république, comme il arriveroit, ſi chacun ne diſoit pas des mêmes choſes, qu'elles ſont à lui; mais que celui-ci le dit d'une choſe, celui-là d'une (*o*) autre: ſi l'un tiroit à ſoi tout ce

(*o*) Je ne puis m'empêcher de tranſcrire ici une réflexion de M. Domat, ſur cette communauté de tous les biens, dont Platon s'eſt entêté ſi mal-à-propos, & dont il expoſe les avantages d'une maniere capable de ſéduire ceux qui ne conſidérant ce ſyſtême que par ſon

qu'il pourroit acquérir, ſans en partager la poſſeſſion avec perſonne : ſi l'autre en faiſoit autant de ſon côté, & qu'ils euſſent chacun à part leurs femmes & leurs enfans, qui ſeroient par conſéquent pour eux une ſource de plaiſirs & de peines que perſonne ne reſſentiroit avec eux ? Au lieu que chacun ayant pour maxime que l'intérêt d'autrui n'eſt pas diſtingué du ſien, ils tendront tous au

---

beau côté, pourroient encore ſe laiſſer éblouir par le grand nom & l'autorité de ce philoſophe. « De ces trois » manieres de ſuccéder, dit M. Domat, la premiere » qui rendroit toutes choſes communes à tous, ſeroit » ſi pleine d'inconvéniens, qu'on voit bien qu'elle eſt » impoſſible. Car l'amour de la juſtice & de l'équité » n'étant pas un bien commun, & qui ſoit le ſeul prin- » cipe de la conduite de chaque particulier, la com- » munauté univerſelle de tous les biens ſeroit un ſyſ- » tême dont l'exécution ne conviendroit pas à un ſi » grand nombre d'aſſociés, ſi pleins d'amour-propre. Et » il ſeroit également injuſte & impoſſible que toutes » choſes fuſſent toujours en commun, & aux bons & aux » méchans, & à ceux qui travailleroient & à ceux qui » ne feroient rien, & à ceux qui ſçauroient faire un » bon uſage & une juſte diſpenſation des biens, & à » ceux qui n'auroient pas la fidélité néceſſaire pour les » conſerver à la ſociété, ni la prudence pour en diſ- » poſer, & qui ne feroient que les conſumer & les » diſſiper. De ſorte que l'état d'une communauté uni- » verſelle qui auroit pu être juſte & d'uſage entre des » hommes parfaitement équitables, & qui euſſent été » dans l'innocence & ſans paſſions, ne ſçauroit être » qu'injuſte, chimérique, & plein d'inconvéniens en- » tre des hommes faits comme nous ſommes ». *Loix viles*, p 302.

même but de tout leur pouvoir, éprouveront une joie & une doul communes. *Glauc.* Cela eſt inconteſtal *Socr.* Quelle entrée après cela la chic & les procès trouveront-ils dans ı ſociété, où perſonne n'aura rien à que ſon corps, & où tout le reſte ſ commun ? Ils ignoreront donc juſqu nom des troubles & des diſſenſions naiſſent parmi les hommes à l'occaſ de leurs biens, de leurs femmes, de le enfans. *Glauc.* Ils ſeront exempts de t ces maux. *Socr.* On n'y connoîtra non plus les actions intentées pour torts & les violences. Car nous leur rons qu'il eſt juſte & honnête que c de même âge ſe défendent les uns autres, & nous leur ferons un devoir pourvoir à leur ſûreté mutuelle. *Gl* Fort bien. *Socr.* Cette loi aura en e cela de bon, que ſi quelqu'un dans premier mouvement de colere en m traite un autre, ce différend n'aura de grandes ſuites. *Glauc.* Sans dou *Socr.* Parce que nous donnerons a vieux citoyens toute autorité ſur les je nes, avec le droit de les punir. *Gla* Cela eſt évident.

Socrate. Il n'eſt pas moins évident,

nſe, que les jeunes citoyens n'oſeront
rter la main ſur les vieux, ni leur faire
:une ſorte de violence ſans un ordre
ɔrès des magiſtrats, qu'ils ne les traite-
ıt même avec mépris en aucune ren-
ntre. Deux puiſſantes barrieres, le
pect & la crainte, les arrêteront: le
pect, en leur montrant un pere dans
ui qu'ils veulent frapper: la crainte,
leur faiſant appréhender que les autres
prennent la défenſe de l'offenſé; ceux-
en qualité de fils; ceux-là, en qualité
freres ou de peres. *Glauc.* Il n'eſt pas
ſſible que la choſe arrive autrement.
:r. Nos citoyens jouiront donc en-
:ux d'une paix inaltérable en vertu des
x. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais ſi la concorde
;ne entr'eux, il n'eſt point à craindre
'une autre république les attaque, ou
ıſſiſſe à les diviſer. *Glauc.* Non. *Socr.*
i peine à me réſoudre d'entrer dans le
:ail des moindres maux dont ils ſeront
:mpts. Les pauvres n'y feront pas
ſement leur cour aux riches. On n'y
'ouvera pas les embarras & les cha-
ns qu'entraîne après ſoi l'éducation
: enfans, le ſoin d'amaſſer du bien, la
:eſſité d'entretenir un grand nombre
ſclaves; lorſque, pour y ſubvenir, on

ſe voit réduit à faire de gros emprunts ; quelquefois à nier la dette, preſque toujours à acquérir par toutes ſortes de voies, de l'argent, dont on laiſſe enſuite la diſpoſition à des femmes & à des eſclaves. Que de baſſeſſes en tout cela, mon cher ami ! que d'indignités n'a-t-on pas à eſſuyer ! *Glauc.* Il faudroit être aveugle pour ne le pas voir. *Socr.* A l'abri de toutes ces miſeres, ils meneront une vie mille fois plus heureuſe que celle des Athletes couronnés aux jeux Olympiques (*p*). *Glauc.* En quoi donc ? *Socr.* En ce que ceux-ci n'ont qu'une petite partie des avantages dont jouiſſent nos guerriers. La victoire que remportent ces derniers eſt infiniment plus glorieuſe, puiſque le ſalut de la république y eſt attaché. Le public fournit auſſi plus abondamment à leur entretien & à celui de leurs enfans : pendant leur vie, la patrie les comble d'honneurs, & après leur mort elle leur fait des funérailles dignes de leur mérite & de ſa reconnoiſſance. *Glauc.* Ces diſtinctions ſont en effet très-flatteuſes.

(*p*) Ces Athletes étoient entretenus aux dépens de l'état, honorés & chantés par toute la Grece.

Socrate. Vous rappellez-vous le reproche qu'on nous faiſoit plus haut, * de ne pas penſer aſſez au bonheur de nos guerriers, & de ne leur accorder aucun des avantages dont ils procuroient la jouiſſance au reſte des citoyens ? Nous avons répondu, ce me ſemble, que nous examinerions la vérité de ce reproche, ſi l'occaſion s'en préſentoit : que notre but pour le préſent étoit de former de vrais gardiens, de rendre la république entiere la plus heureuſe qu'il nous ſeroit poſſible, & non de travailler uniquement pour le bonheur d'un des ordres qui la compoſent. *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Vous ſemble-t-il à préſent que la condition du cordonnier, du laboureur, ou de tout autre artiſan, doive entrer en comparaiſon avec celle de nos guerriers, qui vient de nous paroître plus honorable & plus heureuſe que celle des Athletes qui ont remporté le prix ? *Glauc.* Je ſuis bien éloigné de le penſer. *Socr.* Au reſte, il eſt à propos que je répete ici ce que je diſois alors : Que, ſi le guerrier cherche ſon bonheur aux dépens des fonctions de ſon emploi, ſi mécontent des avantages purs & certains que ſon état lui procure, il ſe laiſſe ſéduire

* Ad Livre I au commencement.

par des idées puériles & chimérique
félicité, & s'il fait ſervir le pouvoir d
nous l'avons armé, à ſe rendre m
de tout dans la république ; il conno
avec combien de raiſon Héſiode a
Oper. & Dies, v. 40. que *la moitié eſt plus que le tout. Gl* S'il veut me croire, il s'en tiendra
condition. *Socr.* Vous approuvez d
que tout ſoit commun entre les hom
& les femmes, de la maniere que je vi
de l'expliquer ; en ce qui concerne l'é
cation, les enfans, & la garde de l'é
de ſorte qu'elles reſtent avec eux dan
ville, qu'elles aillent à la guerre a
eux, qu'elles partagent, comme font
chiens entr'eux, les travaux des veille
de la chaſſe ; en un mot, qu'elles ſoi
de moitié, autant qu'il ſera poſſible, d
tout ce que feront les guerriers. C
venez-vous qu'une telle inſtitution
très-avantageuſe au public, & qu'
n'eſt point contraire à la nature de l'ho
me & de la femme, en ce qu'ils ont
commun enſemble ? *Glauc.* J'en c
viens.

Socrate. Ainſi, il ne reſte plus qu'à e
miner s'il eſt poſſible d'établir entre
hommes, cette communauté que la
ture a établie entre les autres anima

: par quels moyens on peut en venir à
out. *Glauc.* Vous m'avez prévenu. J'al-
is vous en parler. *Socr.* Car pour ce qui
t de la guerre, il n'eſt pas beſoin que
m'y arrête : on voit aſſez comment ils
feront ? *Glauc.* Comment, s'il vous
laît ? *Socr.* Il eſt évident qu'ils la feront
1 commun, & qu'ils y conduiront ceux
e leurs enfans qui ſeront aſſez forts
our en ſupporter les fatigues ; afin que
es enfans, à l'exemple de ceux des
rtiſans, voient de bonne heure ce
u'il leur faudra faire un jour, & que
e plus, ils puiſſent aider leurs peres &
eurs meres, & leur rendre en tout ce
ui regarde la guerre, les ſervices qui
eront à leur portée. Avez-vous remar-
ué ce qui ſe pratique à l'égard des
utres métiers ? Combien de tems, par
xemple, le fils du potier aide à ſon pere
& le regarde travailler, avant que de
oucher lui-même à la roue ? *Glauc.* Je
'ai remarqué. *Socr.* Nos guerriers doi-
ent-ils donner moins de ſoins & de
ems à former leurs enfans au métier de
a guerre ? *Glauc.* Ce ſeroit une extra-
agance de le dire. *Socr.* N'eſt-il pas vrai
uſſi que tout animal combat avec plus de
ourage, lorſque ſes petits ſont préſens ?

Glauc. Oui. Mais il eſt à craindre, Socrate, que s'ils viennent à être vaincus, comme il peut fort bien arriver, ils ne périſſent dans le combat eux & leurs enfans, & que la république ne puiſſe ſe relever d'une telle perte. *Socr.* J'en conviens : mais croyez-vous d'abord qu'il ne faille jamais s'expoſer à aucun riſque ? *Glauc.* Non. *Socr.* S'il eſt quelquefois à propos de le faire, n'eſt-ce pas lorſqu'on gagne doublement en réuſſiſſant ? *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Or, penſez-vous que ce ſoit un avantage médiocre, & qui ne mérite pas qu'on coure aucun riſque, que des enfans qui doivent un jour porter les armes, aſſiſtent à une action & ſoient témoins de ce qui s'y paſſe ? *Glauc.* Je penſe, au contraire, que c'eſt un avantage de la plus grande conſéquence. *Socr.* On rendra donc les enfans ſpectateurs des combats, en pourvoyant d'ailleurs à leur ſûreté par des moyens convenables, & tout ira bien, n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Oui. *Socr.* D'abord leurs peres, étant habiles dans le métier de la guerre, prévoiront, autant que des hommes peuvent le prévoir, quelles ſeront les occaſions périlleuſes & celles qui ne le ſeront pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ils conduiront

conduiront leurs enfans aux unes, & ne les expoſeront point aux autres. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ils leur donneront pour chefs & pour conducteurs, non de vils eſclaves, mais des hommes d'un âge mûr & d'une expérience conſommée. *Glauc.* Cela doit être.

Socrate. Mais, dira-t-on, il arrive tous les jours mille accidens auxquels on ne s'attend point. *Glauc.* Oui. *Socr.* Hé bien! mon cher ami, pour préſerver les enfans de tout malheur, il faut de bonne heure leur attacher des aîles, afin qu'ils échappent au danger en s'envolant. *Glauc.* Qu'entendez-vous par-là? *Socr.* Je veux dire, que dès leurs premiers ans, il faut leur apprendre à monter à cheval; & après cela les conduire à la mêlée, montés, non ſur des chevaux de bataille & fougueux, mais ſur des chevaux très-dociles & très-légers à la courſe. Ils en verront mieux ce qu'ils auront à voir; & ſi le danger preſſe, ils ſe ſauveront plus aiſément, en fuyant avec leurs vieux gouverneurs. *Glauc.* Cet expédient me ſemble bien trouvé.

Socrate. Maintenant, quelle diſcipline établirons-nous entre nos guerriers, & comment en uſeront-ils avec l'ennemi?

Voyez si je pense juste ou non sur ces deux points. *Glauc.* Expliquez-vous *Socr.* Ne convient-il pas que celui qui par lâcheté aura quitté son rang, jetté ses armes, ou fait quelqu'autre action indigne d'un homme de cœur, soit dégradé, & relégué parmi les artisans ou les laboureurs ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et qu'on abandonne à l'ennemi, pour en faire ce qu'il voudra, celui qui sera tombé vif entre ses mains ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Quant à celui qui se sera signalé par sa bravoure, ne jugez-vous point à propos que sur le champ de bataille les jeunes guerriers & les enfans lui mettent une couronne sur la tête ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Qu'ils lui donnent la main ? *Glauc.* Encore. *Socr.* Vous ne consentirez pas, je pense, à ce que je vais ajouter. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* (*q*) Que chacun d'eux l'embrasse & en soit embrassé. *Glauc.* J'y consens de tout mon cœur.

(*q*) Quoiqu'il soit visible que ce n'est ici qu'un badinage de la part de Socrate ; ce badinage n'en est pas moins contraire aux bonnes mœurs, indigne d'un honnête homme, d'un sage, & tel que toute la licence des Grecs ne peut l'excuser. Et si Platon a prêté un pareil badinage à son maître, il l'a déshonoré & s'est déshonoré lui-même.

J'ajoute même à ce réglement, que tandis que la campagne durera, il ne ſoit permis à perſonne de ſe refuſer à ſes embraſſemens. Ce ſera pour tous ceux qui aimeront, un motif de mériter le prix de la valeur. *Socr.* Fort bien; cela s'accorde avec ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'il falloit laiſſer aux bons ſujets le choix des femmes, & le droit d'en approcher plus ſouvent que les autres, afin que leur race devienne auſſi nombreuſe qu'il ſe pourra. *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Homere veut encore qu'on honore d'une autre maniere les jeunes guerriers qui ſe diſtinguent par leur bravoure. Ce poëte dit qu'après un combat où Ajax s'étoit ſignalé, on lui ſervit par honneur *un aloyau de bœuf tout entier* (*r*). Cet honneur eſt à ſa place, à l'égard d'un jeune & vaillant guerrier, puiſque c'eſt tout à la fois une diſtinction & un moyen d'augmenter ſes forces. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Nous ſuivrons en ce point l'autorité d'Homere. Dans les ſacrifices & dans les

Iliad v. 321.

(*r*) La Pilloniere traduit ainſi cet endroit : *Nous entrerons dans le ſentiment d'Homere, qui nous montre Ajax, après un de ſes premiers exploits, porté ſur les épaules de ſes camarades en triomphe.*

fêtes, on célébrera par des chants les exploits des guerriers, on leur donnera la place d'honneur, on leur ſervira des viandes & du vin en plus grande quantité qu'aux autres : ces diſtinctions étant également propres à les flatter & à les rendre plus robuſtes. Ce que j'ai dit des hommes, doit s'entendre auſſi des femmes. *Glauc.* J'approuve tous ces réglemens. *Socr.* A l'égard de ceux qui ſeront morts généreuſement les armes à la main, ne dirons-nous pas d'abord qu'ils ſont de la race d'or ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Et n'entrerons-nous pas dans les ſentimens d'Héſiode, qui aſſure qu'après leur mort ceux de cette race deviennent *des génies purs, bienfaiſans, qui détournent les maux de deſſus les hommes, & veillent à leur conſervation ?* *Glauc.* Oui. *Socr.* Ainſi, nous conſulterons l'oracle ſur le culte qu'il faut rendre à ces hommes céleſtes & divins, & nous en réglerons les cérémonies ſur ce qu'il aura répondu. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Nous les honorerons après cela comme des génies tutélaires, & nous leur adreſſerons des vœux ſur leur tombe. On décernera les mêmes honneurs à ceux qui ſeront morts de vieilleſſe ou de maladie, après avoir paſſé

leur vie dans l'exercice de la plus pure vertu. *Glauc.* C'eſt moins un honneur qu'une juſtice que nous leur rendrons.

Socrate. Mais comment nos guerriers en uſeront-ils à l'égard des ennemis ? *Glauc.* En quoi ? *Socr.* Premierement, en ce qui regarde l'eſclavage, vous ſemble-t-il juſte que des Grecs réduiſent en ſervitude des villes Grecques ? Ne devroient-ils pas plutôt les en garantir, ſi quelqu'autre peuple les en menaçoit, & ſe faire une loi d'épargner la nation Grecque, de ſorte qu'elle n'eût à craindre l'eſclavage que de la part des barbares ? *Glauc.* Il eſt de leur intérêt de l'épargner. *Socr.* Et par conſéquent de n'avoir aucun eſclave Grec, & de conſeiller à tous les autres Grecs de ſuivre en cela leur exemple ? *Glauc.* Sans doute. Par-là, au lieu de s'entre-détruire, ils tourneroient toutes leurs forces contre les barbares. *Socr.* Trouvez-vous bon qu'ils dépouillent les morts, & qu'ils ôtent à leurs ennemis vaincus autre choſe que leurs armes ? N'eſt-ce pas pour les lâches un prétexte de ne point attaquer ceux qui ſe défendent encore, comme

s'ils faiſoient leur devoir en reſtant penchés ſur des cadavres? D'ailleurs, cette avidité pour le butin a déjà été funeſte à plus d'une armée. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-ce pas une baſſeſſe & une avarice ſordide de dépouiller un mort? Une petiteſſe d'eſprit qui ſe pardonneroit à peine à une femme, de traiter en ennemi le cadavre de ſon adverſaire, après que l'ennemi s'eſt envolé, & qu'il ne reſte plus que l'inſtrument dont il ſe ſervoit pour combattre? Agir de la ſorte, n'eſt-ce pas imiter les chiens qui mordent la pierre qui les a frappés, ſans faire aucun mal à la main qui l'a jettée? *Glauc.* C'eſt faire la même choſe. *Socr.* Que nos guerriers s'abſtiennent donc de dépouiller les corps morts, & qu'ils ne refuſent pas à l'ennemi la permiſſion de les enlever. *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Nous ne porterons pas non plus dans les temples des dieux les armes des vaincus, ſur-tout des Grecs, comme pour en faire une offrande, pour peu que nous ſoyons jaloux de la bienveillance des autres Grecs. Nous craindrons plutôt de ſouiller les temples, en les ornant ainſi des dépouilles de nos proches: à moins toutefois

que l'oracle n'ordonne le contraire (s). *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Que penſez-vous du ravage des campagnes & de l'incendie des maiſons? *Glauc.* Je ſerai bien-aiſe moi-même de ſçavoir vos ſentimens là-deſſus. *Socr.* Mon avis eſt qu'on ne doit faire ni l'un ni l'autre, & ſe contenter d'enlever tous les grains & les fruits de l'année. Voulez-vous en ſçavoir la raiſon? *Glauc.* Très-volontiers. *Socr.* Il me ſemble que comme la guerre & la ſédition ont deux noms différens, ce ſont auſſi deux choſes différentes, qui ont rapport à deux objets différens. L'un de ces objets eſt ce qui nous eſt uni par les liens du ſang ou de l'amitié; l'autre eſt ce qui nous eſt étranger. L'inimitié entre les alliés & les amis s'appelle ſédition; entre les étrangers, elle ſe nomme proprement guerre. *Glauc.* Ce que vous dites eſt très-raiſonnable. *Socr.* Voyez ſi ce que j'ajoute l'eſt moins. Je dis que les Grecs ſont amis

(s) Platon met cette reſtriction, pour ne pas choquer trop ouvertement les Grecs; la loi qu'il établit ici étant contraire à un uſage reçu depuis long-tems chez eux. Il eſt aiſé de voir qu'il avoit raiſon de le condamner, & que ces trophées ne ſervoient qu'à éterniſer la rivalité & les haines entre les divers peuples de la Grece.

& alliés entr'eux; & étrangers à l'égard des barbares. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ainſi, lorſque les Grecs & les Barbares ont enſemble quelque différend, & qu'ils en viennent aux armes, ce différend eſt une véritable guerre; mais lorſqu'il ſurviendra quelque choſe de ſemblable entre les Grecs, nous dirons qu'ils ſont amis par nature; que c'eſt une maladie, un ſoulevement qui trouble la Grece, & nous donnerons à cette inimitié le nom de ſédition. *Glauc.* Je ſuis tout-à-fait de votre ſentiment. *Socr.* Mais ſi, toutes les fois qu'il s'éleve une ſédition dans une république, les citoyens ravageoient les terres & brûloient les maiſons les uns des autres, voyez, je vous prie, quels effets funeſtes les factions produiroient, & combien chaque parti ſe montreroit peu ſenſible aux intérêts de la patrie. S'ils la regardoient comme leur mere & leur nourrice, ſe porteroient-ils contr'elle à de tels excès? Les vainqueurs ne croiroient-ils pas faire aſſez de mal aux vaincus, en leur enlevant la récolte de l'année? Ne les traiteroient-ils pas comme des amis à qui ils ne feront pas toujours la guerre, & avec qui ils doivent ſe réconcilier un jour? *Glauc.* Cette façon d'agir eſt beau-

coup plus conforme à l'humanité que la premiere.

Socrate. Mais quoi ? N'eſt-ce pas une république Grecque que vous prétendez fonder ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Dont les citoyens ſeront humains & vertueux ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ne ſeront-ils pas auſſi amis des Grecs ? ne regarderont-ils pas la Grece comme leur commune patrie ? n'auront-ils pas la même religion ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Ils traiteront donc de ſédition leurs différends avec les autres Grecs, & ne leur donneront pas l'odieux nom de guerre. *Glauc.* Non. *Socr.* En cas de rupture, ils ſe comporteront à leur égard, comme devant un jour ſe raccommoder avec eux. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ils les réduiront doucement à la raiſon, ſans pouſſer le châtiment juſqu'à leur ôter la liberté, encore moins la vie. Ils les corrigeront en amis pour les rendre ſages, & non en ennemis pour les perdre. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Puiſqu'ils ſont Grecs, ils ne porteront le ravage dans aucun endroit de la Grece, ne brûleront pas les maiſons, ne traiteront pas en ennemis tous les habitans d'une ville, hommes, femmes & enfans, ſans exception, & ne regar-

deront comme tels que le petit nombre des auteurs de la ſédition : ainſi, épargnant les terres & les maiſons des autres qui ſont leurs amis, ils n'uſeront de violence qu'autant qu'elle ſera néceſſaire pour contraindre les innocens à tirer eux-mêmes vengeance des coupables. *Glauc.* Je conſens que nos citoyens gardent avec les autres Grecs ces ménagemens dans leurs querelles, & qu'ils en uſent avec les Barbares, comme les Grecs font à préſent entr'eux (*t*). *Socr.* Ainſi, défendons à nos guerriers par une loi expreſſe les ravages & les incendies. *Glauc.* Je le veux bien; j'approuve fort cette loi, & celles qui précedent.

Mais, Socrate, il me ſemble que, ſi on vous laiſſe pourſuivre, vous ne viendrez jamais au point eſſentiel dont vous avez différé plus haut l'explication, & en vue duquel vous venez de dire tant de choſes : ce point eſt de voir ſi cette forme de gouvernement eſt poſſible, & comment elle l'eſt; car je conviens que tous ces biens dont vous avez fait mention ſe

(*t*) Ce que Platon dit ici eſt très-humain & très-raiſonnable. Mais le remede venoit trop tard après la longue guerre du Péloponneſe qui avoit affoibli la Grece, & épuiſé les forces d'Athenes.

trouveroient dans une pareille république, ſi elle pouvoit exiſter. J'ajoute même d'autres avantages que vous omettez, par exemple, que ſes guerriers ſeroient invincibles au combat, parce que, ſe connoiſſant tous, & ſe donnant dans la mêlée les noms de freres, de peres, de fils, ils voleroient au ſecours les uns des autres. Je ſçais auſſi que la préſence de leurs femmes les rendroit encore plus invincibles, ſoit qu'elles combattiſſent avec eux dans les mêmes rangs, ſoit qu'on les mît derriere le corps de bataille, pour faire peur à l'ennemi, & pour s'en ſervir à toute extrémité. Je vois qu'ils goûteroient pendant la paix mille autres biens dont vous n'avez rien dit. Je ſuis d'accord avec vous qu'ils jouiront de tous ces biens, & de beaucoup d'autres encore, ſi l'exécution répond au projet. Ainſi, laiſſez ce détail qui eſt ſuperflu; montrez-nous que ce projet n'eſt point une chimere, & comment on peut l'exécuter; je vous tiens quitte du reſte.

Socrate. Quelle irruption vous faites tout-à-coup ſur mon diſcours, ſans ſonger que je ſuis occupé à des préparatifs de guerre! peut-être ne ſçavez-vous pas qu'après avoir échappé, non ſans peine, à deux vagues furieuſes, vous m'expoſez

à une troiſieme vague beaucoup plus groſſe & plus terrible : quand vous l'aurez vue, & que vous en aurez entendu le bruit, vous excuſerez ma frayeur, & tous les détours que j'ai pris pour éviter de tomber dans un auſſi étrange diſcours que celui dont il s'agit. *Glauc.* Plus vous apporterez de prétextes pour ne rien dire, plus nous vous preſſerons de nous expliquer comment votre ſyſtême de politique peut avoir lieu : parlez donc, & ne nous tenez pas plus long-tems en ſuſpens. *Socr.* Soit. Il eſt bon d'abord de vous rappeller, que ce qui nous a conduit ici, c'eſt la recherche de la nature de la juſtice & de l'injuſtice. *Glauc.* A la bonne heure ; mais que fait cela à la queſtion préſente ? *Socr.* Rien : mais quand nous aurons découvert la véritable idée de la juſtice, exigerons-nous de l'homme juſte qu'il ne s'écarte en rien de cette idée, & qu'il ait une parfaite conformité avec elle ? Ne nous ſuffira-t-il pas qu'il en approche autant qu'il eſt poſſible, & qu'il en raſſemble en lui plus de traits que le reſte des hommes ? *Glauc.* Cela nous ſuffira. *Socr.* Qu'avons-nous donc prétendu, en cherchant l'eſſence de la juſtice ? & quel ſeroit l'homme juſte, ſup-

posé qu'il existât ? J'en dis autant de l'injustice & de l'homme injuste. Rien de plus que de trouver deux modeles accomplis de vertu & de vice ; de porter ensuite nos regards sur l'un & sur l'autre, pour juger du bonheur ou du malheur de leur condition, & de nous obliger à conclure, par rapport à nous-mêmes, que nous serons plus ou moins heureux, selon que nous ressemblerons davantage à l'un ou à l'autre : notre dessein n'a jamais été de prouver que ni l'un ni l'autre de ces modeles pût exister. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Croyez-vous qu'un peintre en fût moins habile, si, après avoir peint le plus beau corps d'homme qui se puisse voir, & donné à chaque trait sa derniere perfection, il ne pouvoit prouver que la nature en peut produire un semblable ? *Glauc.* Non. *Socr.* Mais nous-mêmes, qu'avons-nous fait dans cet entretien, sinon de tracer le modele d'une république parfaite ? *Glauc.* Rien autre chose. *Socr.* Ce que nous en avons dit sera-t-il moins bien dit, quand nous serions hors d'état de montrer qu'on peut former une société sur ce modele ? *Glauc.* Point du tout.

Socr. La vérité est donc telle que je

viens de dire ; mais puiſque vous voulez que je vous faſſe voir par où & juſqu'à quel point ce projet peut ſe réaliſer, j'y conſens pour vous obliger, pourvu que vous m'accordiez de nouveau une choſe qui doit ſervir à ma preuve. *Glauc.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* Eſt-il poſſible d'exécuter une choſe préciſément comme on la conçoit ? N'eſt-il pas au contraire dans la nature des choſes, que l'exécution approche moins du vrai que l'idée ? D'autres ne penſent peut-être pas de même ; mais vous, qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Je ſuis de votre ſentiment. *Socr.* N'exigez donc pas de moi que je réaliſe dans la derniere préciſion le plan de république que je viens de tracer : croyez que, ſi je puis trouver comment une ſociété peut être gouvernée d'une maniere très-approchante de celle que j'ai dite, j'aurai prouvé, comme vous l'exigez de moi, que notre république n'eſt point une chimere : ne ſerez-vous pas content, ſi j'en viens à bout ? Pour moi, je le ſerois. *Glauc.* Et moi auſſi. *Socr.* Tâchons à préſent de découvrir pourquoi les républiques ſont aujourd'hui mal gouvernées, & quel changement il faudroit faire dans le gouvernement pour le rendre parfait :

n'y changeons, s'il ſe peut, qu'un point, ſinon deux; du moins un très-petit nombre, & des moins conſidérables pour leurs effets. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or, je trouve qu'en y changeant un ſeul point, je ſuis en état de montrer que les républiques changeroient tout-à-fait de face. Il eſt vrai que ce point n'eſt ni de petite conſéquence, ni aiſé à changer; mais enfin le changement eſt poſſible. *Glauc.* Quel eſt ce point?

Socr. Me voici arrivé à ce que j'ai comparé au troiſieme flot; mais duſſé-je être accablé & comme ſubmergé ſous le ridicule dont ce flot me va couvrir, je vais parler: écoutez-moi. *Glauc.* Dites. *Socr.* A moins que les philoſophes ne gouvernent les états, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois & ſouverains, ne ſoient véritablement & ſérieuſement philoſophes, de ſorte que l'autorité politique & la philoſophie ſe rencontrent enſemble dans le même ſujet, & qu'on exclue abſolument du gouvernement tant de perſonnes qui aſpirent aujourd'hui à l'un de ces deux termes, à l'excluſion de l'autre; à moins de cela, mon cher Glaucon, il n'eſt point de remede aux maux qui déſolent les états, ni même à ceux

du genre humain : jamais cette république parfaite, dont nous avons dreſſé le plan, ne paroîtra ſur la terre, & ne verra la lumiere du jour. Voilà ce que je craignois de dire depuis ſi long-tems : je prévoyois combien un tel diſcours révolteroit la plupart des hommes ; parce qu'en effet il eſt difficile de concevoir que le bonheur public & particulier ſoit attaché à cette condition. *Glauc.* Vous vous êtes attendu, Socrate, auſſi-tôt après que vous auriez proféré ce diſcours, à voir beaucoup de gens, même d'un mérite diſtingué (*u*), s'élever contre vous, jetter leurs habits ; & après s'être armés de tout ce qui ſe trouveroit ſous leur main, venir fondre ſur vous en bon ordre, & dans la diſpoſition de faire des merveilles. Si vous ne les repouſſez avec les armes de la raiſon, vous allez être accablé de railleries, & vous porterez la peine de votre témérité. *Socr.* C'eſt vous auſſi qui en êtes la cauſe. *Glauc.* Je ne m'en repens

(*u*) Ces gens qu'on repréſente ici marchant en bel ordre contre Socrate, étoient les ſophiſtes & les faux philoſophes de ce tems-là. C'eſt pour les confondre que Socrate entre dans cette longue digreſſion, où il développe admirablement le caractere du vrai philoſophe.

pas ; mais je vous promets de ne pas vous abandonner, & de vous ſeconder de tout mon pouvoir : tout ce que je puis faire eſt de vous encourager, & de m'intéreſſer à vos ſuccès. Peut-être encore répondrai-je à vos queſtions plus à propos que tout autre ; avec un tel ſecours, eſſayez de combattre vos adverſaires, & de les convaincre que la raiſon eſt de votre côté.

Socrate. Je l'eſſaierai avec confiance, puiſque vous m'offrez un ſecours ſur lequel je compte beaucoup. Si nous voulons nous ſauver des mains de ceux qui nous attaquent, il me ſemble néceſſaire de leur expliquer quels ſont les philoſophes à qui nous oſons dire qu'il faut déférer le gouvernement des états. Après avoir développé ce point, nous pourrons plus aiſément leur faire tête, & leur montrer qu'il n'appartient qu'à ceux qui ont les qualités que nous demandons, d'être philoſophes & magiſtrats ; & que tous les autres ne doivent ni philoſopher, ni ſe mêler du gouvernement des républiques. *Glauc.* Il eſt tems d'expliquer votre penſée à ce ſujet. *Socr.* C'eſt ce que je vais faire. Suivez-moi, & voyez ſi je vous conduis bien. *Glauc.* Je vous ſuis. *Socr.*

Eſt-il beſoin que je vous rappelle à
que, lorſqu'on dit de quelqu'un
aime une choſe, ſi l'on parle ju
n'entend point par-là qu'il en ai
partie & non l'autre; mais qu'il
toute entiere ? *Glauc.* Vous fere
de me le rappeller : car je ne com
pas ce que vous voulez dire. *Socr.*
rité, Glaucon, je pardonnerois à t
tre de parler comme vous faites. N
homme expert, comme vous l'êtes, c
matieres d'amour, devroit ſçavoir q
les objets, pour peu qu'ils ſoien
bles, font impreſſion ſur un cœur
ble, & qu'il les juge tous dignes
ſoins & de ſa tendreſſe. N'eſt-
ainſi que vous faites vous autres à
des beaux garçons ? Ne dites-vo
du nez camus, qu'il eſt joli; de l'a
que c'eſt le nez royal; de celui q
le milieu, qu'il eſt parfaitemen
proportionné ? Que les bruns ont
martial, que les blancs ſont les
des dieux ? Et quel autre qu'un a
inventé l'expreſſion (*x*) ſous l

(*x*) Μελάγχλωρις, ou plutôt ſelon la co
d'Henri-Etienne Μελιχρῦς, c'eſt-à-dire, c
miel. Lucrece, Horace, Ovide & Moliere ont
endroit. Ce n'eſt, comme on voit, qu'un

vous déguiſez la pâleur de ceux qui ſont dans la fleur de l'âge ? En un mot, il n'eſt point de moyens que vous n'employiez, point de douceurs que vous ne diſiez à ceux qui ſont dans leur premiere jeuneſſe pour vous les attacher. *Glauc.* Si vous voulez prendre exemple ſur moi, de ce que les autres font en ce genre, je vous l'accorde, pour ne point arrêter le cours de cet entretien. *Socr.* Ne voit-on pas que ceux qui ſont adonnés au vin, tiennent la même conduite, & qu'ils font l'éloge de toutes les ſortes de vins ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ne voyez-vous pas auſſi que les ambitieux, lorſqu'ils ne peuvent commander une armée en chefs, ſervent en qualité de lieutenans, & que ne pouvant être honorés des grands, ils ſe contentent des honneurs que leur rendent les petits, parce qu'ils ſont avides de diſtinctions quelles qu'elles ſoient ? *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. A préſent, répondez-moi : quand on dit de quelqu'un qu'il aime une choſe, veut-on dire qu'il ne l'aime

---

de la part de Socrate ; mais un badinage qui prouve l'extrême corruption des mœurs de ſon ſiecle & de ſon pays.

qu'en partie, ou plutôt qu'il l'aime tout entiere ? *Glauc.* On veut dire qu'il l'aime toute entiere. *Socr.* Ainſi nous dirons du philoſophe, qu'il aime la ſageſſe non en partie, mais toute entiere. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Nous ne dirons pas de quelqu'un qui a du dégoût pour les ſciences, ſur-tout s'il eſt jeune, & qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qui eſt bon ou mal, qu'il eſt philoſophe & avide de connoiſſances : de même qu'on ne dit pas d'un homme qui mange avec répugnance, qu'il a faim, & qu'il aime les viandes qu'on lui préſente ; mais qu'il eſt dégoûté. *Glauc.* On a raiſon. *Socr.* Mais celui qui ſe porte vers toutes les ſciences avec une égale ardeur, qui voudroit les embraſſer toutes, & qui eſt inſatiable d'apprendre, ne mérite-t-il pas le nom de philoſophe ? Qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Il y auroit à votre compte des philoſophes en grand nombre, & d'un caractere bien étrange. Il faudra donc comprendre ſous ce nom, tous ceux qui ſont curieux de voir & d'apprendre quelque choſe de nouveau ? Il me paroît encore plus plaiſant de ranger parmi les philoſophes, ces gens avides d'entendre, qui certainement n'aſſiſteroient pas

olontiers à un entretien tel que le nô-
re ; mais qui ſemblent avoir loué leurs
reilles pour entendre tous les chœurs,
ui courent à toutes les fêtes de Bac-
hus, quelque part qu'on les célebre,
oit à la ville, ſoit à la campagne. En
érité, peut-on nommer philoſophes
eux qui ne montrent d'ardeur que pour
pprendre de ſemblables choſes, ou qui
'appliquent à la connoiſſance des arts (y)
es plus vils ? *Socr.* Ce ne ſont pas là les
rais philoſophes : ils n'en ſont que les
imitateurs. *Glauc.* Qui ſont donc, ſelon
vous, les vrais philoſophes ? *Socr.* Ceux
qui aiment à contempler la vérité. *Glauc.*
Vous avez raiſon ſans doute. Mais ex-
pliquez-moi ce que vous entendez par-
là.

Socrate. Cela ne ſeroit point aiſé vis-
à-vis de tout autre. Mais je crois que
vous m'accorderez ſans peine ce que je
vais dire. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Que l'hon-
nête étant oppoſé au deshonnête, ce
ſont deux choſes. *Glauc.* Sans doute. *Socr.*
Qui ſont par conſéquent diſtinguées l'une

(y) Ce trait regarde Hippias d'Elide, qui ſe vanta, dit-on, aux jeux Olympiques d'avoir fait de ſes mains ſes habits, ſes ſouliers, ſon anneau, &c.

de l'autre. *Glauc.* Oui. *Socr.* Qu'il en
de même à l'égard du juſte & de l'injuſ
du bon & du mauvais, & de toutes l
autres idées : que chacune de ces idée
priſe en elle-même, eſt une ; mais qu
conſidérées dans les relations qu'ell
ont avec nos actions, avec les corp
& entr'elles, elles paroiſſent ſe mul
plier (1). *Glauc.* Vous dites vrai. *So*
Voici donc par où je diſtingue ces ge
avides de voir, amateurs des arts,
bornés à la pratique des contemplateu
de la vérité, à qui ſeuls convient le no
de philoſophes. *Glauc.* Par où je vo
prie ? *Socr.* Les premiers, dont la curi
ſité eſt toute dans les yeux & dans l
oreilles, ſe plaiſent à entendre de bell
voix, à voir de belles couleurs, de bell
figures, & tous les ouvrages de l'art c
de la nature, où il entre quelque cho
de beau. Mais leur ame eſt incapable
s'élever juſqu'à l'eſſence du beau, de
connoître & de s'y attacher. *Glauc.* I
choſe eſt comme vous dites. *Socr.* N

(1) La raiſon en eſt aiſée à comprendre. On dit
pluſieurs actions qu'elles ſont juſtes, de pluſieurs cor
qu'ils ſont beaux, quoique l'idée ou l'eſſence du ju
& du beau ſoit une.

ſont-ils pas rares ceux qui peuvent s'élever juſqu'au vrai beau, & le contempler en lui-même ? *Glauc.* Très-rares. *Socr.* Qu'eſt-ce que la vie d'un homme qui, à la vérité, connoît de belles choſes, mais qui n'a aucune idée de la beauté par eſſence, & qui n'eſt pas capable de ſuivre ceux qui voudroient la lui faire connoître ? Eſt-ce un ſonge, eſt-ce une réalité ? Prenez garde : qu'eſt-ce que ſonger ? N'eſt-ce pas, ſoit qu'on dorme, ſoit qu'on veille, prendre la reſſemblance d'une choſe pour la choſe même ? *Glauc.* Oui, c'eſt-là ce que j'appellerois ſonger.

Socrate. Celui au contraire qui a l'idée du beau, qui peut le voir en lui-même, & en tout ce qui participe à ſon eſſence ; qui ne confond point le beau & les choſes belles, & qui ne prend jamais l'un pour l'autre, vit-il en ſonge ou en réalité ? *Glauc.* Il vit en réalité. *Socr.* Les connoiſſances de celui-ci qui ſont fondées ſur une vue claire des objets, ſont donc une vraie ſcience ; & celles de celui-là qui ſont incertaines, ne méritent que le nom d'opinions. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais, ſi ce dernier, qui, ſelon nous, opine ſur tout, & ne connoît rien, s'emportoit contre nous, & ſoutenoit que nous

ne diſons pas la vérité; n'aurons-nou
rien à lui dire pour l'adoucir, & l
perſuader doucement qu'il ſe trompe, e
lui cachant néanmoins la maladie de ſo
ame? *Glauc.* Il faut tâcher de l'adouci
Socr. Voyons ce que nous lui diron
Voulez-vous que nous lui adreſſions l
parole, en l'aſſurant que, loin de porte
envie à ſes connoiſſances, s'il en a, nou
ſerions charmés de nous convaincre qu'
ſçait quelque choſe. Mais, lui demand
rois-je, dites-moi; celui qui connoît
connoît-il quelque choſe, ou rien? Gla
con, répondez-moi pour lui. *Glauc.* J
réponds qu'il connoît quelque choſ
Socr. Qui eſt, ou qui n'eſt pas? *Glau*
Qui eſt. Car, comment connoîtroit-o
ce qui n'eſt pas?

Socrate. Ainſi, ſans pouſſer nos r
cherches plus loin, nous ſçavons, à n'e
pouvoir douter, que ce qui eſt en tou
maniere, peut être connu en toute m
niere, & que ce qui n'eſt nullemen
ne peut être nullement connu. *Glau*
Nous en ſommes certains. *Socr.* Mais s
y avoit quelque choſe qui tînt de l'êt
& du non-être, ne tiendroit-elle pas
milieu entre ce qui eſt tout-à-fait, & c
qui n'eſt point du tout? *Glauc.* Oui. *So*

De même donc que la ſcience a pour objet l'être, & l'ignorance le non-être, il faut chercher pour ce qui tient le milieu entre l'être & le non-être, une maniere de connoître qui ſoit mitoyenne entre la ſcience & l'ignorance, ſuppoſé qu'il y en ait une. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Eſt-ce quelque choſe que l'opinion? *Glauc.* Oui. *Socr.* Eſt-ce une faculté diſtinguée ou non, de la ſcience? *Glauc.* Elle en eſt diſtinguée. *Socr.* Ainſi, l'opinion a ſon objet à part, la ſcience de même a le ſien; ſoit qu'on les conſidere l'une & l'autre, par ce qu'elles ont de commun, ou comme deux facultés tout-à-fait différentes. *Glauc.* Oui. *Socr.* La ſcience n'a-t-elle pas pour objet de connoître ce qui eſt, entant qu'il eſt? Ou plutôt, avant que d'aller plus loin, il me paroît néceſſaire d'expliquer une choſe. *Glauc.* Quoi? *Socr.* Je dis que les facultés ſont une eſpece d'êtres, qui nous rendent capables, nous & tous les autres agens, des opérations qui nous ſont propres. Par exemple, j'appelle faculté, la puiſſance de voir, d'entendre. Vous comprenez ce que je veux dire par ce nom générique? *Glauc.* Je comprends. *Socr.* Ecoutez quelle eſt ma penſée à ce ſujet. Je ne

vois dans chaque faculté, ni couleur, ni figure, ni rien de ſemblable à ce qui ſe trouve en mille autres choſes, ſur quoi je puiſſe porter les yeux pour m'aider à la diſtinguer d'une autre faculté. Je ne conſidere en chacune d'elles, que ſa deſtination & ſes effets: c'eſt par-là que je les diſtingue; que j'appelle mêmes facultés, celles qui ont le même objet, & qui operent les mêmes effets; & facultés différentes, celles qui ont des objets & des effets différens. Et vous, comment les diſtinguez-vous? *Glauc.* De la même maniere.

Socrate. Maintenant reprenons. Mettez-vous la ſcience au nombre des facultés, & quel rang lui donnez-vous parmi elles? *Glauc.* Je la regarde comme la plus puiſſante de toutes. *Socr.* L'opinion eſt-elle auſſi une faculté, ou bien quelque autre eſpece d'être? *Glauc.* Nullement. L'opinion n'eſt autre choſe que la faculté d'opiner qui eſt en nous. *Socr.* Mais vous êtes convenu un peu plus haut que la ſcience différoit de l'opinion? *Glauc.* Sans doute; & comment un homme ſenſé pourroit-il confondre ce qui eſt infaillible avec ce qui ne l'eſt pas? *Socr.* Fort bien. Ainſi, nous avouons que la ſcience & l'opinion

ſont deux facultés diſtinguées. *Glauc.* Oui. *Socr.* Chacune d'elles a donc une vertu & un objet différens. *Glauc.* Il le faut bien. *Socr.* La ſcience n'a-t-elle pas pour objet de connoître ce qui eſt, préciſément tel qu'il eſt? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais l'opinion n'eſt autre choſe, diſons-nous, que la faculté d'opiner. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* A-t-elle le même objet que la ſcience, de ſorte que la même choſe puiſſe tomber à la fois ſous la connoiſſance & ſous l'opinion? Ou plutôt, cela n'eſt-il pas impoſſible? *Glauc.* De notre aveu cela eſt impoſſible. Car, ſi les facultés différentes ont des objets différens; ſi d'ailleurs la ſcience & l'opinion ſont deux facultés différentes, il s'enſuit que l'objet de la ſcience ne peut être celui de l'opinion. *Socr.* Si donc l'être eſt l'objet de la ſcience, celui de l'opinion ſera autre choſe que l'être. *Glauc.* Oui. *Socr.* Seroit-ce le néant? ou eſt-il impoſſible que le néant tombe même ſous l'opinion? Voyez avec moi. Celui qui opine, ne porte-t-il pas ſon opinion ſur quelque choſe? Peut-on opiner, & n'opiner ſur rien? *Glauc.* Cela ne ſe peut. *Socr.* Ainſi, celui qui opine, opine ſur quelque choſe. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais le néant eſt-il

quelque choſe ? N'eſt-ce pas plutôt une négation de choſe ? *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* C'eſt auſſi pour cette raiſon que, comme nous avons aſſigné à la ſcience l'être pour objet, nous avons aſſigné le néant pour objet à l'ignorance. *Glauc.* Nous avons bien fait. *Socr.* L'objet de l'opinion n'eſt donc ni l'être ni le néant. *Glauc.* Non. *Socr.* Par conſéquent, l'opinion differe également de la ſcience & de l'ignorance. *Glauc.* Oui.

Socrate. Eſt-elle au-delà de l'une ou de l'autre, de maniere qu'elle ſoit plus lumineuſe que la ſcience, ou plus obſcure que l'ignorance ? *Glauc.* Non. *Socr.* C'eſt donc le contraire : c'eſt-à-dire, qu'elle a moins de clarté que la ſcience, & moins d'obſcurité que l'ignorance ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, l'opinion eſt quelque choſe de mitoyen entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Oui. *Socr.* N'avons-nous pas dit plus haut que ſi nous trouvions quelque choſe qui fût & ne fût pas en même tems, cette choſe tiendroit le milieu entre le pur être & le pur néant ; & qu'elle ne ſeroit l'objet, ni de la ſcience, ni de l'ignorance, mais de quelque faculté que nous jugerions m toyenne entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ne

venons-nous pas de trouver que cette faculté mitoyenne eſt ce qu'on nomme opinion? *Glauc.* Oui. *Socr.* Il nous reſte donc à trouver quelle eſt cette choſe qui tient de l'être & du néant, & qui n'eſt proprement ni l'un ni l'autre : ſi nous découvrons qu'elle tombe ſous l'opinion, nous aſſignerons alors à chacune de ces trois facultés, leurs objets ; les extrêmes aux extrêmes, & l'objet moyen à la faculté moyenne : n'eſt-ce pas? *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Cela poſé, que celui dont il s'agit me réponde : j'entends celui qui ne croit pas qu'il y ait rien de beau en ſoi, ni que l'idée du beau ſoit immuable ; ce curieux qui ne reconnoît que des choſes belles, & qui ne peut ſouffrir qu'on lui parle d'un beau, d'un juſte abſolu ; répondez-moi, lui dirois-je : ces mêmes choſes que vous jugez belles, juſtes, ſaintes, ne vous ſemble-t-il pas, ſous d'autres rapports, qu'elles ne ſont ni belles, ni juſtes, ni ſaintes? *Glauc.* Il vous répondra qu'oui, & que les mêmes choſes enviſagées diverſement, paroiſſent belles & laides, & ainſi du reſte. *Socr.* Les choſes doubles, paroiſſent-elles plutôt doubles que moitiés? *Glauc.* Non.

Socr. J'en dis autant des choſes qu'on appelle grandes ou petites, peſantes ou légeres ; une de ces qualifications leur convient-elle plutôt que la qualification contraire ? *Glauc.* Non : elles tiennent toujours de l'une ou de l'autre. *Socr.* Ces choſes ſont-elles plutôt qu'elles ne ſont pas ce qu'on les dit être ? *Glauc.* Elles reſſemblent à ces énigmes à double ſens qu'on propoſe à table, & à la queſtion des enfans, ſur la maniere dont l'Eunuque frappa la chauve-ſouris (*a*). Ces énigmes ont deux ſens contraires : on ne peut dire avec certitude, ni oui ni non, ni l'un & l'autre, ni s'empêcher de dire l'un ou l'autre.

Socrate. Que faire de ces ſortes de choſes, & où les placer mieux qu'entre l'être & le néant ? Car elles n'ont certainement pas moins d'exiſtence que le néant, ni plus de réalité que l'être. *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* Nous avons donc trouvé que cette multitude de cho-

(*a*) Voici l'énigme entiere. Un homme qui ne l'eſt point, qui voit & ne voit point, a frappé & n'a point frappé d'une pierre qui n'eſt pas pierre, un oiſeau qui n'eſt point oiſeau ſur un arbre qui n'eſt point arbre. C'eſt-à-dire, un Eunuque borgne a atteint d'une pierre ponce une chauve-ſouris ſur un ſureau.

ſes qui ſervent au commun des hommes de regles pour juger de la beauté & des autres qualités ſemblables, roulent, pour ainſi dire, dans cet eſpace qui ſépare l'être & le néant. *Glauc.* Nous l'avons trouvé, à n'en pouvoir douter. *Socr.* Mais nous ſommes convenus d'avance que nous dirions de ces ſortes de choſes, qu'elles ſont du reſſort de l'opinion, & non de celui de la ſcience, & qu'il falloit donner pour objet à la faculté moyenne, ce qui tient le milieu entre l'être & le néant. *Glauc.* Oui. *Socr.* Nous prononcerons donc hardiment à l'égard de ceux qui voient pluſieurs choſes belles, mais qui ne voient pas le beau par eſſence, & qui ne peuvent ſuivre ceux qui veulent les mettre à portée de le voir: qui voient pluſieurs choſes juſtes, mais non la juſtice même, & ainſi du reſte; qu'ils n'ont ſur tout cela que des opinions, & nullement des connoiſſances certaines. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Qu'au contraire, ceux qui contemplent l'eſſence immuable des choſes, ont des connoiſſances & non des opinions. *Glauc.* Cela eſt également indubitable. *Socr.* Les uns & les autres n'aiment-ils pas, & n'embraſſent-ils pas, ceux-ci, les choſes qui ſont l'objet de la

ſcience ; ceux-là, celles qui ſont l'objet de l'opinion ? Ne vous rappellez-vous pas ce que nous diſions de ces derniers, qu'ils ſe plaiſent à entendre de belles voix, à voir de belles couleurs, mais qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on leur parle du beau abſolu, comme ſi c'étoit quelque choſe de réel ? *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Nous ne leur ferons donc aucune injuſtice en les appellant *amateurs de l'opinion*, plutôt qu'*amateurs de la* (*b*) *ſageſſe* ? Croyez-vous qu'ils ſe fâchent contre nous, ſi nous les traitons de la ſorte ? *Glauc.* S'ils m'en veulent croire, ils n'en feront rien. Car il n'eſt jamais permis de s'offenſer de la vérité. *Socr.* Il faudra par conſéquent appeller du nom de philoſophes ceux-là ſeuls qui s'attachent aux idées unes, ſimples, immuables ? *Glauc.* Sans doute.

(*b*) *Philodoxes*, plutôt que *Philoſophes*.

LIVRE SIXIEME.

SOCRATE. Enfin, après bien de la peine, & un aſſez long circuit de paroles, nous avons fixé, mon cher Glaucon, la différence des vrais philoſophes d'avec ceux qui ne le ſont pas. *Glauc.* Peut-être n'étoit-il pas aiſé d'en venir à bout autrement. *Socr.* Je ne le crois pas. Nous aurions, ce me ſemble, porté encore plus loin l'évidence à cet égard, ſi nous n'avions eu que ce point à traiter, & ſi, notre but principal étant de voir en quoi la condition de l'homme juſte differe de celle du méchant, nous n'étions pas obligés de paſſer rapidement ſur toutes les queſtions incidentes. *Glauc.* Que nous reſte-t-il à conſidérer après cela ? *Socr.* Ce qui ſuit immédiatement. Puiſque les vrais philoſophes ſont ceux dont l'eſprit peut atteindre à la connoiſſance de ce qui exiſte toujours d'une maniere immuable, & que les autres, errant ſans principes autour de mille objets qui changent ſans ceſſe de face, ne ſont rien moins que philoſophes ; il

faut voir qui nous choiſirons pour gouverner notre république. *Glauc.* Quel eſt le parti le plus ſage que nous ayions à prendre ? *Socr.* C'eſt d'établir magiſtrats ceux qui nous paroîtront les plus propres à maintenir les loix & les uſages dans toute leur vigueur. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Il n'eſt pas difficile de décider ſi celui qui eſt chargé de garder une choſe, doit être aveugle ou clairvoyant. *Glauc.* Non ſans doute. *Socr.* Or, quelle différence mettez-vous entre les aveugles, & ceux qui, privés de la connoiſſance de ce qui exiſte d'une maniere ſimple & uniforme, & n'ayant dans leur ame aucune idée claire & diſtincte, ne peuvent, à l'imitation des peintres, porter leurs regards ſur l'exemplaire éternel de la vérité, & après l'avoir contemplé avec toute l'attention poſſible, tranſporter aux choſes d'ici bas ce qu'ils y ont remarqué, & s'en ſervir comme d'une regle ſûre pour fixer par des loix, ce qui eſt honnête, bon, juſte dans les actions humaines, & pour conſerver ces loix après les avoir établies ? *Glauc.* Je ne mets aucune différence entr'eux & des aveugles. *Socr.* Eſt-ce eux que nous choiſirons pour gardiens ? Ou plutôt ceux qui, connoiſſant l'eſſence

de chaque choſe, ne cedent aux autres, ni en expérience, ni en vertu ? *Glauc.* Ce ſeroit une folie d'en choiſir d'autres, ſi d'ailleurs ils n'étoient en rien inférieurs aux premiers; puiſqu'ils ont ſur eux le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir.

Socrate. C'eſt à nous d'expliquer à préſent par quels moyens ils pourront joindre l'expérience à la ſpéculation. *Glauc.* Oui. *Socr.* Il faut, comme nous diſions au commencement de cet entretien, commencer par bien connoître leur caractere. Je ſuis perſuadé, qu'après l'avoir bien approfondi, nous ne balancerons pas un moment à avouer qu'ils peuvent réunir en eux ces deux choſes, & qu'on ne doit leur préférer perſonne pour le gouvernement de la république. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous ? *Socr.* Convenons d'abord que la premiere marque de l'eſprit philoſophique eſt d'aimer avec paſſion toutes les ſciences qui peuvent le conduire à la connoiſſance de cette eſſence immuable, qui ne s'altere, ni par la génération, ni par la corruption. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Qu'il en eſt de lui comme des amans & des ambitieux, par rapport à l'objet de leur ambition & de leur amour : qu'il aime

tout ce qui tient à cette eſſence, ſans en négliger aucune partie, grande ou petite, plus ou moins eſtimable. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Examinez enſuite ſi ce n'eſt pas une néceſſité que ceux qui doivent être tels que nous avons dit, aient encore cet autre caractere. *Glauc.* Quel eſt-il ? *Socr.* L'averſion, l'horreur du menſonge, auquel ils fermeront toute entrée dans leur ame, avec un amour égal pour la vérité. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Non-ſeulement il y a apparence, mon cher ami; mais il eſt abſolument néceſſaire que celui qui aime quelqu'un, aime tout ce qui le touche, tout ce qui a du rapport à lui. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Mais y a-t-il rien qui ſoit plus étroitement lié avec la ſageſſe, que la vérité ? *Glauc.* Non. *Socr.* Eſt-il poſſible que le même caractere ſoit amateur de la ſageſſe & du menſonge ? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conſéquent, l'eſprit véritablement avide de ſcience, doit dès la jeuneſſe aimer & rechercher toute vérité. *Glauc.* D'accord. *Socr.* Mais vous ſçavez que, quand les deſirs ſe portent avec violence vers un objet, ils ont moins de vivacité pour tout le reſte; & qu'ils ſont ſemblables à ces foibles ruiſſeaux qu'on

a détournés d'un lit du fleuve rapide. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, celui dont les deſirs ſe tournent du côté des ſciences, n'a de goût que pour les plaiſirs purs, qui ſont propres de l'ame. Pour ce qui eſt des plaiſirs du corps, il les dédaigne, s'il n'eſt point philoſophe de nom, mais d'effet. *Glauc.* La choſe ne peut être autrement. *Socr.* Un homme de ce caractere eſt donc tempérant & entiérement exempt d'avarice. Car les raiſons qui engagent les autres à courir avec tant d'ardeur après les richeſſes, n'ont aucun pouvoir ſur lui. *Glauc.* Oui.

Socrate. Pour diſcerner le naturel philoſophe de celui qui ne l'eſt pas, il eſt encore bon de faire attention à une choſe. *Glauc.* A quoi ? *Socr.* A ce qu'il n'ait rien de bas & de rampant; la petiteſſe étant abſolument incompatible avec une ame qui doit embraſſer dans ſes recherches toutes les choſes divines & humaines. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Mais, penſez-vous qu'une ame élevée, ſublime, qui porte ſa penſée ſur tous les tems & ſur tous les êtres, regarde la vie de l'homme comme quelque choſe de grand ? *Glauc.* Cela eſt impoſſible. *Socr.* Une ame de cette trempe ne

craindra donc pas la mort. *Glauc.* Non. *Socr.* Ainſi, un naturel bas & timide n'aura jamais le moindre commerce avec la vraie philoſophie. *Glauc.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais, quoi! Un homme modéré dans ſes deſirs, exempt d'avarice, de baſſeſſe, de fierté, de lâcheté, peut-il être injuſte ou d'un commerce difficile? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Lors donc que vous ferez le diſcernement de l'ame née pour la philoſophie, vous prendrez garde ſi dès les premieres années, elle montre de l'équité, de la douceur: ou ſi elle eſt farouche & d'un accès difficile. *Glauc.* Oui. *Socr.* Vous n'oublierez pas, je penſe, de faire attention à cet autre point. *Glauc.* Quel eſt-il? *Socr.* Si elle a de la facilité ou de la difficulté à apprendre. Pouvez-vous eſpérer de qui que ce ſoit, qu'il prenne du goût pour ce qu'il fait avec beaucoup de répugnance & peu de ſuccès? *Glauc.* J'aurois tort de l'eſpérer. *Socr.* Mais s'il ne retient rien de ce qu'il apprend, s'il oublie tout, eſt-il poſſible qu'il acquiere de la ſcience? *Glauc.* Comment cela pourroit-il être? *Socr.* Voyant qu'il travaille ſans fruit, ne ſera-t-il pas forcé à la fin de ſe haïr lui-même & tout genre d'étude? *Glauc.* Sans doute. *Socr.*

Nous ne mettrons donc pas au rang des naturels vraiment philoſophes, une ame qui oublie tout. Nous voulons qu'elle ſoit douée d'une mémoire excellente. *Glauc.* Nous avons raiſon. *Socr.* Mais un caractere groſſier, qui n'a ni graces ni culture, n'incline-t-il pas naturellement au déſordre ? *Glauc.* Oui. *Socr.* La vérité eſt-elle amie de l'ordre ou du déſordre ? *Glauc.* Elle eſt amie de l'ordre. *Socr.* Cherchons donc encore dans le philoſophe, un eſprit ami des graces, ami de l'ordre, & que ſa pente naturelle porte à la contemplation de l'eſſence des choſes. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Toutes les qualités dont nous venons de faire le dénombrement, ne ſe tiennent-elles pas par la main, & ne ſont-elles pas abſolument néceſſaires à une ame qui doit s'élever à la plus parfaite connoiſſance de l'être ? *Glauc.* Elles lui ſont abſolument néceſſaires. *Socr.* Peut-on blâmer par quelque endroit, une profeſſion dont on ne peut ſe rendre capable, ſi on n'eſt doué de mémoire, de pénétration, de grandeur d'ame, d'affabilité; ſi l'on n'eſt ami, & pour ainſi dire, allié de la vérité, de la juſtice, de la force, & de la tempérance ? *Glauc.* Momus même n'y trou-

veroit rien à reprendre. *Socr.* C'eſt donc à de tels naturels perfectionnés par l'éducation & par l'expérience, & à eux ſeuls que vous confierez le gouvernement de notre république.

Adimante, prenant ici la parole, me dit : Socrate, perſonne ne peut vous contester la vérité de ce que vous venez de dire. Mais voici une choſe qui arrive d'ordinaire à ceux qui s'entretiennent avec vous. Ils s'imaginent que, faute d'être verſés dans l'art d'interroger & de répondre, ils ſont conduits peu à peu dans l'erreur, par une ſuite d'interrogations dont ils ne voient pas d'abord les conſéquences; mais qui, rapprochées les unes des autres, aboutiſſent à la fin à les faire tomber en contradiction avec eux-mêmes. Et, comme ceux qui ne ſçavent pas jouer aux dés, ſont tellement embarraſſés par les habiles joueurs, qu'ils finiſſent par ne ſçavoir plus quel dez amener; ils croient de même que c'eſt votre habileté ſeule à manier non les dés, mais le diſcours, qui les trompe, & les réduit à ne plus ſçavoir que dire; & que dans le vrai, la choſe n'eſt pas pour cela telle que vous voudriez la leur faire croire. Je ne parle de la ſorte, qu'en

conſéquence de ce que je viens d'entendre. On pourroit vous objecter qu'à la vérité il eſt impoſſible d'éluder chacune de vos queſtions en particulier; mais que, ſi on examine la choſe en ſoi, on voit que ceux qui s'appliquent à la philoſophie, non-ſeulement pendant la jeuneſſe, pour y renoncer après en avoir pris une légere teinture, mais qui vieilliſſent dans cette étude, ſont pour la plupart d'un caractere biſarre & incommode, pour ne rien dire de plus fort: & que les plus ſupportables d'entr'eux, deviennent du moins inutiles à la ſociété, pour avoir embraſſé cette même profeſſion à qui vous donnez tant d'éloges.

Adimante, repris-je, croyez-vous que ceux qui parlent de la ſorte ne diſent pas la vérité? *Adim.* Je n'en ſçais rien. Mais vous me feriez plaiſir de me dire votre ſentiment. *Socr.* Hé bien! mon ſentiment eſt qu'ils diſent vrai. *Adim.* Si cela eſt, ſur quel fondement avez-vous pu dire tantôt qu'il n'eſt point de remede aux maux qui déſolent les états, juſqu'à ce qu'ils ſoient gouvernés par ces mêmes philoſophes; que vous reconnoiſſez être des gens inutiles à la ſociété? *Socr.* Vous me faites-là une demande à laquelle je

ne puis répondre que par une allégori
Adim. N'eſt-ce pas votre coutume d'e
ployer l'allégorie dans vos diſcour
Socr. Soit. Vous me raillez, parce q
vous m'avez jetté dans une queſtion en
barraſſante. Ecoutez donc l'allégorie do
je vais me ſervir, & vous reconnoît
mieux que jamais combien je ſuis mauv
peintre. Le traitement qu'on fait a
ſages dans les républiques où ils viven
a quelque choſe de ſi étrange & de
particulier, que perſonne n'a jam
éprouvé rien qui en approche; de ſor
que je ſuis obligé de former de pluſie
pieces, qui n'ont enſemble aucun ra
port, le tableau qui doit ſervir à le
juſtification, & d'imiter les peintres lor
qu'ils nous repréſentent des hircocerfs
ou d'autres aſſemblages monſtrueux.

Figurez-vous donc le patron d'un ou
de pluſieurs vaiſſeaux, tel que je vais
vous le peindre; plus grand & plus ro-
buſte que tout le reſte de l'équipage;
mais un peu ſourd, ayant la vue baſſe,
& peu verſé dans l'art de la navigation.
Les matelots ſe diſputent entr'eux le
gouvernail; chacun d'eux prétend être
pilote, ſans avoir aucune connoiſſance
du pilotage, & ſans pouvoir dire ſous

quel maître, ni dans quel tems il l'a appris. De plus, ils ſont aſſez extravagans pour dire que ce n'eſt pas une ſcience qui puiſſe s'apprendre, & tout prêts à mettre en pieces quiconque oſeroit ſoutenir le contraire. Imaginez-les enſuite à l'entour du patron, l'obſédant, le conjurant, le preſſant de leur confier le gouvernail. Ceux qui ſont exclus tuent ou jettent dans la mer ceux qu'on leur a préférés. Après quoi, ils enivrent le patron, ou l'aſſoupiſſent en lui faiſant boire de la mandragore : ils s'emparent du vaiſſeau, ſe jettent ſur les proviſions, boivent & mangent avec excès, laiſſant aller le vaiſſeau au gré des vents ; du reſte ils regardent comme un homme entendu, un habile marinier, quiconque peut engager le patron à ſe repoſer ſur eux de la conduite du vaiſſeau ; ils mépriſent comme inutile celui qui ne ſçait pas flatter en cela leurs deſirs : ils ignorent d'ailleurs ce que c'eſt qu'un vrai pilote, & que pour être tel il faut avoir une exacte connoiſſance des tems, des ſaiſons, du ciel, des aſtres, des vents, & de tout ce qui appartient à cet art : ils ſe mettent peu en peine que le vaiſſeau ſoit gouverné par un tel pilote, ſoit que quelques-uns

le veuillent ou non, & croient même qu'il eſt impoſſible de joindre la pratique à la ſcience du pilotage. Dans des vaiſſeaux où ſe paſſent de pareilles choſes, quelle idée voulez-vous qu'on ait du vrai pilote ? Les matelots, dans la diſpoſition d'eſprit où je les ſuppoſe, ne le traiteront-ils pas d'homme inutile, de vain diſcoureur, à qui l'obſervation des aſtres a fait tourner la tête ? *Adim.* Cela eſt vrai.

Socrate. Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin de vous montrer que ce tableau eſt l'image fidele du traitement qu'on fait aux vrais philoſophes dans les divers états. Vous comprenez ſans doute ma penſée. *Adim.* Oui. *Socr.* Expliquez donc cette allégorie à ceux qui ſont ſurpris de voir les philoſophes traités dans les républiques d'une maniere ſi peu honorable; tâchez de leur faire concevoir que ce ſeroit une merveille bien plus grande s'ils y étoient honorés. *Adim.* Je la leur expliquerai. *Socr.* Ajoutez-leur qu'ils ont raiſon de dire que la plus ſaine partie des philoſophes ne rend aucun ſervice à la ſociété : néanmoins, que ce n'eſt point à eux qu'il faut ſe prendre de leur inutilité; mais à ceux qui ne daignent pas les

employer, parce qu'il n'eſt pas ſelon l'ordre, ni que le pilote prie l'équipage de lui abandonner la conduite du vaiſſeau, ni que les ſages aillent de porte en porte faire aux riches une ſemblable priere. Celui qui a oſé l'avancer a dit une fauſſeté. Mais la vérité eſt, que c'eſt au malade riche ou pauvre, de recourir au médecin; à celui qui a beſoin des lumieres d'autrui pour ſe conduire, de faire les premieres démarches; & non à ceux qui peuvent être de quelque utilité aux autres, de les conjurer de profiter de leurs lumieres. Ainſi, vous ne vous tromperez point en comparant aux matelots dont je viens de parler, les politiques qui ſont aujourd'hui à la tête des affaires; & ceux qu'ils traitent de gens inutiles, de diſcoureurs oiſifs, aux vrais pilotes. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Il ſuit de-là qu'il eſt mal aiſé qu'une profeſſion auſſi excellente ſoit en honneur auprès de ceux qui ſuivent une route abſolument oppoſée. Mais les plus grandes & les plus fortes calomnies que la philoſophie ait à eſſuyer, lui viennent à l'occaſion de ceux qui ſe diſent philoſophes ſans l'être. C'eſt eux que les ennemis de la philoſophie ont en vue, lorſqu'ils diſent que la plupart de ſes ſectateurs ſont

des hommes pervers, & que les meilleurs d'entr'eux ſont tout au moins inutiles. Je ſuis convenu que cette accuſation n'étoit que trop bien fondée : n'eſt-il pas vrai ? *Adim.* Oui. *Socr.* Ne venons-nous pas de voir la raiſon de l'inutilité des vrais philoſophes ? *Adim.* Oui. *Socr.* Voulez-vous que nous voyions à préſent la cauſe inévitable de la perverſité des philoſophes ſuppoſés, & que nous nous efforcions de montrer, s'il eſt poſſible, que ce n'eſt point ſur la philoſophie qu'il en faut rejetter la faute ? *Adim.* J'y conſens.

Socrate. Commençons par nous rappeller ce qui a donné occaſion à cette digreſſion, c'eſt-à-dire, quelles ſont les qualités néceſſaires à celui qui doit être un jour un honnête homme, un vrai ſage. La premiere qualité étoit, s'il vous en ſouvient, l'amour de la vérité, qu'il devoit rechercher en tout & par-tout : la vraie philoſophie étant abſolument incompatible avec l'eſprit de charlatanerie. *Adim.* C'eſt ce que vous diſiez. *Socr.* La plupart des hommes ne ſont-ils pas ſur ce point d'un ſentiment bien différent du nôtre ? *Adim.* Aſſurément. *Socr.* Sera-ce donc, à votre avis, mal défendre la philoſophie, que de dire, que celui qui a un

able deſir d'apprendre, ne s'arrête
t aux choſes d'ici-bas, dont on ne
avoir qu'une connoiſſance incertai-
mais qu'il eſt né pour la vérité, qu'il
vers elle avec une ardeur & des
ts que rien ne peut retenir ni ſur-
ter, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à
ıoître ce qui eſt, qu'il s'y ſoit uni
la partie la plus intime de ſon ame;
cette union, cet accouplement di-
ait fait naître en lui l'intelligence
ı vérité; qu'il ait de l'être une vue
e & diſtincte, & qu'il vive d'une vé-
ıle vie; que juſqu'à ce moment ſon
ſera en proie aux douleurs de l'en-
ement? *Adim.* On ne peut la défen-
mieux. *Socr.* Peut-il aimer le men-
ge? N'en a-t-il pas au contraire une
eur infinie? *Adim.* Il le déteſte. *Socr.*
s ne dirons pas non plus que la vérité
ſe mener à ſa ſuite le cortege des vices.
m. Non ſans doute. *Socr.* Mais qu'elle
ouve toujours avec des mœurs ſaines
ıglées; que la tempérance eſt ſa
ıpagne. *Adim.* Oui. *Socr.* Qu'eſt-il
ın de faire une ſeconde fois l'énumé-
ın des belles qualités inſéparables du
ırel philoſophe? Vous vous ſouve-
que nous ſommes tombés d'accord,

Glaucon & moi, que la force, la grandeur d'ame, l'ouverture d'eſprit & la mémoire, lui étoient eſſentielles : qu'alors vous nous avez interrompus pour dire, qu'à la vérité il étoit impoſſible de ne pas ſe rendre à nos raiſons ; mais que, ſi laiſſant les diſcours, on jettoit les yeux ſur la conduite de ceux dont nous parlions, on ne pourroit s'empêcher de dire qu'il eſt viſible que les uns ſont inutiles, & que les autres, en bien plus grand nombre, ſont entiérement méchans : qu'après nous être mis à chercher la cauſe de cette accuſation, nous en ſommes venus à examiner pourquoi la plupart de ceux qui ſe donnent pour philoſophes, ſont méchans. Et c'eſt ce qui nous a obligés à retracer le caractere des vrais philoſophes, & à en donner une juſte définition. *Adim.* Cela eſt vrai.

Socr. Il faut à préſent conſidérer comment un ſi beau naturel ſe corrompt & ſe pervertit, de ſorte qu'il n'en échappe que très-peu à la corruption générale ; & ce ſont ceux qu'on ne traite pas de méchans, mais ſeulement d'inutiles. Enſuite nous conſidérerons quel eſt le caractere de ces faux philoſophes, qui s'ingérant d'eux-mêmes dans cette profeſſion ſublime,

ſublime, & infiniment au-deſſus de leur portée, donnent dans mille écarts, & occaſionnent le décri univerſel où ſe trouve la philoſophie. *Adim.* Quelles ſont ces cauſes de corruption ? *Socr.* Je vais vous les développer, ſi j'en ſuis capable : d'abord, tout le monde conviendra avec moi qu'il paroît rarement ſur la terre de ces naturels heureux qui réuniſſent en eux toutes les qualités que nous demandons dans un philoſophe accompli : qu'en penſez-vous ? *Adim.* Je crois qu'ils ſont en très-petit nombre. *Socr.* Or, voyez combien de cauſes puiſſantes travaillent à la perte de ce petit nombre. *Adim.* Quelles ſont-elles ? *Socr.* Ce qui vous paroîtra de plus étrange, c'eſt que ces mêmes qualités, qui rendent ces naturels ſi précieux, corrompent quelquefois l'ame qui les poſſede, & l'arrachent des bras de la philoſophie ; je dis la force, la tempérance, & les autres qualités dont nous avons fait mention. *Adim.* Cela eſt bien étrange en effet. *Socr.* Outre cela, tout ce qu'on regarde parmi les hommes comme des biens, la beauté, les richeſſes, la force du corps, les grandes alliances, & tous les autres avantages de cette nature, ne

contribuent pas moins à pervertir l'ame, & à la dégoûter de l'étude de la ſageſſe. Vous comprenez de quoi je veux parler. *Adim.* Oui; mais je voudrois que vous m'expliquaſſiez tout ceci plus au long.

Socr. Saiſiſſez bien ce principe général; & tout ce que je viens de dire, loin de vous paroître étrange, vous paroîtra dé la derniere évidence. *Adim.* Quel eſt ce principe? *Socr.* Chacun ſçait que toute ſemence, toute plante, tout animal qui naît ſous un climat peu favorable, qui n'a d'ailleurs ni la nourriture ni la ſaiſon qu'il lui faut, exige d'autant plus de culture & de ſoins, que ſa nature eſt plus forte & plus robuſte, parce que le mal eſt plus contraire à ce qui eſt bon, qu'à ce qui n'eſt ni bon ni mauvais. *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* Il eſt donc vrai, dans l'ordre phyſique, qu'une mauvaiſe nourriture nuit plus à ce qui eſt excellent de ſa nature, qu'à ce qui n'eſt que médiocre. *Adim.* Oui. *Socr.* Nous pouvons également aſſurer, mon cher Adimante, que dans l'ordre moral, les ames les mieux nées deviennent les plus méchantes par une mauvaiſe éducation. Croyez-vous en effet que les grands crimes & la malice conſommée partent

d'une ame ordinaire, & non plutôt d'un excellent naturel que l'éducation a gâté ? Pour les ames vulgaires, on peut dire qu'elles ne feront jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Par conſéquent, de deux choſes l'une : ſi le naturel philoſophique eſt cultivé par les ſciences qui lui ſont propres, c'eſt une néceſſité qu'il parvienne de degré en degré juſqu'à la plus ſublime vertu : ſi au contraire il eſt ſemé, s'il croît dans un ſol étranger, il n'eſt pas de vice dont il ne produiſe un jour des rejettons, à moins que quelque Dieu ne veille d'une façon ſpéciale à ſa conſervation. Penſez-vous, comme la plupart ſe l'imaginent, que ceux qui perdent la jeuneſſe, ſoient ces gens mépriſables à qui on donne le nom de ſophiſtes ? Le plus grand mal ne vient pas d'eux. Ceux qui l'attribuent aux ſophiſtes ſont eux-mêmes des ſophiſtes bien plus dangereux, qui par leurs maximes ſçavent former, & tourner à leur gré l'eſprit des hommes & des femmes, des jeunes & des vieux. *Adim.* En quelle occaſion ? *Socr.* Dans les aſſemblées publiques, au barreau, au théâtre, au camp, ou dans quelqu'autre lieu où la multitude ſe raſ-

ſemble ; lorſqu'on y blâme ou qu'on y approuve certaines paroles ou certaines actions, avec un grand fracas, de grands cris, & des battemens de mains, redoublés par les voûtes & les échos du lieu où l'on ſe trouve. Au milieu de tout ce tumulte, quelle contenance voulez-vous que faſſe un jeune homme ? Quelque excellente que ſoit l'éducation qu'il a reçue en particulier, ne fera-t-elle pas naufrage au milieu de ces flots de louanges & de mépris ? Pourra-t-elle réſiſter au torrent qui l'entraînera ? Ne conformera-t-il pas ſes jugemens à ceux de la multitude ſur ce qu'elle trouvera beau ou honteux ? Ne s'attachera-t-il pas aux mêmes choſes ? Ne s'étudiera-t-il pas à reſſembler aux autres ? *Adim.* Mon cher Socrate, comment pourroit-il faire autrement ?

Socr. Je n'ai cependant point encore parlé de la plus violente épreuve à laquelle on met ſa vertu. *Adim.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* C'eſt lorſque les maîtres & les ſophiſtes dont je parle, ne pouvant rien ſur ſon eſprit par leurs diſcours, ajoutent les mauvais traitemens aux paroles. Ne ſçavez-vous pas qu'ils puniſſent par la perte des biens, de la réputation, de la vie même, ceux qui refuſent de

ſe rendre à leurs raiſons. *Adim.* Je le ſçais. *Socr.* Quel ſophiſte, quelle inſtruction particuliere pourroit tenir contre la force d'une pareille ſéduction ? *Adim.* Il n'en eſt point. *Socr.* Non ſans doute ; & ce ſeroit une folie d'entreprendre d'y réſiſter. Il n'y a point, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'ame vraiment vertueuſe, lorſque ſon éducation ſera contrebalancée par de tels maîtres. Ceci doit s'entendre à parler humainement, & en mettant à part toute protection immédiate des dieux. Car, ſi dans une république gouvernée ſelon ces maximes, il ſe trouve quelqu'un qui échappe au naufrage commun, & qui ſoit honnête homme, on peut aſſurer, ſans crainte de ſe tromper, qu'il eſt redevable aux dieux de ſon ſalut. *Adim.* Je ſuis de votre avis. *Socr.* Vous pouvez l'être encore pour ce qui ſuit. *Adim.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* C'eſt que ces docteurs mercenaires, que le vulgaire appelle ſophiſtes, & dont il croit que les leçons ſont entiérement oppoſées à ce qu'il enſeigne lui-même, ne font en effet autre choſe que répéter à la jeuneſſe dans leurs écoles les maximes que le peuple ſuit dans ſes aſſemblées ; & c'eſt là ce qu'ils appellent enſeigner la ſageſſe : c'eſt com-

me ſi quelqu'un, après avoir étudié l'inſtinct & les appétits d'un animal grand & robuſte, comment il faut l'approcher & le toucher, ce qui l'irrite & ce qui l'appaiſe, quels cris il pouſſe dans les diverſes rencontres, & quel ton de voix l'adoucit ou le met en fureur : c'eſt, dis-je, comme ſi, après avoir appris tout cela avec le tems & l'expérience, il en formoit un art auquel il donnât le nom de ſageſſe, & qu'il ſe propoſât d'enſeigner, ſans avoir d'ailleurs aucune regle ſûre pour diſcerner parmi les inclinations de cet animal celles qui ſont honnêtes, bonnes, juſtes, de celles qui ſont honteuſes, mauvaiſes, injuſtes ; ſe conformant dans ſes jugemens à l'inſtinct de l'animal ; appellant bien tout ce qui le flatte & lui fait plaiſir ; mal, tout ce qui le courrouce, juſte & beau, tout ce qui va à contenter les néceſſités de la nature, ſans y faire d'autre diſtinction ; parce qu'il ne ſçait pas quelle différence eſſentielle il y a entre ce qui eſt bon en ſoi, & ce qui eſt bon pour la nature ; qu'il ne l'a jamais connue, & qu'il eſt hors d'état de la faire connoître aux autres. Quel étrange maître, grands dieux, qu'un maître de ce caractere ! *Adim.* Vous avez raiſon.

Socr. N'eſt-ce pas là, trait pour trait, l'image de ceux qui font conſiſter la ſageſſe à connoître ce que deſire la multitude aſſemblée, ce qui lui fait plaiſir, ſoit en fait de peinture, ſoit en fait de muſique, ſoit en fait de politique ? N'eſt-il pas évident que, ſi quelqu'un produit dans ces aſſemblées quelque ouvrage de poéſie, ou autre choſe ſemblable ; s'il propoſe quelque réglement concernant l'état, & qu'il s'en rapporte au jugement du public, c'eſt pour lui une triſte & inévitable néceſſité de ſe conformer en tout à ce que la multitude approuvera ? Or, avez-vous jamais entendu quelqu'un de ceux qui la compoſent, prouver autrement que par des raiſons ridicules & pitoyables, que ce qu'il eſtime bon & honnête, eſt tel en effet ? *Adim.* Je n'en ai entendu aucun, & je crois que je n'en entendrai jamais. *Socr.* A toutes ces réflexions joignez encore celle-ci. Eſt-il poſſible que la multitude entende volontiers, & regarde comme vrai ce principe : que l'idée du beau eſt une, & diſtinguée de cette foule de choſes belles qui frappent les ſens ; que les eſſences des choſes ſont ſimples & indiviſibles ? *Adim.* Cela n'eſt pas poſſible. *Socr.* Il

eſt par conſéquent impoſſible que le peuple ſoit philoſophe. *Adim.* Oui. *Socr.* C'eſt auſſi une néceſſité qu'il mépriſe ceux qui s'adonnent à la philoſophie. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Et que ces maîtres particuliers, qui ſont livrés au peuple, & qui s'appliquent à lui plaire en tout, les mépriſent à ſon exemple. *Adim.* Cela eſt évident.

Socr. Tout ceci ſuppoſé, quel aſyle voyez-vous, où le naturel philoſophique puiſſe ſe retirer, perſévérer dans la profeſſion qu'il a embraſſée, & parvenir au point de perfection où il aſpire? Jugez-en par ce que nous avons dit ci-deſſus. Nous ſommes convenus que le vrai philoſophe devoit avoir reçu de la nature l'ouverture d'eſprit, la mémoire, la force, la grandeur d'ame en partage. *Adim.* Il eſt vrai. *Socr.* Il ſe diſtinguera donc entre tous ſes égaux, ſur-tout ſi les perfections du corps répondent à celles de l'ame. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, lorſqu'il ſera parvenu à l'âge mûr, ſes parens & ſes concitoyens s'empreſſeront de faire uſage de ſes talens, & de lui confier leurs intérêts particuliers, & ceux de l'état. *Adim.* Il doit s'y attendre. *Socr.* Ils l'accableront de reſpects & de ſoumiſſions, prévoyant de

loin le crédit qu'il aura un jour dans ſa patrie, & lui faiſant déja leur cour par avance. *Adim.* Cela arrive d'ordinaire. *Socr.* Que voulez-vous qu'il faſſe au milieu de tant de flatteurs, ſur-tout s'il eſt né dans un état puiſſant, s'il eſt riche, de haute naiſſance, beau de viſage, & d'une taille avantageuſe (*a*) ? Ne ſe laiſſera-t-il pas aller aux plus folles eſpérances, juſqu'à s'imaginer qu'il a aſſez de talens pour gouverner les Grecs & les Barbares ? Rempli de ces vaines idées, ne ſera-t-il pas bouffi d'orgueil & d'arrogance ? La raiſon ne perdra-t-elle pas tout empire ſur lui ? *Adim.* Oui.

Socrate. Si tandis qu'il eſt dans cette diſpoſition d'eſprit, quelqu'un s'approchant doucement de lui, oſoit lui faire entendre la vérité, & lui dire qu'il eſt dépourvu de raiſon, qu'il en a néanmoins grand beſoin pour ſe conduire ; que d'ailleurs la raiſon ne s'acquiert point, à moins qu'on ne s'aſſujettiſſe à ſuivre ſes lumieres ; croyez-vous qu'obſédé de tant

(*a*) Il eſt clair que Socrate veut déſigner ici Alcibiade. Tous les traits lui conviennent. Ce ſage qui lui donne des conſeils ſalutaires, c'eſt Socrate lui-même. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, *le premier & le ſecond Alcibiade* de Platon.

de maux, il prêtât volontiers l'oreille à de pareils diſcours ? *Adim.* Il s'en faut bien. *Socr.* Et quand bien même ces vérités ſi naturelles à l'homme pourroient trouver accès dans l'ame de quelqu'un né avec un eſprit bien fait, le réveiller, le changer, & le ramener malgré lui à la philoſophie : que penſez-vous que faſſent ſes amis, perſuadés que ce changement va leur faire perdre ſes bonnes graces, & tous les avantages qu'ils ſe promettoient ? Ne le traverſeront-ils pas de tout leur pouvoir ? Diſcours, actions, ne mettront-ils pas tout en œuvre pour le diſſuader, en même tems qu'ils tourneront tous leurs efforts contre cet importun donneur d'avis, pour le perdre, ſoit en lui dreſſant des pieges ſecrets, ſoit en le traduiſant devant les juges ? *Adim.* Cela ne peut manquer d'arriver. *Socr.* Hé bien ! eſpérez-vous encore qu'il s'adonne à la philoſophie ? *Adim.* Preſque plus. *Socr.* Vous voyez donc que j'avois raiſon de dire, que même les bonnes qualités du caractere philoſophique, perverties par une mauvaiſe éducation, contribuent en quelque ſorte à le détourner de l'étude de la ſageſſe, auſſi bien que les richeſſes & les autres avantages de la

fortune ? *Adim.* Oui : je reconnois que vous aviez raiſon.

Socrate. Telle eſt, mon cher ami, la maniere dont ſe corrompent & ſe perdent ces naturels heureux, deſtinés à la plus excellente de toutes les profeſſions ; naturels qui ſont d'ailleurs très-rares, comme nous avons dit. Ce ſont ces hommes, ainſi pervertis, qui cauſent les plus grands maux à la ſociété & aux particuliers ; & qui au contraire leur font les plus grands biens, lorſqu'ils ſe tournent du bon côté. Un naturel médiocre ne peut apporter aucun changement conſidérable à la fortune des états, ni à celle des particuliers. *Adim.* Rien n'eſt plus vrai. *Socr.* Ces mêmes hommes, après avoir abandonné la profeſſion pour laquelle ils étoient nés, après avoir laiſſé la philoſophie déſerte & ſans culture, menent une vie qui leur eſt étrangere, & qui n'a rien de ſolide & de vrai. Cependant la philoſophie ainſi délaiſſée par ſes propres enfans, les voit remplacés par des enfans ſuppoſés qui la déshonorent, & lui attirent de la part de ceux dont vous parliez, ces reproches odieux ; que de tous ceux qui la cultivent, les uns ne ſont bons à rien, la

plupart ſont dignes des plus grands ſupplices. *Adim.* Ces reproches ne ſont, il eſt vrai, que trop ordinaires. *Socr.* Et ils ne ſont pas ſans fondement. Des hommes de néant voyant la place vuide, & éblouis par les noms diſtingués & les titres qui la décorent, quittent volontiers une profeſſion obſcure, où leurs petits talens avoient brillé peut-être avec quelque éclat; & ſe jettent entre les bras de la philoſophie : ſemblables à ces criminels, échappés de leur priſon, qui vont ſe réfugier dans les temples. Car la philoſophie, malgré l'état d'abandon où elle eſt réduite, conſerve encore ſur les autres arts, un aſcendant, une ſupériorité, qui attire auprès d'elle ces naturels manqués, ces vils artiſans, dont un travail ſervile a rendu le corps perclus & contrefait; & dont il a en même tems dégradé & appeſanti l'ame. Cela peut-il être autrement ? *Adim.* Non. *Socr.* A les voir, ne diriez-vous pas un eſclave chauve & de petite taille, ſorti depuis peu de la forge & des entraves, qui a amaſſé quelque argent, & qui, après s'être nettoyé au bain, & revêtu d'un habit neuf, va épouſer la fille de ſon maître, que la pauvreté & l'abandon où elle eſt, réduiſ-

ſent à cette cruelle extrémité ? *Adim.* Cette comparaiſon eſt juſte. *Socr.* Quels enfans naîtront d'un pareil mariage ? Sans doute des enfans contrefaits & de mauvais naturel. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* De même, quelles productions ſortiront du commerce de ces ames baſſes & ſans culture avec la philoſophie ? Des penſées frivoles, des ſophiſmes, des opinions dépourvues de vérité, de bon ſens, & de ſolidité. *Adim.* Rien autre choſe.

Socrate. Il reſte pourtant encore, mon cher Adimante, un petit nombre de vrais philoſophes, d'eſprits élevés, que l'éducation a perfectionnés, qui, retirés dans quelque ſolitude, doivent leur perſévérance dans l'étude de la ſageſſe, au ſoin qu'ils ont pris de s'éloigner des corrupteurs ; ou qui, nés dans un petit état avec des ſentimens nobles, ſe conſacrent à la philoſophie, par le mépris qu'ils font avec raiſon des charges publiques, & des honneurs médiocres qui pourroient leur revenir de l'exercice de quelque autre profeſſion. D'autres enfin, ſont arrêtés par le même frein qui retient notre ami Théagès (*b*). Tout ce qui

(*b*) Il y a dans Platon un dialogue qui porte ſon nom,

vécu de la ſorte. *Socr.* J'en conviens : mais ils n'ont pas rempli ce qu'il y avoit de plus grand dans leur deſtination, faute de trouver une forme de gouvernement qui leur convînt. Dans une ſociété, conduite ſelon leurs maximes, ils auroient eu beaucoup de crédit, & ſe ſeroient rendus utiles au public & aux particuliers.

Nous avons, ce me ſemble, ſuffiſamment montré la cauſe & l'injuſtice des reproches qu'on fait à la philoſophie. Auriez-vous encore quelque difficulté à m'oppoſer ? *Adim.* Je n'ai plus rien à objecter à ce ſujet. Mais, dites-moi : de tous les états d'à-préſent, quel eſt celui qui conviendroit mieux au philoſophe ? *Socr.* Aucun : & c'eſt de quoi je me plains, qu'il n'y ait pas une ſeule forme de gouvernement, qui convienne au caractere philoſophique. Auſſi, le voyons-nous s'altérer, ſe corrompre. Et de même qu'une graine ſemée dans une terre étrangere, dégénere, & prend la qualité du ſol où on l'a tranſportée : ainſi, le naturel philoſophique perd la vertu qui lui eſt propre, & change de nature. Qu'on le tranſplante dans un gouvernement dont la perfection ré-

ponde à la ſienne, alors on verra qu'il renferme véritablement en ſoi quelque choſe de divin; que tous les autres caracteres & les autres profeſſions n'ont rien que d'humain. Vous m'allez demander, ſans doute, de quel forme de gouvernement je veux parler? *Adim.* Point du tout. Mais je voudrois ſçavoir ſi la république dont nous avons tracé le plan, eſt celle que vous avez en vue, ou ſi c'en eſt une autre. *Socr.* C'eſt elle-même à un point près qui lui manque encore. Nous avons déja dit, à la vérité, qu'il falloit trouver le moyen de conſerver dans notre ville, le même eſprit qui vous avoit éclairé & dirigé dans l'établiſſement des loix. *Adim.* Nous l'avons dit. *Socr.* Mais nous n'avons pas développé ce point ſuffiſamment, parce que vous avez craint que l'explication n'en fût longue & difficile: d'autant plus que ce qui nous reſte à dire, n'eſt point aiſé à expliquer. *Adim.* De quoi s'agit-il? *Socr.* Des meſures qu'il faut prendre pour conſerver la philoſophie dans notre république: car les grandes entrepriſes ſont haſardeuſes, & comme l'on dit, *les belles choſes ſont difficiles.* *Adim.* Ne vous rebutez pas, développez-nous ce point,

qui manque à votre ſyſtême pour le r
dre complet.

Socrate. Ce ne ſera point le défau
bonne volonté, mais le défaut de p
voir qui m'en empêchera, ſi quel
choſe m'en empêche. Je vous fais j
de mon empreſſement à vous ſatisf
Voyez avec quel courage, ou plu
avec quelle témérité, j'avance qu'il
pour cela prendre une méthode t
contraire à celle qu'on ſuit aujourd
dans l'étude de la philoſophie. *A*
Comment donc? *Socr.* On y appliq
préſent les enfans de trop bonne he
encore partage-t-on leur tems e
cette étude, & celle de l'économi
du commerce. Les plus habiles y re
cent, lorſqu'ils ſont prêts d'entrer
ce qu'elle a de plus difficile, je veux d
la dialectique (*d*). Dans la ſuite
croient faire beaucoup d'aſſiſter à
entretiens philoſophiques, lorſqu'il
ſont priés; ils s'en font moins une o
pation qu'un paſſe-tems. La vieil
eſt-elle venue : à l'exception d'un
nombre, leur ardeur pour cette ſci

(*d*) On verra plus bas ce que Socrate entend dialectique.

s'éteint bien plus que le ſoleil d'Héraclite (e), puiſqu'elle ne ſe rallume plus. *Adim.* Et comment faut-il faire ? *Socr.* Tout le contraire. Il faut que les enfans & les jeunes gens s'appliquent à l'étude & à la philoſophie d'une maniere proportionnée à leur âge : que dans cette ſaiſon où le corps croît & ſe fortifie, on en prenne un ſoin particulier, afin qu'un jour il puiſſe mieux ſeconder l'eſprit dans ſes travaux philoſophiques. Avec le tems, & à meſure que l'eſprit ſe forme & ſe mûrit, on renforcera le genre d'exercices qui lui eſt propre. Enfin, lorſque leurs forces uſées ne leur permettront plus d'aller à la guerre, ni de s'occuper des affaires d'état, alors on les laiſſera ſe livrer tout entiers à la philoſophie; ils ne feront nulle autre choſe, ſi ce n'eſt en paſſant. Je parle de ceux qui doivent mener ici bas une vie heureuſe, & obtenir après la mort un ſort qui réponde à la félicité dont ils auront joui ſur la terre.

Adimante. Socrate, on ne peut parler

(e) On peut conclure de ce paſſage que l'opinion d'Héraclite touchant le ſoleil, étoit que cet aſtre s'éteignoit, de quelque maniere & par quelque cauſe que cela arrivât, & qu'il ſe rallumoit enſuite.

ſur ce ſujet plus fortement que vous
tes. Je crois cependant que la plupar
ceux qui vous écoutent, à comme
par Thraſymaque, vous réſiſteront
encore plus de force, & ne ſe rend
pas à vos raiſons. *Socr.* N'allez pas
vous prie, me mettre mal avec Thr
maque. Depuis quelque tems, nous
mes bons amis, & jamais nous n'av
été ennemis. Je vous déclare, au re
qu'il n'eſt pas d'efforts que je ne
pour le convaincre lui & les autres.
moins, ce que je dirai leur ſervira
une (*f*) autre vie, lorſque, recomm
çant une nouvelle carriere, ils en
dront diſcourir ſur ces matieres. *A*
Vous parlez d'un tems bien court. *S*
Dites plutôt que ce n'eſt rien en c
paraiſon de la durée totale des ſiec
Après tout, il n'eſt pas ſurprenant
de pareils diſcours ne trouvent point
croyance dans la plupart des eſprits.
n'a point encore vu s'exécuter ce
nous diſons. On n'entend d'ordinaire
cette matiere, que des diſcours (*g*)

(*f*) Ceci ſuppoſe la métempſycoſe & la rém
cence.

(*g*) Socrate a ici en vue le beau parleur Gor
& les autres Sophiſtes.

; , où l'on a principalement égard à
que les membres de chaque phraſe ſe
ondent dans une juſte proportion ; &
ı des diſcours naturels & ſans art, tels
les nôtres. Mais ce qu'on n'a point vu
tout, c'eſt un homme formé ſur le mo-
ɛ de la vertu, auſſi exactement que la
ɔleſſe humaine le permet, & maître
olu de tout dans un état auſſi parfait
: lui. Qu'en penſez-vous ? *Adim.* Je ne
rois pas. *Socr.* On n'a point aſſiſté non
s à des entretiens d'hommes vraiment
·es & vertueux, où l'on cherche la
ité avec ardeur par toutes les voies
ſibles, dans la ſeule vue de la connoî-
: où l'on rejette bien loin tout ce qui
t les vains ornemens & la fauſſe ſubti-
; où l'on ne parle, ni par eſprit de
ıtention, ni pour montrer ſon élo-
ɛnce, comme on fait au barreau,
dans les converſations particulieres.
im. Cela eſt encore vrai.

Socrate. Ce ſont toutes ces raiſons qui
ırrêtoient tantôt, & m'empêchoient
m'expliquer librement : cependant la
·ité l'a emporté, & j'ai dit qu'il ne
oit point s'attendre à voir ſur la terre
ſociété, de gouvernement, ni même
omme parfait, à moins qu'une heu-

reuſe néceſſité ne contraignît bo
mal gré ce petit nombre de philoſ
qu'on n'accuſe pas d'être méchans,
d'être inutiles, à ſe charger du
de l'état, & à déférer en ce poir
deſirs de leurs concitoyens; ou q
dieux n'inſpiraſſent un amour ſi
pour la vraie philoſophie, à ceu
gouvernent aujourd'hui les mona
& les autres états, ou à leurs ſucce
Dire que l'une ou l'autre de ces
choſes, ou toutes les deux ſoient i
ſibles, c'eſt avancer un propos dén
toute vraiſemblance. Autrement,
ſerions bien dignes de riſée, de
amuſer ici à former de vains ſou
N'eſt-ce pas? *Adim.* Oui. *Socr.* Si
il eſt arrivé dans l'eſpace immenſ
ſiecles déja écoulés, qu'un vrai ph
phe ſe ſoit trouvé dans le cas de
en main le gouvernail de l'état;
choſe arrive à préſent dans quelque
trée barbare, éloignée de ce climat
ſi elle doit arriver un jour; nous ſor
prêts à ſoutenir qu'il y a eu, qu'il
ou qu'il y aura une république, tell
la nôtre, lorſque cette Muſe (*h*) y p

(*h*) C'eſt-à-dire, la Philoſophie.

dera la ſuprême autorité. Il n'y a rien d'impoſſible & de chimérique dans nôtre projet. Que l'exécution en ſoit difficile, nous ſommes les premiers à en convenir. *Adim.* Je ſuis de votre avis.

Socrate. Mais le commun des hommes ne penſe pas de même, me direz-vous. *Adim.* Aurois-je tort de le dire ? *Socr.* O mon cher Adimante, n'ayez pas ſi mauvaiſe opinion de la multitude. Quelle que ſoit la façon de penſer du reſte des hommes, au lieu de diſputer avec eux, tâchez de les réconcilier avec la ſageſſe, en détruiſant les mauvaiſes impreſſions qu'on leur en a données. Montrez-leur les philoſophes dont vous voulez parler : définiſſez, comme nous venons de faire, leur caractere & celui de leur profeſſion ; de peur qu'ils ne s'imaginent que vous leur parlez des philoſophes tels qu'ils les conçoivent. Direz-vous que, quand même ils les enviſageroient ſous leur vrai jour, ils s'en formeront une idée différente de la vôtre, & qu'ils répondront autrement que vous ſouhaitez ? Croyez-vous que des cœurs exempts de fiel & d'envie, s'emporteront contre vous, & vous voudront du mal, tandis que vous en uſerez à leur égard avec

ménagement & avec bonté ? Je pré
votre réponſe, & je vous déclare c
caractere ſi dur & ſi intraitable,
pas celui de la multitude, mais d'un
petit nombre de perſonnes. *Adim.*
ſuis perſuadé. *Socr.* Hé bien ! ſoyez
lement perſuadé que ce qui indi
tant de gens contre la philoſophie
ſont ces faux ſages, toujours déch
contre le peuple, qu'ils accablent
jures, & dont les diſcours ſont une ſ
perpétuelle du genre humain. Ils ſo
cela un perſonnage tout-à-fait me
à la philoſophie. *Adim.* Cela eſt
Socr. Car, mon cher Adimante,
qui fait ſon unique étude de la con
plation de la vérité, n'a pas du
de reſte pour abaiſſer ſes regards ſ
conduite des hommes, pour la cenſ
& ſe remplir contre eux de hair
d'aigreur. Son eſprit eſt ſans ceſſe
ſur des objets qui gardent entr'eu
ordre conſtant & immuable ; qui,
jamais ſe nuire les uns aux autres,
ſervent toujours les mêmes arrange
& les mêmes rapports. C'eſt à imit
à exprimer en ſoi cet ordre invaria
qu'il met toute ſon application. E
poſſible en effet qu'on admire la b

d'un objet, qu'on aime à s'en entretenir, ſans s'efforcer de lui reſſembler ? *Adim.* Cela ne peut être. *Socr.* Ainſi, le philoſophe devient, autant que la foibleſſe humaine le permet, un homme divin & réglé dans toutes ſes actions, par le commerce qu'il a avec des objets divins, entre leſquels regne un ordre admirable. J'ai mis cette reſtriction, parce qu'il n'eſt rien ici bas où on ne trouve quelque choſe à reprendre (*i*). *Adim.* Vous avez raiſon.

Socrate. Si quelque motif puiſſant l'obligeoit à ne point borner ſes ſoins à ſa propre perfection, mais à faire paſſer dans le gouvernement & dans les mœurs de ſes ſemblables, l'ordre qu'il a admiré dans l'eſſence des choſes, croyez-vous que ce fût un mauvais maître en ce qui concerne la tempérance, la juſtice & les autres vertus civiles ? *Adim.* Non certes. *Socr.* Mais ſi le peuple pouvoit ſentir une fois la vérité

(*i*) Socrate a donc reconnu que l'homme eſt ſuſceptible d'une perfection à laquelle néanmoins il n'atteindra jamais. Bien différent des Stoïciens, qui prétendirent depuis que leur ſage pouvoit parvenir à l'état d'impeccance, détruire juſqu'aux moindres fibres des paſſions ; & en prévenir les mouvemens même indélibérés ; prétention folle, démentie par l'expérience, & qui rend la vertu impoſſible, à force de la vouloir rendre ſublime.

de ce que nous disons touchant les philosophes, leur voudroit-il tant de mal; & refuseroit-il de nous croire, quand nous assurons, qu'une république ne sçauroit être heureuse, à moins que le plan n'en soit tracé par ces peintres excellens, sur le divin modele qu'ils ont sans cesse devant les yeux? *Adim.* Il cessera de leur vouloir du mal, dès qu'il connoîtra la vérité. Mais de quelle maniere s'y prendront ces peintres pour tracer ce plan? *Socr.* Ils regarderont d'abord l'état, & l'ame de chaque citoyen, comme une toile qu'il faut commencer par rendre pure & nette de tout défaut. Ce qui n'est point aisé. Et vous remarquerez qu'il y a cette différence entre les législateurs philosophes & les autres, que les premiers ne voudront point toucher aux mœurs publiques ou particulieres, qu'ils ne les aient reçues pures, ou qu'elles ne soient devenues telles par leurs soins. *Adim.* Ils ont raison en cela. *Socr.* Ils travailleront ensuite sur cette toile, en jettant souvent les yeux, tantôt sur l'essence de la justice, de la beauté, de la tempérance, & des autres vertus, tantôt sur la copie qu'ils en tracent dans le cœur de l'homme; puis, par le mê-

lange & la combinaiſon des devoirs & des actions humaines, ils formeront, d'après ce divin exemplaire, ce tableau de l'homme parfait, qu'Homere appelle une *image*, une *expreſſion de la divinité*. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Vous jugez bien qu'il faudra ſouvent effacer, puis ajouter de nouveaux traits, juſqu'à ce que les mœurs de l'homme approchent le plus qu'il eſt poſſible de cet état de perfection, qui les rend agréables aux dieux. *Adim.* Après un travail ſi exact, il ne peut ſortir de leurs mains qu'une peinture parfaite.

Socrate. Que vous en ſemble maintenant? Avons-nous ſuffiſamment prouvé à ceux que vous repréſentiez tantôt, marchant en ordre de bataille pour nous attaquer, que le ſeul qui puiſſe deſſiner le plan d'une république, c'eſt ce même philoſophe auquel ils trouvoient mauvais que nous donnaſſions les états à gouverner? Ce qu'ils viennent d'entendre ne contribuera-t-il pas à les adoucir? *Adim.* Beaucoup, s'ils veulent écouter la raiſon. *Socr.* Que pourroient-ils encore nous objecter? Que les philoſophes ne ſont point amateurs de l'Etre & de la vérité? *Adim.* Cela ſeroit abſurde. *Socr.* Que leur naturel, tel que nous l'avons dépeint, n'ap-

proche pas de ce qu'il y a de plus excellent ? *Adim.* Non. *Socr.* Ou qu'un ſemblable naturel, ſecondé par une heureuſe éducation, n'a pas plus de diſpoſition que tout autre à acquérir la vertu & la ſageſſe ? Leur préféreront-ils ceux que nous avons rejettés ? *Adim.* Ils n'en feront rien. *Socr.* S'effaroucheront-ils encore, quand ils nous entendront dire qu'il n'eſt point de remede aux maux publics & particuliers, & que le projet d'une République, telle que nous l'avons imaginée, ne ſe réaliſera jamais, juſqu'à ce que les philoſophes ne ſoient maîtres abſolus dans la ſociété ? *Adim.* Peut-être s'adouciront-ils. *Socr.* Voulez-vous que nous laiſſions le *peut-être*, & que nous diſions que nous les avons entiérement adoucis & perſuadés, de ſorte qu'ils conviennent au moins de leur erreur en rougiſſant ? *Adim.* A la bonne heure. *Socr.* Suppoſons-les donc pleinement convaincus de cette vérité. A préſent, qui peut douter que les enfans des rois & des autres ſouverains ne puiſſent naître avec des diſpoſitions naturelles à la philoſophie ? *Adim.* Perſonne.

Socr. Peut-être pourroit-on dire que quand ils apporteroient en naiſſant les

plus belles diſpoſitions, c'eſt une néceſſité inévitable qu'ils ſe pervertiſſent. Nous convenons qu'il leur eſt difficile de ſe ſauver de la corruption générale ; mais que, dans toute la ſuite des tems, il arrive que pas un ſeul ne ſe ſauve, c'eſt ce que perſonne n'oſeroit dire. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Or, il ſuffit qu'il s'en ſauve un ſeul, & qu'il trouve ſes ſujets diſpoſés à lui obéir, pour exécuter ce qui paſſe aujourd'hui pour impoſſible. *Adim.* Un ſeul ſuffit. *Socr.* S'il arrive qu'un prince faſſe les loix & les réglemens dont nous avons parlé ci-deſſus, il n'eſt pas impoſſible que ſes ſujets conſentent à s'y ſoumettre. *Adim.* Non, ſans doute. *Socr.* Mais, eſt-ce une choſe étrange & qui répugne, que ce qui nous vient à préſent à la penſée, vienne un jour à la penſée de quelqu'autre ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Nous avons, ce me ſemble, aſſez bien démontré tantôt que notre ſyſtême, une fois ſuppoſé poſſible, étoit très-avantageux. *Adim.* Oui. *Socr.* Concluons donc que ſi notre plan de légiſlation peut avoir lieu, il eſt excellent ; & que ſi l'exécution en eſt difficile, du moins elle n'eſt pas impoſſible. *Adim.* Cette concluſion eſt juſte.

Socr. Puiſqu'après bien des efforts, nous ſommes enfin venus à bout de ce que nous prétendions, voyons ce qui ſuit, c'eſt-à-dire comment, & à l'aide de quelles ſciences nous formerons des hommes capables de maintenir la conſtitution politique en ſon entier, & à quel âge il faudra les appliquer à chacune de ces ſciences. *Adim.* Dites. *Socr.* En vain ai-je voulu uſer de fineſſe pour éviter de parler des mariages, de la procréation des enfans, & du choix des magiſtrats, ſçachant combien cette matiere étoit délicate, & quelle ſeroit la difficulté de l'exécution, pourvu qu'on exécutât la choſe telle qu'elle doit être. Si je n'en avois rien dit alors, je ſerois obligé d'y revenir à préſent. Puiſque j'ai traité ce qui regarde les femmes & les enfans, je vais reprendre & traiter à fond ce qui regarde l'article des magiſtrats. Nous avons dit, s'il vous en ſouvient, qu'ils devoient témoigner un grand zele pour le bien public; que c'étoit à nous d'éprouver ce zele par les plaiſirs, par la douleur; de ſorte que ni les travaux, ni la crainte, ni aucune autre ſituation critique ne leur fît perdre de vue cette maxime; qu'il falloit rejetter celui qui auroit ſuccombé à ces

épreuves, choisir pour magistrat celui qui en seroit sorti aussi pur que l'or qui a passé par le feu, & le combler de distinctions & d'honneurs pendant sa vie & après sa mort *. Nous n'en avons pas dit davantage pour lors, déguisant & passant sous silence tout le reste, dans la crainte de nous engager dans l'embarras où nous sommes à présent. *Adim.* Vous dites vrai : je m'en souviens. *Socr.* Je craignois alors, mon cher ami, de dire ce que j'ai pris enfin le parti de déclarer : maintenant que le pas est franchi, disons qu'il faut faire autant de philosophes, de ceux de nos gardiens qui seront les plus vigilans. *Adim.* Disons-le hardiment. * *III. p.*

Socr. Remarquez, je vous prie, combien le nombre en sera petit; car il arrive rarement que les qualités, qui doivent, selon nous, entrer dans leur caractere, se trouvent rassemblées en un seul; pour l'ordinaire, elles sont partagées entre plusieurs. *Adim.* Comment l'entendez-vous? *Socr.* Vous n'ignorez pas que ceux qui ont de la facilité à apprendre & à retenir, & qui sont d'un esprit vif & pénétrant, n'ont pas communément cette noblesse de sentimens, cette grandeur d'ame, qui les engage à vivre d'une ma-

niere ſage, paiſible & ſolide; mais que ſe laiſſant aller où la vivacité les emporte, ils n'ont en eux rien de ſtable ni d'aſſuré. *Adim.* Vous avez raiſon. *Socr.* Qu'au contraire les hommes d'un caractere ſolide, incapable de changement, ſur la foi deſquels on peut compter, & qui à la guerre mépriſent les plus grands dangers, n'ont pas d'ordinaire beaucoup de diſpoſition pour les ſciences; qu'ils ont l'eſprit peſant, peu ſouple, engourdi, pour ainſi dire; qu'ils bâillent & s'endorment, dès qu'ils veulent s'appliquer à quelque étude ſérieuſe. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Nous avons dit cependant que nos magiſtrats devoient avoir l'eſprit vif & le caractere ferme; que ſans cela il ne falloit ni prendre tant de ſoin pour leur donner une éducation parfaite, ni les élever aux honneurs & aux premieres dignités. *Adim.* Nous étions bien fondés à le dire. *Socr.* Concevez-vous à préſent que de tels caracteres doivent être rares? *Adim.* Sans doute.

Socr. Diſons donc maintenant ce que nous avons omis tantôt, qu'outre l'épreuve des travaux, des dangers & des plaiſirs, par laquelle on les fera paſſer, il faut les exercer dans un grand nombre

de ſciences, afin de voir ſi leur eſprit eſt capable de porter les plus ſublimes connoiſſances, ou ſi, comme il arrive aux ames lâches dans les entrepriſes difficiles, la difficulté leur fera perdre cœur. *Adim.* Il eſt à propos de les mettre à cette épreuve; mais quelles ſont ces connoiſſances ſublimes dont vous parlez? *Socr.* Vous vous ſouvenez ſans doute qu'après avoir diſtingué trois parties dans l'ame, cette diſtinction nous a ſervi à expliquer la nature de la juſtice, de la tempérance, de la force & de la prudence. *Adim.* Si je ne m'en ſouvenois pas, je ne mériterois pas d'entendre ce qui vous reſte à dire. *Socr.* Vous rappellez-vous auſſi ce que nous avons dit auparavant? *Adim.* Quoi? *Socr.* * Qu'on pouvoit avoir de ces vertus une connoiſſance plus exacte & plus entiere, mais qu'il falloit faire un trop long circuit pour y parvenir; que nous pouvions les connoître par une voie qui nous écarteroit moins du chemin que nous avions déja fait, & vous avez paru vous en contenter; en conſéquence, nous avons traité cette matiere un peu moins exactement, ce me ſemble, qu'on n'auroit pu faire; c'eſt à vous de dire ſi vous avez été ſatisfait. *Adim.* Pour moi,

* *Liv. IV. p. 23.*

je l'ai été, & il m'a ſemblé que les autres l'étoient auſſi. *Socr.* Mais, mon cher ami, dans des ſujets de cette importance, toute meſure à laquelle il manque quelque choſe, n'eſt pas ſuffiſante; parce que rien d'imparfait n'eſt la juſte meſure de quoi que ce ſoit; cependant il eſt aſſez ordinaire à quelques perſonnes de croire qu'on peut s'arrêter en-deçà du terme, & qu'il n'eſt pas beſoin de pouſſer plus loin ſes recherches. *Adim.* C'eſt un défaut commun à bien des gens: il a ſa ſource dans la pareſſe de leur eſprit. *Socr.* Mais auſſi, s'il eſt quelque occaſion où l'on doive s'en garder, c'eſt lorſqu'il s'agit de pourvoir au maintien de la ſociété civile & des loix. *Adim.* Sans doute.

Socr. Il faut donc que celui que nous formons faſſe ce grand circuit dont il eſt queſtion, & qu'il s'exerce l'eſprit pour le moins autant que le corps; ou jamais il ne parviendra, comme nous le prétendons, au plus haut degré de cette ſcience ſublime, dont il lui appartient plus qu'à tout autre d'être inſtruit. *Adim.* Quoi donc? Y a-t-il quelque connoiſſance plus ſublime que celle de la juſtice, & des autres vertus dont nous avons parlé?

Socr. Sans doute : j'ajoute qu'à l'égard même de ces vertus, le léger crayon que nous en avons tracé ne lui ſuffit pas, & qu'il ne doit pas négliger de s'en former le tableau le plus achevé. Ne ſeroit il pas ridicule qu'il mît tout en œuvre pour avoir la connoiſſance la plus pure & la plus exacte de mille autres choſes qui ſont de peu de conſéquence, & qu'il n'apportât pas les plus grands ſoins à bien connoître les plus importantes ? *Adim.* Cette réflexion eſt très-ſenſée ; mais croyez-vous qu'on vous laiſſera paſſer outre, ſans vous demander quelle eſt cette ſcience ſupérieure à toutes les autres, & quel eſt ſon objet ? *Socr.* Je ne le crois pas : demandez-le moi donc ; vous en avez cependant entendu parler plus d'une fois : mais, ou vous n'y faites pas réflexion, ou, ce qui me paroît plus vraiſemblable, vous ne cherchez qu'à m'embarraſſer par de nouvelles queſtions.

Vous m'avez ſouvent oui dire que l'idée (*k*) du bon étoit l'objet de la plus

(*k*) Idée & eſſence ſont ſynonymes dans le langage de Platon. Ainſi, par l'idée du bon, il n'entend pas cette image abſtraite & intellectuelle que nous en formons ; mais la nature & l'eſſence du bon, ou du ſouverain bien. On verra par la ſuite de ce ſublime mor-

ſublime des connoiſſances, que la juſtice & les autres vertus empruntoient de cette idée leur bonté & leur utilité. Vous ſçavez fort bien que c'eſt à-peu-près ce que je vais dire : de plus, que nous ne la connoiſſons qu'imparfaitement, & que ſi nous ne la connoiſſons, il ne nous ſervira de rien de ſçavoir tout le reſte ; de même que la poſſeſſion de toute autre choſe nous eſt inutile, ſans la poſſeſſion du bien. Croyez-vous en effet qu'il ſoit avantageux de poſſéder quelque choſe que ce ſoit, ſi elle n'eſt bonne, ou de connoître tout, à l'exception du beau & du bon ? *Adim.* Non, certes je ne le crois pas. *Socr.* Vous n'ignorez pas ſans doute que la plupart font conſiſter le bien dans la volupté, & d'autres moins groſſiers, dans la connoiſſance. *Adim.* Je le ſçais. *Socr.* Vous ſçavez auſſi, mon cher ami, que ceux qui ſont de ce dernier ſentiment, ſont embarraſſés à expliquer ce que c'eſt que cette connoiſſance, & qu'à la fin ils ſont réduits à dire que c'eſt la connoiſſance du

---

ceau, qu'il s'agit de Dieu, que la raiſon humaine ne pouvoit s'élever à une connoiſſance plus haute & plus pure de la divinité, enfin, que Socrate en fait le terme & le but de toutes les connoiſſances philoſophiques.

bien. *Adim.* Oui; & cela eſt fort plaiſant. *Socr.* Sans doute; c'eſt une choſe plaiſante de leur part de nous reprocher notre ignorance à l'égard du bien, & de nous en parler enſuite comme ſi nous le connoiſſions. Ils diſent que c'eſt la connoiſſance du bien, comme ſi nous devions les entendre, lorſqu'ils auront prononcé le mot de *bien*. *Adim.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Mais ceux qui définiſſent l'idée du bien par celle de la volupté, ſont-ils dans une moindre erreur que les autres? Ne ſont-ils pas contraints d'avouer qu'il y a des voluptés mauvaiſes? *Adim.* Oui. *Socr.* Et par conſéquent d'avouer que les mêmes choſes ſont bonnes & mauvaiſes? *Adim.* Oui.

Socr. Il eſt donc évident que cette matiere eſt ſujette à un grand nombre de difficultés conſidérables. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Eſt-il moins évident qu'au ſujet du beau & de l'honnête, bien des gens s'en tiendront aux ſimples apparences deſtituées de la réalité, dans leurs opinions, dans leurs actions & leurs poſſeſſions; mais que lorſqu'il s'agit du bien, les apparences ne ſatisfont perſonne, qu'on cherche quelque choſe de réel, & qu'on ſe met peu en peine des

opinions & des préjugés d'autrui ? Cela eſt certain. *Socr.* Or ce bien, toute ame pourſuit la jouiſſance, e duquel elle fait tout, qu'elle ne co que par conjecture, toujours dans certitude, & dans l'impuiſſance de nir au juſte ce que c'eſt, ou du r de ſuivre dans la pratique un juge ſûr & inébranlable à cet égard, cc elle fait à l'égard des autres choſe qui la prive des avantages qu'elle roit retirer de tout le reſte : ce b grand & ſi précieux, convient-il c plus ſaine partie de l'état, celle nous devons tout confier, ne le noiſſe pas mieux que le commu hommes ? *Adim.* Point du tout. *Sc* penſe en effet que c'eſt peu pour ur giſtrat que la poſſeſſion de ce qui eſt & juſte, s'il ignore en quoi il eſt ſuppoſé qu'on puiſſe connoître le l le juſte, ſans connoître le bon ; c m'imagine que ſans cela il eſt impo d'avoir une connoiſſance exacte de que autre choſe que ce ſoit. *Adim.* avez raiſon. *Socr.* Notre République donc bien gouvernée, ſi elle a pour un homme qui joigne la connoiſſan bien à celle du beau & du juſte ? *Adi*

:hoſe doit être ainſi. Mais vous, Socrate, en quoi faites-vous conſiſter le bien ? dans la ſcience, dans la volupté, ou dans quelqu'autre choſe ? *Socr.* Vous êtes charmant : je vois depuis long-tems que vous ne voulez pas vous en tenir à ce qu'en ont dit les autres. *Adim.* C'eſt qu'il ne me paroît pas raiſonnable, mon cher Socrate, qu'un homme comme vous, qui a réfléchi toute ſa vie ſur cette matiere, puiſſe dire quel a été le ſentiment des autres, & ne puiſſe pas dire le ſien. *Socr.* Fort bien : mais vous paroît-il plus raiſonnable qu'un homme parle de ce qu'il ne ſçait pas, comme s'il le ſçavoit ? *Adim.* Non ; mais il peut propoſer comme une conjecture ce qu'il croit probable. *Socr.* Hé quoi ! ne ſentez-vous pas le ridicule de tous ces ſyſtêmes, qui ne ſont fondés ſur aucun principe certain ? Les meilleurs ne ſont-ils pas pleins d'obſcurité ? Leurs inventeurs, qui peut-être ont trouvé la vérité, mais qui ne peuvent en rendre raiſon, ne reſſemblent-ils pas aux aveugles, qui, ſans le ſçavoir, ſuivent le droit chemin ? *Adim.* Oui. *Socr.* Voulez-vous donc entendre de moi un ſyſtême informe, obſcur & mal digéré, tandis que

d'autres vous en offrent de clairs magnifiques ?

Au nom des Dieux, Socrate, Glaucon, n'en demeurez pas là, c ſi vous étiez déja arrivé au terme ſerons contens, ſi vous nous exp la nature du bien, comme vou expliqué celle de la juſtice, de la t rance, & des autres vertus. *Socr.* demanderois pas davantage moi-r mais je crains bien que cela ne mes forces, & qu'en tâchant de ſatisfaire, je ne m'y prenne aſſe pour m'attirer des railleries de part. Quoi qu'il en ſoit, mes chers laiſſons pour cette fois la recher bien tel qu'il eſt en lui-même : ce cherche nous meneroit trop loin ; rois peine à vous expliquer ſa telle que je la conçois, en ſuiv route que nous avons priſe. Je veu entretenir, ſi vous le trouvez bon, production du bien, qui lui eſt tout ſemblable ; ſinon, paſſons à d'autre

n pouvoir un jour m'en acquitter, &
: vous fuſſiez vous-mêmes en état de
recevoir, au lieu du ſimple fruit (*l*)
la dette, tel que vous le recevez au-
rd'hui : recevez donc ce fruit, cette
duction du bien; prenez garde cepen-
it que je ne vous trompe ſans le vou-
·, en vous payant en fauſſe monnoie.
uc. Nous y prendrons garde le plus
: nous pourrons; ainſi expliquez-vous
c confiance.
ocrate. Je ne le ferai qu'après vous
ir rappellé ce que nous avons dit plus
it dans cet entretien, & en pluſieurs
res rencontres, & vous en avoir fait
venir. *Glauc.* De quoi s'agit-il ? *Socr.*
'il y a pluſieurs choſes belles, pluſieurs
ſes bonnes; que tous les jours nous
liſons & nous l'aſſurons de chaque
ſe en particulier. *Glauc.* Cela eſt vrai.
r. De plus, qu'il y a un beau, un bon
al, c'eſt-à-dire, que nous comprenons
tes ces beautés & ces bontés particu-
es, ſous une idée ſimple & unique
beau, du bon, & ainſi du reſte : que

) Il y a dans le Grec une équivoque agréable ſur
ot τόκος, qui ſignifie également un enfant, une
uction, & l'intérêt, le fruit d'une dette.

nous diſons des choſes belles ou bon
qu'elles tombent ſous les ſens & n
voient pas des yeux de l'eſprit,
idées du beau & du bon, qu'elles
l'objet de l'entendement & non des
Glauc. J'en tombe d'accord. *Socr.*
quel ſens appercevons-nous les o
viſibles ? *Glauc.* Par la vue. *Socr.* N
ſaiſiſſons les ſons par l'ouïe, & pa
autres ſens, toutes les autres choſes
ſibles ; n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Sans d
Socr. Avez-vous remarqué combien l
vrier de nos ſens a fait plus de dép
pour l'organe de la vue, que pour
des autres ſens ? *Glauc.* Non. *Soc*
bien ! remarquez-le donc. L'ouïe
voix ont-elles beſoin d'une troi
choſe, l'une pour entendre, l'autre
être entendue ; de ſorte que, ſi cette
vient à manquer, l'ouïe n'entendra p
la voix ne ſera point entendue ? G
Nullement. *Socr.* Je crois que la pl
des autres ſens, pour ne pas dire
n'ont aucun beſoin de rien de ſemb
Pourriez-vous en nommer un ſeul ? G
Non. *Socr.* Mais à l'égard de la
concevez-vous qu'elle ne peut app
voir l'objet viſible ſans le ſecours
troiſieme choſe ? *Glauc.* Que voulez-

dire ? *Socr.* Je veux dire qu'encore que les yeux ſoient bien diſpoſés, qu'on les applique à leur uſage, & que l'objet ſoit coloré : cependant, s'il n'intervient une troiſieme choſe, deſtinée à produire cet effet, les yeux ne verront rien, & les couleurs ſeront inviſibles. *Glauc.* Quelle eſt cette choſe ? *Socr.* C'eſt ce que vous appellez la lumiere. *Glauc.* Vous avez raiſon.

Socrate. Le ſens de la vue a donc un grand avantage ſur les autres, & le lien qui l'unit aux objets viſibles, eſt d'un très-grand prix ; à moins qu'on ne diſe que la lumiere eſt quelque choſe de mépriſable. *Glauc.* Il s'en faut de beaucoup qu'elle le ſoit. *Socr.* De tous les dieux qui ſont au ciel, quel eſt celui dont la lumiere diſpoſe mieux les yeux à voir, & les objets à être vus ? *Glauc.* Selon moi, comme ſelon vous & tout le monde, c'eſt le ſoleil. *Socr.* Voyez ſi le rapport de la vue à ce dieu, n'eſt pas tel que je vais dire. *Glauc.* Comment ? *Socr.* La vue, non plus que la partie où elle ſe forme, & qu'on appelle l'œil, n'eſt pas le ſoleil. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais de tous les organes de nos ſens, l'œil eſt, je crois, celui qui reſſemble davantage à

cet aſtre. *Glauc.* Sans contredit. *S*
faculté qu'il a de voir, n'eſt-ce
ſoleil qu'il l'emprunte, & qu'elle dé
pour ainſi dire, juſqu'à lui ? *Glau*
Socr. De même le ſoleil, quoiq
ſoit pas la vue, n'en eſt-il pas le pri
& de plus, l'objet ? *Glauc.* Cela e

Socrate. Sçachez donc que, qu
parlois de la production du bien, j
en vue le ſoleil. Le fils a une p
analogie avec ſon pere. L'un eſt d
lieu viſible par rapport à la vue
objets qu'elle apperçoit, ce que
eſt dans le lieu idéal, par rapport
telligence & aux êtres intelligible

(*m*) Tout ce morceau juſqu'à la fin du Livr
des plus beaux & des plus importans qu'on p
dans Platon. Le ſyſtême des deux mondes, l
ble, l'autre idéal, renferme la clef de toute
phyſique. Il eſt bon de l'expoſer ici en peu
Dieu ou l'idée du bon, a fait deux mondes, l'
modele de l'autre. Le premier contient les e
qui ſont unes chacune en ſon eſpece, immua
de plus les exemplaires de tout ce qui exiſt
ſecond. Les êtres matériels, ſelon Platon, ne

Glauc. Comment ? Je vous prie de m'expliquer votre penſée. *Socr.* Vous ſçavez que, lorſqu'on tourne les yeux vers des objets qui ne ſont pas éclairés par le ſoleil, mais par les aſtres de la nuit, on a peine à les diſcerner, qu'on eſt preſque aveugle, & que la vue n'eſt pas nette. *Glauc.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Mais que, quand on regarde des objets éclairés par le ſoleil, on les voit diſtinctement, & que la vue eſt très-nette. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Comprenez que la même choſe ſe paſſe à l'égard de l'ame. Quand elle fixe ſes regards ſur des objets éclairés par la vérité & par l'être, elle les voit clairement, les connoît, & en a ce qu'on appelle l'*intelligence*. Mais lorſqu'elle

---

l'eſſence du triangle, du cercle, &c. Il y a auſſi deux ſortes d'êtres matériels : les corps, & les images ou les ombres de ces corps. A ces quatre eſpeces différentes d'objets, répondent quatre eſpeces de connoiſſances. Platon appelle *intelligence* νόησις, la connoiſſance des idées pures : *connoiſſance raiſonnée* διανοία, celle des idées mixtes : *foi* πίστις, la connoiſſance des corps & de tout ce qui appartient aux corps ; enfin, *conjecture* εἰκασία, la connoiſſance des images ou des ombres des corps. Les deux premieres ſortes de connoiſſances ſont compriſes ſous le nom de *ſcience*, les deux dernieres ſous celui d'*opinion*. Ceci ſert à faire entendre ce qu'on a lu à la fin du Livre cinquieme touchant la différence du philoſophe, c'eſt-à-dire, de l'amateur de la ſageſſe ou de la ſcience, & du *philodoxe*, c'eſt-à-dire, de l'amateur de l'opinion.

jette les yeux ſur des objets envelop
de ténebres, c'eſt-à-dire, ſur ce qui
& périt, ſa vue s'émouſſe & s'obſcur
elle n'a que des doutes & des opini
qui changent à toute heure : en un m
elle paroît tout-à-fait deſtituée d'inte
gence. *Glauc.* Cela eſt comme vous di
Socr. Tenez donc pour certain que
qui répand ſur ce que nous connoiſſo
la lumiere de la vérité, ce qui donn
l'ame la faculté de connoître, c'eſt l'i
du bien ; & qu'elle eſt le principe d
ſcience & du vrai connu par l'intellig
ce. Quelque belles que ſoient la ſcie
& la vérité, vous pouvez aſſurer ſ
crainte de vous tromper, que l'idée
bien les ſurpaſſe en beauté. Et com
dans le lieu viſible, on peut dire que
lumiere & la vue ont quelques traits
reſſemblance avec le ſoleil, mais qu'il
faux de dire qu'elles ſont le ſoleil :
même, dans le lieu intelligible, on pe
regarder la ſcience & la vérité comm
des images du bien ; mais on auroit tr
de prendre l'une ou l'autre pour le bi
même, dont la nature eſt d'un prix in
niment plus relevé. *Glauc.* Sa beauté d
être au-deſſus de toute expreſſion, pu
qu'étant la ſource de la ſcience &

la vérité, il eſt plus beau qu'elles. Vous n'avez garde par conſéquent de dire que ce ſoit la volupté. *Socr.* A Dieu ne plaiſe. Mais, conſidérez encore plus ſon image de cette maniere. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Vous penſez ſans doute comme moi, que le ſoleil ne rend pas ſeulement viſibles les choſes d'ici bas, mais qu'il leur donne encore la naiſſance, l'accroiſſement, & la nourriture, ſans être lui-même rien de tout cela. *Glauc.* Comment le ſeroit-il ? *Socr.* Penſez auſſi que les êtres intelligibles ne tiennent pas ſeulement du bien leur intelligibilité, mais encore leur être & leur eſſence; quoique le bien lui-même ne ſoit point eſſence (*n*), mais quelque choſe bien au-delà de l'eſſence en dignité & en puiſſance.

Grand Apollon, s'écria Glaucon en riant, quelle exagération ! c'eſt vous, repris-je, qui en êtes cauſe. Pourquoi m'obligez-vous à dire ma penſée ſur ce ſujet ? *Glauc.* N'en demeurez pas là, je vous prie; mais achevez la comparaiſon

(*n*) L'eſſence du bien ou du bon, c'eſt-à-dire Dieu, n'eſt point eſſence à la façon des autres eſſencés; puiſque, dans le ſentiment de Platon, les autres eſſences tiennent leur être de celle-là, qui ne doit ſon être qu'à la néceſſité de ſa nature.

du bien avec le ſoleil, s'il y manq
encore quelque choſe. *Socr.* Vraim
ſans doute, il y manque encore bien d
choſes. *Glauc.* Encore un coup, je vo
conjure de ne rien omettre. *Socr.* Je fe
tous mes efforts pour cela. Mais c
n'empêchera pas que bien des traits
reſſemblance ne m'échappent malg
moi. *Glauc.* Je n'en veux point dava
tage. *Socr.* Imaginez-vous donc que
ſont deux rois, l'un du monde & d
êtres intelligibles; l'autre, du monde v
ſible: je ne dis pas *du ciel*, de peur q
vous ne croyiez qu'à l'occaſion de
mot, je veux faire une équivoque (*o*
Vous avez par conſéquent deux eſpec
d'être, les uns viſibles, les autres inte
ligibles. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ainſi
ſuppoſant que je vous ai donné une lign
coupée en deux parties égales, coupe
encore en deux également chaque partie
c'eſt-à-dire, l'eſpece viſible, & l'eſpec

(*o*) C'eſt que le mot *ciel* peut ſe prendre & ſe pren
effectivement en deux ſens dans Platon, tantôt pou
le ciel phyſique, tantôt pour le lieu idéal; comm
lorſqu'il dit qu'il y a au ciel un exemplaire parfait d
ſa république. Ce lieu idéal n'eſt point quelque chos
d'imaginaire: c'eſt l'immenſité même de Dieu; & il
a apparence que Platon l'entendoit ainſi.

intelligible

ntelligible : & vous aurez d'une part 'évidence, de l'autre l'obſcurité. Une les ſections de l'eſpece viſible vous donera les images. J'entends par-là, prenierement, les ombres : enſuite, les hantômes repréſentés dans les eaux & ur la ſurface des corps denſes, polis & ranſparens. Vous comprenez ma penſée. *Glauc.* Oui. *Socr.* L'autre ſection vous lonnera les objets que ces images repréſentent; je veux dire, les animaux, les plantes, & tous les ouvrages de la nature & de l'art. *Glauc.* Je conçois cela. *Socr.* Seriez-vous d'avis que, conſidérant ces choſes du côté de la vérité ou de la fauſſeté, on fît cette proportion : les apparences ſont aux choſes qu'elles repréſentent, ce que les objets qu'on ne connoît que par l'opinion, ſont à ceux dont on peut avoir une véritable intelligence? *Glauc.* J'y conſens.

Socrate. Voyons à préſent comment il faut diviſer l'eſpece intelligible. *Glauc.* Comment? *Socr.* De ſorte qu'une partie de cette diviſion renferme les images intellectuelles, qui obligent l'ame, lorſqu'elle s'en ſert, de procéder dans ſes recherches en partant de certaines ſuppoſitions, non pour remonter au prin-

tion, remonte par le raiſonnemer
qu'à un principe indépendant de
ſuppoſition. *Glauc:* Je ne compren
bien ce que vous venez de dire.
Vous le comprendrez tout-à-l'h
tout ceci s'éclaircira par la ſuite.
n'ignorez pas, je penſe, que les gé
tres & les arithméticiens ſuppoſent
ſortes de nombres, l'un pair, l'aut
pair, différentes figures, trois eſ
d'angles, & ainſi du reſte, conforme
à leur méthode: que, regardant e
ces ſuppoſitions comme autant de
cipes certains & évidens, dont
daignent rendre raiſon ni à eux-mé
ni aux autres, ils partent de ces l
theſes, & par une chaîne non inter
pue, deſcendent de propoſition en p

à d'autres figures repréſentées par celles-ci. Par exemple, ce n'eſt ni le quarré, ni ſa diagonale, telle qu'elle eſt ſur le papier, qu'ils ont en vue; mais le quarré, tel qu'il eſt en lui-même avec ſa diagonale. J'en dis autant des autres figures, ſoit plates, ſoit en relief, qui font une ombre, & qui ſe peignent dans les eaux. Les géometres les emploient comme autant d'images qui leur ſervent à connoître les vraies figures, qu'on ne peut ſaiſir que par la penſée. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Voilà la premiere claſſe des eſpeces intelligibles. L'ame, pour parvenir à les connoître, eſt contrainte de ſe ſervir de ſuppoſitions, non pour aller juſqu'à un premier principe, parce qu'elle ne peut remonter au-delà des ſuppoſitions qu'elle a faites; mais, employant les images terreſtres & ſenſibles, qu'elle ne connoît que par l'opinion, & ſuppoſant qu'elles ſont claires & évidentes pour elle, elle s'en aide dans la connoiſſance des vraies figures. *Glauc.* Je conçois que la méthode dont vous parlez, eſt celle de la géométrie & des autres ſciences de cette nature.

Socrate. Concevez à préſent ce qui

j'entends par la ſeconde claſſe d'eſpeces intelligibles, Ce ſont celles que l'ame ſaiſit immédiatement par la voie du raiſonnement, en faiſant quelques hypotheſes qu'elle ne regarde pas comme des principes, mais comme de ſimples ſuppoſitions, qui lui ſervent de degrés & de points d'appui, pour s'élever juſqu'à un premier principe indépendant de toute ſuppoſition. Elle ſaiſit ce principe, & s'attachant à toutes les concluſions qui en dépendent, elle deſcend de-là juſqu'à la derniere concluſion, ſans s'étayer de rien de ſenſible, & s'appuyant toujours ſur les idées pures, par leſquelles ſa démonſtration commence, procede & ſe termine. *Glauc.* Je comprends un peu; mais point encore ſuffiſamment. Cette matiere me paroît fort abſtraite. Il me ſemble néanmoins que votre but eſt de prouver que la connoiſſance qu'on acquiert des êtres purement intelligibles par la dialectique, eſt plus claire que celle qu'on acquiert par le moyen des arts, auxquels certaines ſuppoſitions ſervent de principes. Il eſt vrai que ceux qui ſuivent la méthode de ces arts, ſont obligés de ſe ſervir du raiſonnement, & non des ſens pour parvenir à connoître

:qu'ils cherchent ; mais comme leurs rai-
nnemens portent ſur des ſuppoſitions ;
: ne remontent point juſqu'à un princi-
:, vous jugez qu'ils n'ont point cette in-
lligence pure des objets de leur étude,
ı'ils auroient ſi leurs démonſtrations
oient appuyées ſur un principe. Vous
›pellez, ce me ſemble, connoiſſance (*p*)
iſonnée, celle qu'on acquiert au moyen
: la géométrie, & des autres arts ſem-
ables, & vous lui donnez le milieu
ıtre l'opinion & la pure intelligence.
›cr. Vous avez fort bien compris ma

(*p*) Je n'ai pu imaginer d'autre expreſſion pour ren-
e ce que Platon entend par Διανοία, c'eſt-à-dire, une
nnoiſſance, dont la certitude porte ſur la ſeule évi-
nce du raiſonnement, & non outre cela ſur l'évi-
nce du principe, qui ſert de baſe au raiſonnement.
eſt la différence que Platon met entre la certitude
ométrique, & la certitude de la dialectique, ou de
métaphyſique. Toutes les démonſtrations des Géo-
etres ſont fondées ſur certaines ſuppoſitions ou de-
ndes qu'il faut leur paſſer : par exemple, ils de-
ndent qu'on leur permette de conſidérer le point
ıs étendue, la ligne ſans largeur, la ſurface ſans
›fondeur. Mais ils ne démontrent pas que la choſe
iſſe être ainſi : ils ſe moqueroient même de quicon-
e leur demanderoit raiſon de ces ſuppoſitions. Au
u qu'il n'eſt point de bon raiſonnement métaphyſi-
e, qui ne remonte à un premier principe évident
r lui-même, & qu'on ne peut regarder comme une
›poſition qu'on accorde, mais comme un axiome
nt tout le monde eſt forcé de convenir.

penſée. Appliquez maintenant à ces quatre claſſes d'objets ſenſibles & intelligibles, quatre différentes affections de l'ame. Mettez au plus haut degré la pure intelligence, au ſecond la connoiſſance raiſonnée, au troiſieme la foi (*q*), au quatrieme, la conjecture : & donnez à chacune de ces manieres de connoître, plus ou moins d'évidence, ſelon que leurs objets participent plus ou moins à la vérité. *Glauc.* J'entends. Je ſuis d'accord de ce que vous dites, & je les range chacune ſelon l'ordre aſſigné.

(*q*) La foi eſt la connoiſſance que nous avons des choſes, par le témoignage des ſens ou par celui des hommes ; & quoiqu'en certains cas, cette connoiſſance ait un degré de certitude, auſſi grand qu'aucune autre, elle a cependant toujours quelque obſcurité, parce qu'elle ne nous inſtruit que de l'exiſtence des choſes & non de leur eſſence.

LIVRE SEPTIEME.

SOCRATE. Repréſentez-vous à préſent l'état de la nature humaine par rapport à la ſcience & à l'ignorance, d'après le tableau allégorique que j'en vais faire. Imaginez un antre ſouterrein, ayant dans toute ſa longueur une ouverture qui donne une libre entrée à la lumiere; &, dans cet antre, des hommes enchaînés depuis l'enfance, de ſorte qu'ils ne puiſſent changer de place, ni tourner la tête à cauſe des chaînes qui leur aſſujettiſſent les jambes & le cou; mais ſeulement voir les objets qu'ils ont en face. Derriere eux, à une certaine diſtance & une certaine hauteur, eſt un feu, dont la lueur éclaire la caverne, & entre ce feu & ces captifs, eſt un chemin eſcarpé. Le long de ce chemin, imaginez un mur ſemblable à ces cloiſons que les charlatans mettent entre eux & les ſpectateurs, pour leur dérober le jeu & les reſſorts ſecrets des curioſités qu'ils leur montrent. *Glauc.* Je me repréſente tout cela. *Socr.* Figurez-vous des hommes qui paſſent

le long de ce mur, portant des meubles de toute eſpece, des figures d'hommes & d'animaux faites de bois ou de pierre, de maniere que tout cela paroiſſe au-deſſus du mur. Parmi ceux qui les portent, les uns s'entretiendront enſemble, les autres paſſeront ſans rien dire. *Glauc.* Voilà un tableau bien ſingulier, & des priſonniers d'une étrange ſorte!

Socrate. Ils nous reſſemblent de point en point. Et d'abord, croyez-vous qu'ils verront autre choſe d'eux-mêmes & de ceux qui ſont à leurs côtés, que les ombres qui vont ſe peindre vis-à-vis d'eux dans le fond de la caverne? *Glauc.* Que pourroient-ils voir de plus, puiſque depuis leur naiſſance, ils ſont contraints de tenir toujours la tête immobile? *Socr.* Voient-ils auſſi autre choſe que les ombres des objets qui paſſent derriere eux? *Glauc.* Non. *Socr.* S'ils pouvoient converſer enſemble, ne conviendroient-ils pas entr'eux de donner aux ombres qu'ils voient les noms des choſes même? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et s'il y avoit au fond de leur priſon un écho qui répétât les paroles des paſſans, ne s'imagineroient-ils pas que ces ſons ſont formés par les ombres qu'ils ont devant

les yeux? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ils ne croiroient pas non plus qu'il y eût autre choſe de réel, que les ombres de ces meubles de toute eſpece. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Voyez maintenant ce qui doit naturellement leur arriver, lorſqu'on les délivrera de leurs fers & qu'on les guérira de leur ignorance. Qu'on détache un de ces captifs; qu'on le force ſur le champ de ſe lever, de tourner la tête, de marcher, & de regarder fixement la lueur du feu: il ne fera tout cela qu'avec des peines infinies, la lumiere lui bleſſera les yeux, & l'éblouiſſement qu'elle lui cauſera l'empêchera de diſcerner les objets dont il voyoit auparavant les ombres. Que croyez-vous qu'il répondît à celui qui lui diroit que juſqu'alors il n'a vu que des phantômes; qu'à préſent il a devant les yeux des objets plus réels & plus approchans de la vérité? Si on lui montroit enſuite au doigt les choſes à meſure qu'elles ſe préſenteroient, & qu'on l'obligeât à force de queſtions à dire ce que c'eſt; ne le jetteroit-on pas dans l'embarras, & ne ſe perſuaderoit-il pas que ce qu'il voyoit auparavant étoit plus réel que ce qu'on lui montre à

Glauc. Sans comparaiſon. *Socr.* Et ſi c
contraignoit de regarder le feu dont
parlé, n'auroit-il pas mal aux yeux?
détourneroit-il point ſes regards
les porter ſur ces ombres qu'il fixe
effort? Ne jugeroit-il pas qu'elles
quelque choſe de plus net & de
diſtinct, que tout ce qu'on lui fait v
Glauc. Aſſurément. *Socr.* De-là, ſ
le traînoit de force par un ſentier
& eſcarpé, ſans le relâcher, juſqu'
qu'il pût voir la lumiere du ſoleil,
ſupplice pour lui d'être traîné de la ſc
Dans quelle fureur il entreroit! Et
qu'il ſeroit arrivé au grand jour,
yeux tout éblouis de ſon éclat, pourr
rien voir de cette foule d'objets qu
commun des hommes prend pour
êtres réels? *Glauc.* Il ne le pourroit
d'abord? *Socr.* Il lui faudroit du te
ſans doute, pour s'y accoutumer.
qu'il diſcerneroit plus aiſément, ce
roit en premier les ombres, enſ

jour à la lumiere du ſoleil. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A la fin, il ſeroit en état non-ſeulement de voir l'image du ſoleil, ſoit dans les eaux, ſoit quelque autre part hors de ſa place; mais de le fixer, de le contempler en lui-même dans ſon véritable lieu. *Glauc.* Oui. *Socr.* Raiſonnant après cela ſur la nature de cet aſtre, il comprendroit que c'eſt lui qui regle les ſaiſons & le cours des années, qui gouverne tout dans le monde viſible, & qui eſt en quelque ſorte la cauſe de tout ce que nous voyons. *Glauc.* Il eſt évident qu'il en viendroit par degrés juſqu'à faire ces réflexions.

Socrate. S'il venoit alors à ſe rappeller ſa premiere demeure, l'idée qu'on y a de la ſageſſe, & ſes compagnons d'eſclavage, ne ſe féliciteroit-il pas de ſon changement, & n'auroit-il pas compaſſion de leur malheur? *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* Croyez-vous qu'il fût encore jaloux des honneurs, des louanges & des récompenſes qu'on y donnoit à celui qui ſaiſiſſoit le plus promptement les ombres à leur paſſage, qui ſe rappelloit le plus ſûrement celles qui alloient devant, après ou enſemble, & qui ſur ce qu'il voyoit étoit le plus habile à conjecturer

ce qui devoit ſuivre : ou qu'il portât envie à la condition de ceux qui dans cette priſon étoient les plus puiſſans & les plus honorés ? Ne préféreroit-il pas, comme Achille chez Homere, de paſſer ſa vie au ſervice d'un pauvre laboureur, & de tout ſouffrir, plutôt que de reprendre ſon premier état & ſa premiere façon de penſer ? *Glauc.* Je ne doute pas qu'il ne fût diſpoſé à ſouffrir tout, plutôt que de vivre de la ſorte. *Socr.* Faites encore attention à ceci. S'il retournoit de nouveau dans ſa priſon pour y reprendre ſon ancienne place ; dans ce paſſage ſubit du grand jour à l'obſcurité, ne ſe trouveroit-il pas comme plongé dans les plus épaiſſes ténebres ? *Glauc.* Oui vraiment. *Socr.* Et ſi, tandis qu'il ne diſtingue encore rien, que ſes yeux ne ſont pas bien remis, ce qui ne pourroit arriver qu'après un aſſez long-tems, il lui falloit entrer en diſpute avec les autres priſonniers ſur la nature de ces ombres ; n'apprêteroit-il point à rire aux autres, qui diroient de lui qu'en paſſant à la région ſupérieure, il a perdu la vue ; ajoutant que ce ſeroit une folie à eux de vouloir ſortir du lieu où ils ſont, & que ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir les en

er & les conduire en haut, il faudroit
n ſaiſir & le faire mourir ? *Glauc.* Ils
manqueroient pas de le tuer.
Socrate. Maintenant, mon cher Glau-
n, appliquez cette image toute en-
re à ce qui a été dit ci-deſſus. L'antre
terrein, c'eſt ce monde viſible : le
u qui l'éclaire, c'eſt la lumiere du
eil : ce paſſage à une région ſupé-
ure & à la contemplation des objets
i y ſont, c'eſt l'élévation de l'ame
qu'à l'eſpace intelligible. Voilà du
ins quelle eſt ma penſée, puiſque
us voulez la ſçavoir. Dieu ſçait ſi elle
vraie. Quant à moi, la choſe me pa-
it telle que je vais dire. Dans le lieu le
s élevé du monde intellectuel, eſt
lée du bien qu'on n'apperçoit qu'avec
aucoup de peine & d'effort ; mais
'on ne peut connoître, ſans conclure
'elle eſt la cauſe premiere de tout ce
'il y a de beau & de bon dans l'uni-
rs ; que dans ce monde viſible, elle
oduit la lumiere & l'aſtre qui y pré-
e ; que dans le monde idéal, elle-
me engendre la vérité & l'intelligence ;
'il faut par conſéquent la connoître,
on veut ſe conduire ſagement dans
dminiſtration des affaires, tant publi-

ques que particulieres. *Glauc.* Je
votre avis autant que je puis con
dre votre penſée. *Socr.* Soyez enc
mon avis touchant ce que j'ajoute
n'y a pas lieu de s'étonner que ce
ſont parvenus à cette ſublime co
plation, dédaignent de prendre pa
affaires humaines, & que leurs
aſpirent ſans ceſſe à fixer leur de
dans ce lieu élevé. La choſe do
ainſi, ſi elle eſt conforme à la pe
allégorique que j'en ai tracée. *Glau*
doit être.

Socrate. Eſt-il ſurprenant encore
homme paſſant de cette contem
divine à celle des miſérables obj
nous occupent, ſoit déconcerté
paroiſſe digne de riſée, tandis q
encore comme enſeveli dans un
profonde, & qu'avant qu'il ait pu
miliariſer avec les ténebres qui
ronnent, on le contraint de diſpu
barreau ou ailleurs ſur des ombres
phantômes de juſtice, & d'expliq
maniere dont il les conçoit deva
perſonnes qui n'ont jamais vu la
même ? *Glauc.* Je ne vois en cela r
ſurprenant. *Socr.* Un homme ſenſé
réflexion que la vue peut être tr

en deux manieres, & par deux cauſes oppoſées, par le paſſage de la lumiere à l'obſcurité, ou par celui de l'obſcurité à la lumiere: & appliquant aux yeux de l'ame ce qui arrive aux yeux du corps, lorſqu'il la verroit troublée & embarraſſée à diſcerner certains objets: au lieu de rire ſans raiſon de ſon embarras, il examineroit s'il lui vient de ce qu'elle paſſe d'un état plus lumineux aux ténebres de l'ignorance, ou ſi paſſant de l'ignorance à une lumiere plus pure, elle eſt éblouie de ſon trop grand éclat. Dans ce ſecond cas, il la féliciteroit de ſon heureux changement; dans le premier, il plaindroit ſon ſort; & s'il vouloit rire à ſes dépens, ſes railleries ſeroient moins ridicules, que ſi elles tomboient ſur l'ame qui vient du lieu élevé, où habite la vraie lumiere. *Glauc.* Ce que vous dites eſt très-raiſonnable.

Socrate. Mais ſi tout ceci eſt vrai, il ne faut pas croire que la ſcience s'apprenne de la maniere dont certaines gens promettent de l'enſeigner. Ils ſe vantent de pouvoir la faire entrer dans une ame où elle n'eſt point, à-peu-près comme on rendroit la vue à des yeux éteints. *Glauc.* Ils le diſent hautement. *Socr.* Mais le

diſcours préſent nous fait voir, que
cun a dans ſon ame la faculté d'appr
avec un organe deſtiné à cela: que
le ſecret conſiſte à tourner cet or
avec l'ame toute entiere, de la vue
qui naît vers la contemplation de c
eſt, juſqu'à ce qu'il puiſſe fixer ſe
gards ſur le plus lumineux des ê
c'eſt-à-dire, ſelon nous, ſur le bien
même que, ſi l'œil n'avoit pas de mo
ment particulier, il faudroit de néc
que tout le corps tournât avec lui d
paſſage des ténebres à la lumiere; n'
pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Dans cette
lution qu'on fait faire à l'ame, tout
conſiſte donc à la tourner de la ma
la plus aiſée & la plus utile pour
Il ne s'agit pas de lui donner la fa
de voir; elle l'a déjà: mais ſon or
eſt mal tourné, il ne regarde poi
il faudroit; c'eſt ce qu'il faut cor
Glauc. Il paroît qu'il n'y a pas d'
ſecret.

e nature plus excellente, & en quel-ſorte plus divine, jamais elle ne perd ertu; elle devient ſeulement utile ou ile, avantageuſe ou nuiſible, ſelon)bjets vers leſquels on la tourne. N'a-vous point encore remarqué juſqu'où a ſagacité de ces hommes à qui on ne le nom d'habiles ſcélérats? Avec lle pénétration leur petite ame diſ-ıe tout ce qui fait l'objet de ſon at-ion? Sa vue n'eſt ni foible ni émouſ-; mais ils la contraignent de ſervir ſtrument à leur malice, de ſorte qu'ils : d'autant plus mal-faiſans, qu'ils ſont ; ſubtils & plus clairvoyans. *Glauc.* te remarque eſt juſte. *Socr.* Si dès ſance on avoit coupé ces penchans ıinels, qui, comme autant de poids, aînent leur ame vers les plaiſirs ſen-s & groſſiers, la forçant de regarder ours en bas; & qu'après l'avoir dé-ſe de ces poids, on eût tourné ſon vers des objets plus ſolides & plus s, elle les auroit vus & pénétrés avec ême ſubtilité. *Glauc.* Il y a apparence. : N'eſt-ce pas une conſéquence vrai-blable, ou plutôt néceſſaire, de tout ue nous avons dit, que ni ceux qui ıt reçu aucune éducation, & qui

n'ont aucune connoiſſance de la v
ne ſont propres au gouvernemen
états, ni ceux qu'on a laiſſé paſſer
leur vie dans l'étude & la médita
les uns, parce qu'ils n'ont dans
leur conduite aucun but fixe, auq
doivent rapporter tout ce qu'ils fo
qualité de perſonnes publiques o
vées; les autres, parce qu'ils ne cc
tiront jamais à ſe charger d'un
fardeau, s'imaginant être tranſport
leur vivant dans les iſles fortu
Glauc. Vous avez raiſon.

Socr. C'eſt donc à nous, qui fo
une république, d'obliger les na
excellens de s'appliquer à la plus ſu
de toutes les ſciences, de contemp
bien en lui-même, & de s'élever j
lui par ce chemin eſcarpé dont
ayons parlé; mais après qu'ils y
parvenus, & qu'ils l'auront cont
pendant un certain tems, gardons
de leur permettre ce qu'on leur p
aujourd'hui. *Glauc.* Quoi? *Socr.* D'y
leur demeure, de refuſer de deſc
de nouveau vers ces malheureux ca
& de prendre part à leurs travai
leurs honneurs même, quel que
cas qu'on doive en faire. *Glauc.* Et

oi leur faire tort ? Pourquoi les con-
mner à une vie miſérable, tandis qu'ils
uvent jouir d'une condition plus heu-
uſe ? *Socr.* Vous oubliez encore une
is, mon cher ami, que le légiſlateur
: doit point ſe propoſer pour but la
licité d'un certain ordre de citoyens, à
:xcluſion des autres, mais la félicité pu-
ique ; que dans cette vue il doit unir
us les citoyens d'intérêts, les enga-
:ant par les voies de perſuaſion & d'au-
rité à ſe faire part les uns aux autres
:s avantages qu'ils ſont en état de ren-
'e au public ; qu'en formant avec ſoin
:s hommes utiles à la ſociété, il ne pré-
nd pas leur laiſſer la liberté de faire de
urs talens tel uſage qu'il leur plaira,
ais ſe ſervir d'eux pour aſſurer le lien
: la ſociété. *Glauc.* Vous dites vrai : je
ivois oublié.

Socr. Au reſte, obſervez, mon cher
laucon, que nous ne ferons aucun tort
ux philoſophes qui ſe ſeront formés
us nos auſpices, & que nous aurons
: bonnes raiſons à leur alléguer, pour
s obliger à ſe charger de la garde & de
conduite des autres. Dans toute autre
épublique, leur dirons-nous, les phi-
ſophes peuvent ſans injuſtice ſe ſouſ-

traire à l'embarras des affaires ; qu'ils ne ſont redevables qu'à eux-m de leur ſageſſe, & que le gouvern ne contribue en rien à les former. eſt juſte que ce qui ne doit qu'à naiſſance & ſon accroiſſement, n tenu à aucune reconnoiſſance enve que ce ſoit. Pour vous, nous vous formés & élevés avec un ſoin pa lier, pour être dans notre Répu comme dans celle des abeilles, no & nos rois : dans ce deſſein, nous avons donné une éducation plus pa qui vous rendît plus capables qu' autre d'allier l'étude de la ſageſſe a niement des affaires. Deſcendez tour à tour dans la demeure de vo citoyens ; accoutumez vos yeux a nebres qui y regnent ; lorſque vou ſerez familiariſés avec elles, vous ju infiniment mieux que les autres nature des choſes qu'on y voit ; diſcernerez mieux qu'eux les phan du beau, du juſte & du bon, par vous avez vu ailleurs l'eſſence du du juſte & du bon. Ainſi, pour bonheur, autant que pour le bo public, notre état ſera gouverné e lité, & non en ſonge, comme le

plupart des autres états, par des hommes qui ſe battent pour des ombres vaines, & qui ſe diſputent avec acharnement l'autorité, qu'ils regardent comme un grand bien ; mais la vérité eſt que dans toute ſociété, où ceux qui doivent commander, ne font paroître aucun empreſſement pour leur élévation, c'eſt une néceſſité qu'elle ſoit bien gouvernée, & que la concorde y regne ; au lieu que, par-tout où on brigue le commandement, le contraire ne peut manquer d'arriver. *Glauc.* Cela eſt vrai.

Socr. Nos éleves réſiſteront-ils à la force de ces raiſons ? Refuſeront-ils de porter tour à tour le poids du gouvernement, pour paſſer enſuite enſemble la plus grande partie de leur vie dans une région plus pure ? *Glauc.* Il eſt impoſſible qu'ils le refuſent ; car ils ſont juſtes, & nos demandes le ſont auſſi : mais chacun d'eux, au contraire de ce qui ſe pratique ailleurs, ſe chargera du commandement, comme d'un joug peſant & indiſpenſable. *Socr.* Telle eſt, mon cher ami, la nature des choſes. Si vous pouvez trouver, pour ceux qui doivent commander, une condition qu'ils préferent à celle-là, vous pourrez auſſi trouver une

République bien gouvernée: dans
République ſeule commanderont
qui ſont vraiment riches, non e
mais en ſageſſe & en vertu, les
richeſſes des vrais heureux; mai
tout où des hommes pauvres, d
n'ont en eux-mêmes nul fonds, nu
ſource pour vivre heureux, aſpi
au commandement, croyant renc
là le bonheur dont ils ſont affamés
miniſtration ſera toujours mauvai
s'y conteſtera, on s'y arrachera des
l'autorité; & cette guerre domeſti
inteſtine perdra enfin l'état avec ſes
Glauc. Rien de plus vrai. *Soc*
connoiſſez-vous une autre conditic
inſpire du mépris pour les dignités
charges publiques, que celle du vra
loſophe? *Glauc.* Je n'en connois
d'autre. *Socr.* De plus, il faut c
l'autorité à ceux qui ne ſont pas j
de la poſſéder; autrement, la rivali
naître des diſputes entr'eux. *Glauc.*
doute. *Socr.* Qui forcerez-vous
d'accepter le commandement, ſi ce
ceux qui, mieux inſtruits que per
dans la ſcience de gouverner, on
autre vie & d'autres honneurs qu'ils
ſeront à ceux que la vie civile

re ? *Glauc.* Je ne m'adreſſerai point autres.

Socr. Voulez-vous à préſent examiner ſemble de quelle maniere nous forme- s des hommes de ce caractere, & mment nous les ferons paſſer des té- bres à la lumiere, comme on dit que elques-uns ont paſſé des enfers au ſé- ur des Dieux ? *Glauc.* Faut-il demander je le veux ? *Socr.* Il ne s'agit point ici n de ces jeux d'enfant (*a*) où on te une tuile pour ſçavoir de quel côté le tournera, mais d'un mouvement par quel l'ame, quittant ce jour ténébreux i l'environne, s'éleve juſqu'à l'être r la vraie route qui y conduit ; c'eſt tte route que nous appellons la vérita- e philoſophie. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* nſi il eſt à propos de voir quelles ſont ſciences propres à produire cet effet. *auc.* Sans doute. *Socr.* Hé bien, mon

a) Voici ce que c'eſt que ce jeu appellé en Grec *ostracinda*. Les enfans traçoient ſur la terre une ligne, e rangeoient en deux bandes, les uns en deçà, les res au-delà de cette ligne. Enſuite un d'entr'eux oit en l'air une tuile, dont un côté étoit blanc, tre noir, en diſant *jour* ou *nuit*. La partie qui avoit riné pourſuivoit l'autre, & ſe divertiſſoit aux dé- s de celui qui ſe laiſſoit prendre. *Voyez Pollux*, *re IX. chap.* 7.

cher Glaucon, quelle eſt la ſcience qui éleve l'ame de ce qui naît vers ce qui eſt? Je fais en même tems réflexion à une autre choſe. N'avons-nous pas dit qu'il falloit que nos philoſophes s'exerçaſſent dans la jeuneſſe au métier des armes? *Glauc.* Oui. *Socr.* Il faut donc que la ſcience que nous cherchons, outre ce premier & principal avantage, en ait encore un autre. *Glauc.* Lequel? *Socr.* Celui de n'être point inutile à des gens de guerre. *Glauc.* Sans doute; il le faut, ſi cela eſt poſſible. *Socr.* Nous les élevions ci-deſſus dans la muſique & dans la gymnaſtique: n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais la gymnaſtique a pour objet ce qui eſt ſujet à la génération & à la corruption, ſon but étant d'examiner ce qui peut augmenter ou diminuer les forces du corps. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Elle n'eſt donc pas la ſcience que nous cherchons. *Glauc.* Non.

Socr. Seroit-ce la muſique telle que nous l'avons expliquée plus haut? *Glauc.* Mais, s'il vous en ſouvient, elle répondoit à la gymnaſtique, quoique dans un genre oppoſé; elle ſe propoſoit de donner des mœurs à nos guerriers, de régler les accords de leur ame par l'harmonie,

de

de modérer ſes mouvemens par le nombre, & non d'augmenter ſes connoiſſances. Les diſcours, ſoit vrais, ſoit fabuleux, tendoient à la même fin; mais je n'ai point vu qu'elle renfermât aucune des ſciences que vous cherchez, je veux dire de celles qui ſont propres à élever l'ame à la connoiſſance du bien. *Socr.* Vous me rappellez exactement ce que nous avons dit: la muſique en effet ne contenoit rien de ſemblable. Mais, mon cher Glaucon, quelle eſt donc cette ſcience? Ce ne ſont point les arts méchaniques; ils ſont trop bas & trop vils pour cela. *Glauc.* Sans contredit: cependant, la muſique, la gymnaſtique & les arts mis à part, quelle autre ſcience peut-il reſter encore? *Socr.* Si nous n'en trouvons point hors de-là, prenons quelqu'une de ces ſciences univerſelles. *Glauc.* Quoi, par exemple? *Socr.* Celle qui eſt ſi commune, dont tous les arts & toutes les autres ſciences font uſage, & qu'il eſt néceſſaire d'apprendre des premieres. *Glauc.* Quelle eſt-elle? *Socr.* Celle qui apprend à connoître ce que c'eſt qu'un, deux, trois, & que j'appelle en général la ſcience des nombres & du calcul: n'eſt-il pas vrai qu'aucun art, aucune

ſcience ne peut s'en paſſer ? *Glauc.* J' conviens. *Socr.* Ni l'art militaire par co ſéquent. *Glauc.* Elle lui eſt abſolume néceſſaire.

Socr. En vérité, Palamede dans tragédies nous repréſente quelquefi Agamemnon comme un plaiſant génér N'avez-vous pas obſervé qu'il ſe va d'avoir inventé les nombres, d'av donné le plan du camp devant Troye, d'avoir fait le dénombrement des va ſeaux & de tout le reſte, comme s'il é été impoſſible avant lui de compter t cela, & qu'Agamemnon ne ſçût pas mê combien il avoit de pieds, puiſqu'à l croire, il ne ſçavoit pas compter ? que idée voulez-vous qu'on ait d'un pareil néral ? *Glauc.* Une idée très-déſavan geuſe, ſi la choſe étoit vraie. *Socr.* Eſt- à votre avis, une ſcience plus néceſſa au guerrier, que celle des nombres & calcul ? *Glauc.* Elle lui eſt indiſpenſabl s'il veut entendre quelque choſe à l'c donnance d'une armée, ou plutôt : veut être homme. *Socr.* Vous vient-i l'eſprit la même penſée qu'à moi au ſu de cette ſcience ? *Glauc.* Quelle penſé *Socr.* Il me ſemble qu'elle a l'avanta que nous nous propoſons, celui d'éle

l'ame à la ſimple intelligence & de l'amener à la contemplation de ce qui eſt ; mais que perſonne ne ſçait s'en ſervir comme il faut. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ?

Socr. Je vais tâcher de vous expliquer ce que je penſe. Examinez avec moi la maniere dont je diſtingue les choſes que je crois propres à élever l'ame, de celles qui ne le ſont pas. Accordez ou niez, ſelon que vous le jugerez à propos ; nous verrons mieux par-là, ſi la choſe eſt telle que je l'imagine. *Glauc.* Dites. *Socr.* Voyez s'il n'eſt pas vrai, que parmi les choſes ſenſibles, les unes n'invitent nullement l'entendement à y porter ſon attention, parce que les ſens en ſont juges compétens ; tandis que les autres l'obligent à réfléchir, à cauſe du jugement confus qu'en portent les ſens. *Glauc.* Vous parlez ſans doute des objets apperçus dans le lointain, ou qui ne ſont que deſſinés. *Socr.* Vous n'avez pas bien compris ce que je veux dire. *Glauc.* De quoi voulez-vous donc parler ? *Socr.* Par les objets qui n'invitent pas l'ame à la réflexion, j'entends ceux qui n'excitent point en même tems deux ſenſations contraires ; & j'appelle objets qui l'invitent

à réfléchir, ceux qui font naître deux ſenſations oppoſées, lorſque le rapport des ſens ne dit pas plutôt que c'eſt telle choſe, que telle autre choſe oppoſée, ſoit que l'objet frappe les ſens de près ou de loin; & pour vous faire mieux comprendre ma penſée, voilà trois doigts; le petit, le ſuivant, & celui du milieu. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Concevez que je les ſuppoſe vus de près, & faites avec moi cette obſervation à leur égard. *Glauc.* Quelle obſervation? *Socr.* Chacun d'eux nous paroît également un doigt; peu importe à cet égard qu'on le voie au milieu, ou à l'extrémité, blanc ou noir, gros ou menu, & ainſi du reſte. Rien de tout cela n'oblige l'ame à demander à l'entendement ce que c'eſt qu'un doigt; car jamais la vue n'a témoigné en même tems qu'un doigt fût autre choſe qu'un doigt. *Glauc.* Non, ſans doute. *Socr.* J'ai donc raiſon de dire qu'en ce cas rien n'excite ni ne réveille l'entendement. *Glauc.* Oui.

Socrate. Mais quoi! la vue juge-t-elle comme il faut de la grandeur ou de la petiteſſe de ces doigts? Lui eſt-il indifférent, pour en bien juger, que l'un d'eux ſoit au milieu ou à l'extrémité? J'en dis autant de la groſſeur & de la fineſſe, de

la molleſſe & de la dureté à l'égard du toucher : en général, le rapport des ſens ſur tous ces points eſt-il bien exact ? N'eſt-ce pas là plutôt ce que fait chacun d'eux ? D'abord, le ſens deſtiné à juger de ce qui eſt dur, prononce auſſi ſur ce qui eſt moû, & rapporte à l'ame que le corps qui l'affecte eſt en même tems dur & moû. *Glauc.* Cela eſt ainſi. *Socr.* N'eſt-il pas néceſſaire alors que l'ame ſoit embarraſſée à l'occaſion de ce rapport du ſens, qui lui dit que la même choſe eſt dure & molle ? La ſenſation de la peſanteur & de la légéreté n'oblige-t-elle point auſſi l'ame à des recherches ſur la nature de la peſanteur & de la légéreté, lorſque les ſens lui rapportent que le corps peſant eſt léger, & le corps léger, peſant ? *Glauc.* De pareils rapports doivent ſembler bien étranges à l'ame, & demandent un ſérieux examen de ſa part. *Socr.* Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'ame, appellant alors à ſon ſecours l'entendement & la réflexion, tâche d'examiner ſi chacun de ces rapports roule ſur une ſeule choſe ou ſur deux. *Glauc.* Non ſans doute. *Socr.* Et ſi elle juge que ce ſont deux choſes, chacune d'elles lui paroîtra une, & diſtinguée de l'autre.

Glauc. Oui. *Socr.* Si donc chacune d'elles lui paroît une, & l'une & l'autre deux, elles les concevra toutes deux à part; car ſi elles les concevoit comme n'étant pas ſéparées, ce ne ſeroit plus le concept de deux choſes, mais d'une ſeule. *Glauc.* Fort bien.

Socr. La vue, diſons-nous, apperçoit la grandeur & la petiteſſe, non comme deux choſes ſéparées, mais comme étant confondues enſemble : n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et pour développer cette ſenſation confuſe, l'entendement faiſant le contraire de la vue, eſt contraint de conſidérer la grandeur & la petiteſſe, non plus confondues, mais diſtinguées (*b*) l'une de l'autre. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ainſi, voilà ce qui nous fait naître la penſée de nous deman-

(*b*) Comme il n'y a point de grandeur ni de petiteſſe abſolue, le même corps paroît en même tems grand à l'égard de tel corps, & petit à l'égard de tel autre. Cependant la vue ne repréſente pas ſéparément la grandeur & la petiteſſe de ce corps : mais elle repréſente une quantité déterminée, qui change de dénomination, & s'appelle grande ou petite par comparaiſon avec d'autres quantités déterminées. C'eſt la même choſe touchant la peſanteur & la légéreté, la molleſſe & la dureté, ces qualités n'étant que relatives. Or, ce rapport confus des ſens conduit naturellement l'ame à rechercher la nature de la grandeur, de la petiteſſe, &c.

der à nous-mêmes ce que c'eſt que grandeur & petiteſſe. *Glauc.* Oui. *Socr.* C'eſt auſſi pour cela que dans chaque objet ſenſible, nous avons diſtingué quelque choſe de viſible, & quelque choſe d'intelligible. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Voilà ce que je voulois vous faire entendre, lorſque je diſois que parmi les objets ſenſibles, les uns excitoient l'ame à la réflexion, déſignant par là ceux qui produiſent à la fois deux ſenſations contraires; les autres ne l'invitoient point à réfléchir, parce qu'ils ne faiſoient naître qu'une ſenſation. *Glauc.* Je comprends à préſent, & je penſe comme vous.

Socrate. En laquelle de ces deux claſſes rangez-vous le nombre & l'unité? *Glauc.* Je n'en ſçais rien. *Socr.* Jugez-en par ce que nous venons de dire. Si nous connoiſſons ſuffiſamment l'unité par la vue ou par quelque autre ſens, elle ne mene pas à la contemplation de l'eſſence, comme nous diſions tout à l'heure du doigt. Mais, ſi la vue nous offre toujours dans l'unité quelque contradiction, de ſorte qu'elle ne nous paroît pas plutôt une unité, qu'un aſſemblage d'unités; il eſt alors beſoin d'un juge qui décide; l'ame embarraſſée, & réveillant en elle

l'entendement, eſt contrainte de f
des recherches, & de ſe demande
elle-même ce que c'eſt que l'unité. D
ce cas, la connoiſſance de l'unité eſt
de celles qui élevent l'ame, & la tc
nent du côté de la contemplation
l'être. *Glauc.* Mais la vue de l'unité c
en nous l'effet dont vous parlez. Car n
voyons en même tems la même ch
comme une, & comme infinie en n
bre (*c*). *Socr.* Ce qui arrive à l'unité
doit-il pas auſſi arriver à tout nombre
qu'il ſoit? *Glauc.* Sans doute. *Socr.*
l'arithmétique & la ſcience du calcul
pour objet les nombres. *Glauc.* Oui.
Elles conduiſent par conſéquent l'un

(*c*) Il eſt certain que dans les objets tels qu'ils ſ
ſentent à nos ſens (car je ne prétends pas exar
ici ſi la matiere eſt compoſée ou non de monades
prement dites); il eſt, dis-je, certain que dans le m
viſible, il n'y a rien qui ſoit vraiment un; parc
ce qui eſt un eſt indiviſible, ſimple, ſans aucune
poſition. On dit bien un homme, un animal, u
bre, mais ces unités ſont des tous compoſés, l'ho

l'autre à la connoiſſance de la vérité. *Glauc.* Parfaitement bien.

Socr. Voilà donc déjà une des ſciences que nous cherchons. Elle eſt néceſſaire au guerrier pour bien diſpoſer une armée; au philoſophe, pour ſortir de l'exiſtence des choſes, & paſſer juſqu'à leur eſſence; ſans quoi, il ne parviendra jamais à bien raiſonner. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Mais celui à qui nous confions la garde de notre république, eſt tout à la fois guerrier & philoſophe. *Gl.* Oui. *Socr.* Faiſons donc une loi à ceux qui ſont deſtinés chez nous à remplir les premieres places, de s'appliquer à la ſcience du calcul, de l'étudier, non pas ſuperficiellement, mais juſqu'à ce que par la plus pure lumiere de l'eſprit ils en ſoient venus à connoître la nature & les propriétés des nombres : ni pour la faire ſervir comme les marchands & les commerçans aux ventes & aux achats; mais pour l'appliquer aux uſages de la guerre, & pour faciliter à l'ame le paſſage de la génération à la vérité & à l'eſſence. *Glauc.* Vous dites très-bien.

Socrate. Je ne puis m'empêcher d'admirer combien cette ſcience du calcul eſt belle en ſoi; combien elle eſt utile au deſſein que nous nous propoſons; lorſ-

qu'on l'étudie pour elle-même, & non pour la dégrader en l'appliquant au négoce. *Glauc.* Qu'admirez-vous donc ſi fort en elle ? *Socr.* La vertu qu'elle a d'élever l'ame, ainſi que nous venons de dire, en l'obligeant à raiſonner ſur les nombres tels qui ſont en eux-mêmes, de ſorte qu'elle ne puiſſe ſouffrir qu'on lui donne pour de vrais nombres, des quantités viſibles ou palpables. Vous ſçavez ſans doute ce que ſont ceux qui ſont verſés dans cette ſcience. Si vous eſſayez en leur préſence de diviſer l'unité par la penſée, ils ſe moquent de vous, & ne vous écoutent pas : mais, ſi vous la diviſez, ils la multiplient, craignant toujours que l'unité ne paroiſſe point ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, une ; mais un aſſemblage de parties (*d*). *Glauc.* Vous

(*d*) Ce qu'on appelle *fraction* en arithmétique n'eſt point partie de l'unité métaphyſique, qui eſt ſimple & indiviſible, mais de l'unité phyſique, qui eſt diviſible à l'infini. Ainſi, il n'eſt pas ſurprenant que les Arithméticiens ſe moquent de ceux qui veulent diviſer l'unité métaphyſique, ni qu'ils lui rendent par la multiplication ce qu'on lui veut ôter par la diviſion. En effet, l'unité, ſoit qu'on la diviſe ou qu'on la multiplie par elle-même, demeure toujours unité. Elle n'eſt point diminuée par la diviſion, ni augmentée par la multiplication. Lors donc qu'on la conſidere comme fractionnaire, elle n'eſt plus unité proprement dite. Par exemple, le pied conſidéré en tant qu'il contient

avez raiſon. *Socr.* Et ſi on leur demandoit : de quel nombre parlez-vous ? Où ſont ces unités telles que vous les ſuppoſez, parfaitement égales entr'elles, ſans qu'il y ait la moindre différence, & qui ne ſont point compoſées de parties ? Mon cher Glaucon, que croyez-vous qu'ils répondiſſent ? *Glauc.* Je crois

---

douze pouces, n'eſt point une unité ; mais un nombre compoſé de douze unités repréſentées chacune par le pouce, qui eſt la douzieme partie du pied. Il en eſt ainſi du pouce à l'égard de la ligne, & de la ligne à l'égard du point. Cette diſtinction de l'unité phyſique & de l'unité métaphyſique, ſert à réſoudre un problême d'arithmétique, dont peu de gens ont trouvé la vraie ſolution. Voici le problême : Un écu multiplié par un écu donne un écu : trois livres multipliées par trois livres, donnent neuf livres : ſoixante ſols multipliés par ſoixante ſols, donnent cent quatre-vingt livres. Comment ſe peut-il faire que ces trois produits ſoient ſi inégaux, leurs racines étant les mêmes ? Le voici. Dans le premier cas, l'écu eſt conſidéré comme unité, qui multipliée par elle-même, donne l'unité, c'eſt-à-dire un écu. Dans le ſecond cas, ce n'eſt plus l'écu qui eſt l'unité ; c'eſt la livre. Or, trois unités multipliées par trois unités, donnent neuf unités, c'eſt-à-dire neuf livres. Dans le troiſieme, le ſol devient l'unité. Or, ſoixante unités multipliées par ſoixante unités, donnent trois mille ſix cens unités, c'eſt-à-dire trois mille ſix cens ſols ou cent quatre-vingt livres ; d'où l'on voit que les réſultats doivent changer dans les opérations arithmétiques, lorſque l'unité y change de nature. On voit encore qu'on a eu tort de ſuppoſer plus haut que les racines de ces produits inégaux fuſſent les mêmes. Elles le ſont, il eſt vrai, priſes en ſoi & quant à la valeur intrinſeque ; mais elles ne le ſont pas relativement au calcul.

qu'ils répondroient qu'ils parlent de c
nombres qui ne tombent pas ſous l
ſens, & qu'on ne peut ſaiſir autreme
que par la penſée. *Socr.* Ainſi, vo
voyez, mon cher ami, que nous ne po
vons abſolument nous paſſer de ce
ſcience, puiſque nous jugeons qu'e
oblige l'ame à ſe ſervir de l'entendeme
pour connoître la vérité. *Glauc.* Il
certain qu'elle eſt merveilleuſement pr
pre à produire cet effet. *Socr.* Avez-vo
auſſi obſervé que ceux qui ont l'eſp
de combinaiſon, ont beaucoup d'ouve
ture pour la plupart des ſciences;
que même les eſprits peſans, lorſqu'
ſe ſont exercés & rompus au calcul,
retirent au moins cet avantage, d'acqu
rir plus de facilité & de pénétrati
pour tout le reſte? *Glauc.* La choſe
ainſi. *Socr.* Au reſte, il vous ſeroit dif
cile de trouver beaucoup de ſciences c
coûtent plus à apprendre & à appr
fondir que celle-ci. *Glauc.* Je le cro
Socr. Ainſi, par toutes ces raiſons, no
ne devons pas la négliger. Mais il y fa
appliquer de bonne heure ceux qui ſero
nés avec un excellent naturel. *Glauc.*
conſens.

Socrate. Mettons-la donc à part,

voyons ſi la ſcience, qui tient à celle-ci, nous convient ou non. *Glauc.* Quelle eſt-elle? Ne ſeroit-ce point la géométrie? *Socr.* Elle-même. *Glauc.* Il eſt évident qu'elle nous convient, du moins en tant qu'elle a rapport aux opérations de la guerre. Car toutes choſes égales, un géometre s'entendra mieux qu'un autre à aſſeoir un camp, à prendre des places, à reſſerrer ou à étendre une armée, & à lui faire faire toutes les évolutions qui ſont d'uſage dans une action, ou dans une marche. *Socr.* A vous dire le vrai, il n'eſt pas beſoin pour cela de beaucoup de géométrie & de calcul. Il faut voir ſi la plus grande & la plus profonde partie de cette ſcience tend à rendre plus facile à l'eſprit la contemplation de l'idée du bien. Et cet effet, diſons-nous, eſt propre des ſciences, qui obligent l'ame à ſe tourner vers le lieu où eſt cet être le plus heureux de tous les êtres, que l'ame doit s'efforcer de connoître en toute maniere. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Si donc la géométrie porte l'ame à contempler l'eſſence des choſes, elle nous convient: ſi elle s'arrête à leur exiſtence, elle ne nous convient pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Or, aucun de ceux qui ont la moindre teinture de géo-

métrie, ne nous conteſtera que le but de cette ſcience eſt directement contraire aux diſcours que tiennent ceux qui la traitent. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Le langage qu'ils emploient eſt fort plaiſant, quoiqu'ils ne puiſſent s'empêcher d'en uſer. Ils ne parlent que de *quarrer* de *prolonger*, d'*ajouter*, & ainſi du reſte, comme s'ils faiſoient quelque choſe, & que toutes leurs démonſtrations tendiſſent à la pratique ; tandis qu'en effet cette ſcience ſe termine à la pure ſpéculation (*e*). *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Convenez encore d'une choſe. *Glauc.* De quoi ? *Socr.* Que c'eſt à la ſpéculation de ce qui eſt toujours, & non à celle de ce qui naît & périt dans le tems. *Glauc.* Je n'ai pas de peine à en convenir. Car la géométrie a pour objet la connoiſſance de ce qui eſt toujours. *Socr.* Par conſéquent, elle attire l'ame vers la

(*e*) Quoi qu'en diſe Platon, il n'eſt pas vrai que la géométrie ſe termine, ou doive ſe terminer à la pure ſpéculation. Ce n'eſt pas l'idée qu'en eurent les Egyptiens, ſes premiers inventeurs. Tout le monde ſçait que ce qui lui donna naiſſance, fut la néceſſité de retrouver les limites des champs confondues par les inondations du Nil. Elle tend donc à la pratique, & à la perfection de preſque tous les arts, dont elle eſt la baſe. Comme ſpéculative, elle ne ſert qu'au particulier qui la cultive. Comme pratique, elle eſt utile au corps de la ſociété.

vérité, elle forme en elle l'eſprit philoſophique, en l'obligeant à porter en haut ſes regards, qu'elle fixe mal-à-propos ſur les choſes d'ici bas. *Glauc.* Rien n'eſt plus certain. *Socr.* Nous ordonnerons donc très-expreſſément aux citoyens de la plus belle république qui fut jamais, de ne point négliger l'étude de la géométrie : d'autant plus, qu'outre cet avantage principal, elle en a encore d'autres qui ne ſont pas à mépriſer. *Glauc.* Quels ſont-ils ? *Socr.* D'abord, ceux dont vous avez parlé, & qui regardent la guerre. De plus, elle donne à l'eſprit de l'ouverture pour les autres ſciences ; nous voyons qu'il y a à cet égard une différence du tout au tout, entre celui qui eſt verſé dans la géométrie & celui qui ne l'eſt point. *Glauc.* La différence eſt très-grande en effet. *Socr.* Nous ferons donc apprendre encore cette ſcience à nos jeunes éleves. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Mettrons-nous l'aſtronomie pour la troiſieme ? Que vous en ſemble ? *Glauc.* J'en ſuis fort d'avis : d'autant plus qu'il n'eſt pas moins néceſſaire au guerrier, qu'au laboureur & au pilote, d'avoir une exacte connoiſſance des ſaiſons, des mois & des années. *Socr.* Vous êtes

plaiſant. Il ſemble que vous craigniez le vulgaire ne vous reproche de entrer des ſciences inutiles dans v plan d'éducation. Les ſciences dont parlons, ont un avantage conſidéra mais dont peu de gens conviendr c'eſt de purifier, de ranimer l'organ l'ame, éteint & aveuglé par les a occupations de la vie: organe néanm dont la conſervation nous importe fois plus que celle des yeux du co puiſque c'eſt par lui ſeul qu'on appe la vérité. Ceux qui penſent comme ſur ce point, applaudiront à votre cl Mais ne vous attendez pas au ſuffrag ceux qui n'ont jamais fait ces réflexi & qui ne voient dans ces ſciences d'a utilité, que celles qui frappent leurs Or, voyez à préſent pour qui vous lez. N'eſt-il pas vrai que ce n'eſt ni les uns ni pour les autres, mais vous-même que vous vous entret avec moi; quoique vous ſoyiez da diſpoſition de ne point envier aux a l'utilité qu'ils pourront retirer de converſation? *Glauc.* Il eſt vrai que principalement pour moi que je interroge & que je réponds.

Socrate. Si cela eſt, revenons ſur

pas. Nous n'avons pas pris la ſcience qui ſuit immédiatement la géométrie. *Glauc.* Comment avons-vous donc fait ? *Socr.* Après la ſurface, nous avons pris le ſolide mu circulairement, avant que de prendre le ſolide en lui-même. L'ordre exigeoit qu'après ce qui eſt compoſé de deux dimenſions, nous priſſions les ſolides qui en ont trois, c'eſt-à-dire, le cube & tout ce qui a de la profondeur. *Glauc.* Cela eſt vrai. Mais il me ſemble, Socrate, qu'on n'a encore fait en ce genre, aucune découverte (*f*). *Socr.* Cela vient de deux cauſes. La premiere eſt qu'aucune République ne fait aſſez de cas de ces découvertes, & qu'on y travaille foiblement parce qu'elles ſont pénibles. La ſeconde eſt que ceux qui s'y appliquent auroient beſoin d'un guide, ſans lequel leurs recherches ſeront inutiles. Or il eſt difficile d'en trouver un bon ;

(*f*) Du tems de Socrate, la géométrie n'alloit point au-delà de la meſure des ſurfaces. On peut juger par l'ouvrage d'Euclide de l'état où elle étoit alors. Voilà pourquoi Socrate diſtingue ici la ſcience des ſurfaces de celle des ſolides. Platon trouva, dit-on, le premier la duplication du cube, problême propoſé par Apollon Delphien, qui demanda qu'on doublât ſon autel dont la forme étoit cubique. Mais on doit à Archimede les plus belles découvertes touchant la ſtéréométrie.

& quand on en trouveroit un, dans
tat préſent des choſes, ceux qui s'
cupent de ces recherches, ont trop
préſomption pour vouloir lui ſoume
leurs lumieres. Mais ſi une Républi
entiere préſidoit à leur travail, & qu'
en fît quelque eſtime, ils ſe prêtero
à ſes vues, & par des efforts conſ
& redoublés ils ne tarderoient pa
découvrir la vérité : puiſqu'aujourd
même, malgré le mépris qu'on fai
cette ſcience, & quoique le petit n
bre de ceux qui travaillent à l'enric
ignorent de quelle utilité ſeront l
découvertes ; néanmoins la force d
charmes triomphe de tous obſtacl
& chaque jour elle fait de nouveaux
grès. Je ne ſuis point ſurpris au r
qu'elle ait tant de pouvoir ſur les
prits. *Glauc.* Je conviens qu'il n'eſt p
d'étude plus attrayante que celle-là. M
expliquez-moi, je vous prie, ce
vous venez de dire. Vous mettiez
bord la géométrie ou la ſcience des
faces. *Socr.* Oui. *Glauc.* Et immédi
ment après vous avez mis l'aſtrono
Enſuite vous êtes revenu ſur vos
Socr. C'eſt qu'en voulant trop me hâ
je recule au lieu d'avancer. Je de

s la géométrie parler de la forma-
des ſolides : mais voyant qu'on n'a
ore rien découvert ſur cette matiere,
i laiſſée à côté pour paſſer à l'aſtro-
ie, c'eſt-à-dire aux ſolides mis en
vement. *Glauc.* C'eſt bien dit. *Socr.*
ons donc l'aſtronomie à la quatrieme
e ; regardant comme découverte la
ce que nous omettons, parce qu'elle
ra infailliblement, ſi tout un état
d à tâche d'y travailler. *Glauc.* Il
bien de l'apparence. Mais comme
m'avez reproché d'affecter de faire
ge de l'aſtronomie, je vais la louer
e maniere conforme à vos idées.
il eſt, ce me ſemble, évident pour
le monde, qu'elle oblige l'ame à
rder en haut, & à paſſer des choſes
terre à la contemplation de celles
el. *Socr.* Cela eſt donc évident pour
autre que pour moi ? Car je n'en
pas tout-à-fait de même. *Glauc.*
ment en jugez-vous ? *Socr.* Je penſe
le la maniere dont l'étudient ceux
'appliquent à la philoſophie, elle
egarder en bas. *Glauc.* Que voulez-
dire ?

r. Il me paroît que vous vous for-
ne idée ſinguliere de ce que j'ap-

pelle la connoiſſance des cho
haut. Vous croyez ſans doute
quelqu'un apprenoit quelque c
conſidérant de bas en haut les p
d'un plafond, il regarderoit d
de l'ame & non de ceux du corp
être avez-vous raiſon & me tro
groſſiérement. Pour moi je ne pui
noître d'autre ſcience qui faſſe r
l'ame en haut, que celle qui
objet ce qui eſt, & ce qu'on
pas. Et tandis que quelqu'un s'o
de quelque choſe de ſenſible, ſ
regarde en l'air la bouche béan
qu'il baiſſe la tête & ferme les y
ne dirai jamais qu'il apprend
choſe; parce que rien de ſenſib
l'objet de la ſcience; ni que
regarde en haut, mais en bas,
il ſeroit couché à la renverſe ſ
ou ſur mer. *Glauc.* Vous avez ra
me reprendre : je n'ai que ce
mérite. Mais dites-moi ce que vo
mez dans la maniere dont on ét
jourd'hui l'aſtronomie, & que
gement il faudroit y faire pour l
utile à notre deſſein. *Socr.* Le
Qu'on admire à la bonne heure l
& l'ordre des aſtres dont le

né : mais comme après tout ce ſont
s objets ſenſibles, je veux qu'on les
ette fort au deſſous des aſtres (g)
ritables & des rapports que gardent
tr'elles la vîteſſe & la lenteur réelle,
donnant le mouvement à ces aſtres
au monde idéal, ſelon le vrai nombre
toutes les vraies figures. Or toutes
s choſes échappent à la vue, & ne
uvent ſe ſaiſir que par l'entendement
la penſée : croyez-vous le contraire ?
Glauc. Nullement.

Socr. Je veux donc que le ſpectacle
e nous offre le ciel phyſique, nous
rve en qualité d'exemplaire à mieux
nnoître les aſtres intelligibles ; &
'on faſſe en les voyant ce que feroit
habile Géometre à l'aſpect des figures
ates ou en relief travaillées par Dédale,
peintes de la main d'un excellent ar-
te. En les conſidérant, il ne pourroit
mpêcher de les regarder comme des

(g) Ces aſtres véritables, ces aſtres intelligibles, nt, ſelon Platon, les idées qui ont dirigé Dieu dans formation des aſtres que nous voyons. Ainſi, la vue aſtres placés au ciel doit nous élever à la contem- tion des idées qui en ſont les archétypes & les mo- les. Delà, il eſt aiſé de paſſer à la connoiſſance du ouverain bien, auteur de tout ce qui exiſte dans les ux mondes, le viſible & l'intelligible.

port que ce ſoit. *Glauc.* Aurc
de trouver cela ridicule ? *Socr.*
table aſtronome n'aura-t-il pas
penſée en jettant les yeux ſur
lutions céleſtes ? Il croira ſans d
l'ouvrier du ciel a donné à ſon
toute la beauté dont il étoit
mais n'êtes-vous pas perſuadé q
dra pour une extravagance de s
que les rapports du jour à la n
jours aux mois, des mois aux an
révolutions des aſtres compai
tr'elles & avec celle du ſoleil
toujours les mêmes, & qu'ils
gent jamais, quoique ces aſtre
matériels & viſibles, & de che
toute maniere à découvrir le
tout cela ? *Glauc.* A préſent que

paſſe dans le ciel, ſi nous voulons de-
:nir de vrais aſtronomes, & tirer quel-
ıe utilité de la partie intelligente de
›tre ame, qui ſans cela nous ſera inu-
le. *Glauc.* Vous rendez par-là l'étude
: l'aſtronomie beaucoup plus difficile
ı'elle ne l'eſt aujourd'hui. *Socr.* Je penſe
ıe nous preſcrirons la même méthode
l'égard des autres ſciences. Autrement,
: quel avantage ſeroient nos loix ?
lais pourriez-vous me rappeller encore
ıelque ſcience qui ſerve à notre deſſein ?
lauc. Il ne m'en vient maintenant au-
ıne à l'eſprit.

Socrate. Cependant le mouvement
ul, à ce qu'il me ſemble, nous en four-
it pluſieurs eſpeces. Un ſavant pour-
›it peut-être les nommer toutes. Pour
›us, nous ne nommerons que les deux
ıe nous connoiſſons. *Glauc.* Quelles
ınt ces deux eſpeces ? *Socr.* L'aſtrono-
ıie eſt la premiere : l'autre eſt celle qui
ıi répond. *Glauc.* Quelle eſt cette autre ?
ocr. Il paroît que le mouvement har-
ıonique enchante les oreilles, comme
: mouvement des aſtres enchante les
eux. Ces deux ſciences, l'aſtronomie
t la muſique, ſont ſœurs, diſent les Py-
ıagoriciens, & nous après eux : n'eſt-ce

en observant néanmoins avec le
maxime. *Glauc.* Quelle maxime
De veiller à ce qu'ils ne donne
à nos élevés des leçons imparfai
n'aboutiroient pas au terme où
aboutir toutes nos connoiſſances,
nous le diſions tout à l'heure au
l'aſtronomie. Ne ſçavez-vous
la muſique aujourd'hui n'eſt pa
traitée que ſa ſœur ? On born
ſcience à la meſure des tons &
cords ſenſibles : travail auſſi inu
celui des aſtronomes dont j'ai

Glauc. Il eſt vrai que rien n'eſt pl
ſant. Nos muſiciens parlent ſans
cadences; ils approchent l'oreille,
pour ſurprendre les ſons au paſſa
uns diſent qu'ils entendent un ſ
toyen entre deux tons, & que ce

Socr. Vous parlez de ces braves muſiciens, qui ſont ſouffrir les cordes, qui les mettent à la queſtion & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pouſſer plus loin cette allégorie, faire mention des coups d'archet qu'ils leur donnent, & des accuſations dont ils les chargent ſur leur obſtination à refuſer certains ſons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laiſſe, & je déclare que ce n'eſt point d'eux que je veux parler, mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enſeigner l'harmonie à nos éleves. Ceux-ci ſont la même choſe que les aſtronomes. Ils cherchent de quels nombres réſultent les accords qui frappent l'oreille : mais ils n'ont jamais mis en problême, d'examiner quels ſont les nombres harmoniques, & ceux qui ne le ſont pas ; ni d'où vient entr'eux cette différence. *Glauc.* Cette recherche eſt vraiment ſublime. *Socr.* Elle conduit à la découverte du beau & du bon ; ſi l'on s'y prend d'une autre maniere, elle ne ſervira de rien. *Glauc.* Je le crois.

Socrate. Je penſe en effet que ſi la méthode que nous avons preſcrite pour l'étude des ſciences, va juſqu'à faire con-

ingrate & inutile, sera d'un grand
cours pour la fin que nous nous p
sons. Sans cela on se donnera une
superflue. *Glauc.* Je suis de votre
ment : mais, Socrate, ce travai
bien long & bien pénible. *Soc.*
voulez-vous dire ? ce n'est encore l
le préambule. Ne sçavez-vous pa
tout ceci n'est que pour préparer l
à l'intelligence de la (*h*) Loi ? Tou
qui sont versés dans ces sciences s
dialecticiens, à votre avis ? *Glauc*
certes : je n'en ai trouvé qu'un très
nombre. *Socr.* Mais quoi ? si l'or
pas en état de donner ou d'enten
raison de chaque chose, croyez
qu'on puisse jamais bien connoître
nous avons dit qu'il falloit sça
Glauc. Je ne le crois pas.

Socrate. Nous voilà enfin parvenus, mon cher Glaucon, à la loi même qui comprend l'art de la dialectique. Cette ſcience, toute ſpirituelle qu'elle eſt, peut être repréſentée par l'organe de la vue, & par ce paſſage (*i*) progreſſif dont nous parlions, de l'aſpect des animaux à celui des aſtres, & enfin à la contemplation du ſoleil même. Ainſi celui qui s'applique à la dialectique, s'interdiſant abſolument l'uſage des ſens, s'éleve par la raiſon ſeule juſqu'à l'eſſence des choſes : & s'il continue ſes recherches, juſqu'à ce qu'il ait ſaiſi par la penſée l'eſſence du bien, il eſt arrivé au terme des connoiſſances intellectuelles, comme celui qui voit le ſoleil eſt parvenu au terme de la connoiſſance des choſes viſibles. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-ce pas là ce que vous appellez la marche & le progrès de la dialectique ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Là on commence par être délivré de ſes chaînes : puis laiſſant les ombres, on ſe tourne vers ces figures artificielles & ce feu qui éclairoit l'antre.

(*i*) Il faut ſe rappeller ce qu'on a lu au commencement de ce Livre au ſujet de l'antre & des captifs, pour bien ſuivre le fil de cette comparaiſon.

Enfin on ſort de ce lieu ſouterrein pour s'élever juſqu'aux lieux qu'éclaire le ſoleil ; & parce que les yeux foibles & éblouis ne peuvent ſe porter d'abord ni ſur les animaux, ni ſur les plantes, ni ſur le ſoleil, on a recours à leurs images peintes dans les eaux. Ici l'ame a également recours à des fantômes, mais à des fantômes divins, aux ombres des êtres véritables, & non aux ombres de ce qui n'eſt que l'image de l'être, à des ombres formées par une lumiere dont le ſoleil lui-même n'eſt qu'une foible repréſentation. L'étude des ſciences dont nous avons parlé, produit cet admirable effet. Elle éleve la partie la plus noble de l'ame juſqu'à la contemplation du plus excellent de tous les êtres ; de même que dans l'autre cas, l'œil, la partie du corps la plus brillante, contemple le plus lumineux des aſtres placés dans ce monde matériel & viſible.

Glaucon. Je tombe d'accord de ce que vous dites. Cependant, ſous un certain jour, la choſe me paroît difficile à croire ; ſous un autre jour, elle me paroît difficile à rejetter. Mais comme ce n'eſt pas la ſeule fois que nous parlerons de ce ſujet, & que nous y reviendrons ſouvent dans la

ſuite; ſuppoſons que cela eſt ainſi : venons à la loi même, & expliquons-la avec autant de ſoin que nous avons expliqué le préambule. Dites-nous donc en quoi conſiſte la dialectique, en combien d'eſpeces elle ſe diviſe, & par quels chemins on y parvient. Car il y a apparence que le terme où ces chemins aboutiſſent, eſt le repos de l'ame & la fin de ſon voyage. *Socr.* Vous ne pourriez point me ſuivre juſques-là, mon cher Glaucon: car pour moi, la bonne volonté ne me manqueroit pas; ce ne ſeroit plus l'image du bien que je vous ferois voir, mais le bien lui-même; du moins c'eſt ma penſée. Au reſte, que ce ſoit le bien lui-même ou non, je ne prétends pas le garantir; ce que je puis aſſurer, c'eſt que ce doit être quelque choſe de fort approchant: n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et que la dialectique ſeule peut le découvrir à un eſprit exercé dans les ſciences qui ſervent de préparation à celle-là; la choſe étant impoſſible par toute autre voie. *Glauc.* Nous pouvons encore l'aſſurer. *Socr.* Au moins il eſt un point que perſonne ne nous conteſtera; c'eſt que cette méthode eſt la ſeule qui eſſaie de

ſaiſir d'une vue générale la nature & l'eſſence de chaque choſe : car d'abord tous les arts, ſans exception, aſſujettis aux opinions & aux caprices des hommes, s'occupent de générations & de compoſitions, ou s'appliquent à la culture & à l'entretien des ouvrages de la nature & de l'art. Quant à la géométrie & aux autres ſciences de cette nature, qui, ſelon nous, atteignent en partie ce qui eſt ; nous voyons que la connoiſſance qu'elles ont de l'être reſſemble à celle d'un ſonge : qu'il leur ſera toujours impoſſible de le voir de cette vue claire qui diſtingue la veille du ſonge, tandis qu'elles ſe ſerviront de ſuppoſitions dont elles ne peuvent rendre raiſon & auxquelles elles n'oſent toucher. Quel moyen en effet de donner le nom de ſcience à des démonſtrations fondées ſur des principes qu'on ne conçoit pas évidemment, & ſur leſquels néanmoins portent les concluſions & les propoſitions intermédiaires ? *Glauc.* Il n'y a pas moyen.

Socrate. Il n'y a donc que la méthode dialectique qui marche par la voie de la ſcience, parce qu'elle n'emploie les hypotheſes, que pour remonter à un prin-

cipe qui lui ſert de baſe ; parce qu'elle tire peu-à-peu l'œil de l'ame du ſale bourbier où il eſt plongé, qu'elle l'éleve en haut avec le ſecours & par le miniſtere des arts dont nous avons parlé. Nous les avons appellés pluſieurs fois du nom de *ſcience*, pour nous conformer à l'uſage : mais il faut leur donner un autre nom, qui tienne le milieu entre l'obſcurité de l'opinion & l'évidence de la ſcience : nous nous ſommes ſervis plus haut de celui de *connoiſſance raiſonnée*. Mais nous avons, ce me ſemble, des choſes trop importantes à examiner, pour nous arrêter à une diſpute de noms. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Mon avis eſt donc que nous continuyons d'appeller *ſcience* la premiere & la plus parfaite maniere de connoître ; *connoiſſance raiſonnée*, la ſeconde ; *foi*, la troiſieme ; *conjecture*, la quatrieme ; comprenant les deux dernieres ſous le nom d'*opinion*, & les deux premieres ſous celui d'*intelligence* : de ſorte que ce qui naît ſoit l'objet de l'opinion & ce qui eſt celui de l'intelligence, & que l'intelligence ſoit à l'opinion, la ſcience à la foi, la connoiſſance raiſonnée à la conjecture, ce que l'eſſence eſt à la

génération (*k*). Laiſſons pour le préſent, mon cher Glaucon, l'examen des raiſons qui fondent cette analogie, ainſi que la maniere de diviſer en deux eſpeces le genre d'objets qui tombe ſous l'opinion, & celui qui appartient à l'intelligence, pour ne pas nous jetter dans des diſcuſſions plus longues que toutes celles dont nous ſommes ſortis. *Glauc.* Faites tout ce qu'il vous plaira, je tâcherai de vous ſuivre autant que je pourrai.

Socrate. N'appellez-vous pas dialecticien celui qui connoît la raiſon de l'eſſence de chaque choſe? Et ne dites-vous pas d'un homme qu'il n'a pas l'intelligence d'une choſe, lorſqu'il ne peut en rendre raiſon ni à lui-même, ni aux autres? *Glauc.* Comment pourrois-je ne le pas dire? *Socr.* Raiſonnons de la même maniere à l'égard du bien. Ne direz-vous pas d'un homme qui ne peut ſéparer par l'entendement l'idée du bien de toutes les autres, ni en donner une définition

(*k*) Voyez la note du Livre VI. pag. 140. Il eſt important de retenir que dans ce Livre & dans les précédens, Platon entend par *génération* toutes les choſes ſenſibles, tout ce qui naît & périt. J'ai déja expliqué ce qu'il entend par l'*eſſence*.

préciſe, ni après avoir parcouru de rang en rang les différentes claſſes d'idées, comme une armée rangée en bataille, reconnoître celle-ci entre toutes les autres, non par une ſimple opinion, mais par une ſcience certaine, & procéder dans cet examen avec une raiſon sûre & incapable de broncher; encore un coup, ne direz-vous pas de lui qu'il ne connoît ni le bien par eſſence, ni aucun autre bien : que s'il ſaiſit quelque phantôme de bien, ce n'eſt point par la ſcience, mais par l'opinion qu'il le ſaiſit, que ſa vie ſe paſſe dans un profond ſommeil accompagné de ſonges & de rêveries, & qu'avant que de ſe réveiller, il deſcendra aux enfers pour y dormir d'un ſommeil parfait ? *Glauc.* Oui certes, je le dirai. *Socr.* Mais ſi vous vous trouviez un jour chargé en effet de l'éducation de ces mêmes éleves, que vous formez ici par maniere de diſcours, vous ne les mettriez pas ſans doute à la tête de votre république, avec un plein pouvoir de diſpoſer des plus grandes affaires, s'ils ne pouvoient rendre raiſon de rien. *Glauc.* Non aſſurément. *Socr.* Vous leur preſcrirez donc un plan d'éducation propre à les rendres très-habiles dans la ſcience

d'interroger & de répondre. *Glauc.* Aide de vos conſeils, je le leur preſcrirai. *Socr* Ainſi vous jugez que la dialectique eſt, pour ainſi parler, le faîte & le comble des autres ſciences, qu'il n'en eſt aucune qu'on doive placer au-deſſus d'elle; qu'elles trouvent toutes en elle leur fin & leur perfection. *Glauc.* Oui.

Socrate. Il vous reſte par conſéquent à régler qui ſont ceux à qui nous ferons part de ces ſciences, & de quelle maniere nous nous y prendrons. *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Vous rappellez-vous quel étoit le caractere de ceux que nous avons choiſis pour gouverner ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Perſuadez-vous donc bien que ce ſont des hommes de cette trempe que nous devons choiſir; qu'il faut préférer ceux qui ſont les plus fermes, les plus vaillans, &, s'il ſe peut, les plus beaux. Mais la hauteur & la nobleſſe des ſentimens ne ſuffit pas; il eſt encore néceſſaire qu'ils aient des talens convenables à l'éducation que nous voulons leur donner : *Glauc.* Quels ſont ces talens ? *Socr.* De la diſpoſition pour les ſciences, & de la facilité à apprendre; car l'ame s'effraie & ſe dégoûte bien plus vîte de l'étude des ſciences abſtraites, que des exercices du

corps, parce que la peine n'eſt que pour elle ſeule, & que le corps ne la partage point. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il faut de plus qu'ils aient de la mémoire, qu'ils aiment le travail, & toute eſpece de travail, ſans diſtinction ; autrement, comment croyez-vous qu'ils conſentent à allier enſemble tant d'exercices du corps, tant de réflexions & de travaux de l'eſprit ? *Glauc.* Jamais ils n'y conſentiront, s'ils ne ſont nés avec le plus heureux naturel.

Socr. La faute que l'on fait aujourd'hui, & l'opprobre qui en rejaillit ſur la philoſophie, viennent, comme nous avons dit plus haut, de ce qu'on n'a point aſſez d'égard à la dignité de cette ſcience : elle n'eſt point faite pour des eſprits faux & bâtards, mais pour des ames franches & vraies. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* D'abord, ceux qui veulent s'y appliquer doivent être à l'abri de tout reproche, en ce qui concerne l'amour du travail. Il ne faut pas qu'ils ſoient en partie laborieux, en partie indolens ; ce qui arrive, lorſqu'un jeune homme, rempli d'ardeur pour le gymnaſe, pour la chaſſe, pour tous les exercices du corps, n'a d'ailleurs aucun goût pour

tout ce qui s'appelle étude, recherches, converſations ſçavantes, & qu'il craint le travail en ces ſortes de rencontres : j'en dis autant de celui qui eſt d'un caractere oppoſé. *Glauc.* Rien n'eſt plus vrai. *Socr.* Ne mettrons-nous pas encore au rang des naturels imparfaits par rapport à l'étude de la vérité, les ames qui, déteſtant le menſonge volontaire, & ne pouvant le ſouffrir ſans répugnance dans elles-mêmes, ni ſans indignation dans les autres, n'ont pas la même horreur pour le menſonge involontaire, ne ſe déplaiſent pas à leurs propres yeux, lorſqu'elles ſont convaincues d'ignorance, & s'y veautrent avec la même complaiſance qu'un pourceau dans la fange ? *Glauc.* Oui, ſans doute. *Socr.* Il ne faut pas apporter une moindre attention à diſcerner les naturels francs d'avec les naturels bâtards, à l'égard de la tempérance, de la force, de la grandeur d'ame, & des autres vertus. Faute de ſçavoir les diſtinguer, les particuliers & les états commettent leurs intérêts, ceux-ci à des magiſtrats, ceux-là à des amis faux & imparfaits. *Glauc.* Cela n'eſt que trop ordinaire.

Socr. Prenons donc les plus juſtes me-

ſures pour faire un bon choix; parce que, ſi nous n'appliquons à des études, & à des exercices de cette importance, que des ſujets auxquels il ne manque rien, ni du côté du corps, ni du côté de l'ame, la juſtice n'aura nul reproche à nous faire; notre république & nos loix ſe maintiendront; mais, ſi nous y préſentons des ſujets indignes, le contraire arrivera, & nous couvrirons la philoſophie d'un ridicule encore plus humiliant. *Glauc.* Ce ſeroit une tache honteuſe pour nous. *Socr.* Sans doute; mais je ne m'apperçois pas que j'apprête moi-même ici à rire à mes dépens. *Glauc.* En quoi donc? *Socr.* J'oublie que tout ceci n'eſt qu'un projet, & je parle avec autant de véhémence que ſi la choſe s'exécutoit ſous nos yeux. Ce qui m'a ſi fort échauffé, c'eſt qu'en parlant j'ai jetté les yeux ſur la philoſophie; & la voyant traitée avec le dernier mépris, je n'ai pu m'empêcher d'en témoigner mon chagrin & mon indignation contre ceux qui l'outragent. *Glauc.* Votre auditeur ne trouve pas que vous ayiez dit rien de trop fort. *Socr.* L'orateur n'en juge pas de même. Quoi qu'il en ſoit, n'oublions pas que notre premier choix tomboit ſur des

vieillards, & qu'ici un pareil choix ne ſeroit pas de ſaiſon ; car il n'en faut pas croire Solon, lorſqu'il dit qu'*un vieillard peut apprendre beaucoup de choſes.* Il eſt encore moins en état d'apprendre que de courir ; tous les grands travaux ſont pour la jeuneſſe. *Glauc.* Cela eſt certain.

Socr. Nous leur propoſerons donc, dès l'âge le plus tendre, l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, & des autres ſciences qui ſervent de préparation à la dialectique ; mais, en les leur enſeignant, il faut bannir tout ce qui pourroit ſentir la gêne & la contrainte. *Glauc.* Pour quelle raiſon ? *Socr.* Parce qu'un eſprit libre ne doit rien apprendre par contrainte. Que les exercices du corps ſoient forcés ou volontaires, le corps n'en tire pas pour cela moins d'avantage ; mais les leçons qu'on fait entrer de force dans l'ame, n'y demeurent pas. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ne gênez donc pas l'eſprit des enfans dans les leçons que vous leur donnerez : faites plutôt enſorte qu'ils s'inſtruiſent en jouant ; par-là vous ſerez plus à portée de connoître les talens d'un chacun. *Glauc.* Ce que vous dites me paroît très-ſenſé. *Socr.* Vous ſouvient-il auſſi de ce que nous diſions plus haut

qu'il falloit mener les enfans à la guerre ſur des chevaux, les rendre ſpectateurs du combat, les approcher même de la mêlée, lorſqu'on le pourra ſans danger, & leur faire goûter du ſang, comme on fait aux jeunes chiens de meute ? *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Vous mettrez à part ceux qui auront montré plus de patience dans les travaux, plus de courage dans les dangers, & plus d'ardeur pour les ſciences. *Glauc.* A quel âge ? *Socr.* Lorſqu'ils auront fini leur cours d'exercices gymnaſtiques ; car, pendant tout ce tems, qui ſera de deux ou trois ans, il leur eſt impoſſible de faire autre choſe, rien n'étant plus ennemi des ſciences, que la fatigue & le ſommeil : d'ailleurs, les travaux du corps ſont une épreuve à laquelle il eſt très-important de les mettre. *Glauc.* Je le penſe auſſi.

Socr. Après ce tems, lorſqu'ils auront atteint l'âge de vingt ans, vous accorderez à ceux que vous aurez choiſis quelques diſtinctions honorables, & vous leur propoſerez en gros les ſciences qu'ils auront étudiées en détail dans l'enfance, afin qu'ils s'accoutument à voir d'un coup-d'œil les rapports que les ſciences ont entr'elles, & à connoître la nature de ce

qui eſt. *Glauc.* Cette méthode d'apprendre eſt la ſeule qui puiſſe affermir en eux les connoiſſances qu'ils auront acquiſes. *Socr.* C'eſt auſſi le moyen le plus ſûr de diſtinguer l'eſprit dialecticien de tout autre eſprit ; car celui qui peut raſſembler dans un ſeul point de vue les objets les plus éloignés, eſt né pour la dialectique ; les autres n'y ſont pas propres. *Glauc.* Je ſuis du même ſentiment. *Socr.* Après avoir remarqué avec ſoin les meilleurs eſprits, vous ferez un ſecond choix de ceux qui, juſqu'à l'âge de trente ans, auront montré plus de conſtance & de fermeté, ſoit dans l'étude des ſciences, ſoit dans les travaux de la guerre, ſoit dans les autres épreuves preſcrites par les loix : vous les éleverez à de plus grands honneurs ; & vous obſerverez, en les appliquant à la dialectique, ceux qui, ſans s'aider de leurs yeux, ni des autres ſens, pourront ſur les pas de la vérité s'élever juſqu'à la connoiſſance de l'être ; & c'eſt ici, mon cher Glaucon, qu'il faut apporter les plus grandes précautions. *Glauc.* Pourquoi ? *Socr.* Avez-vous fait attention au grand mal qui regne de nos jours dans la dialectique ? *Glauc.* Quel mal ? *Socr.* Elle eſt pleine

déréglement & de déſordre. *Glauc.* a eſt vrai.
Socr. Croyez-vous qu'il y ait en ce dédre rien de ſurprenant, & n'excuſez-ıs pas ceux qui s'y laiſſent aller ?
ıuc. Par où ſont-ils excuſables ? *Socr.* ɛur arrive la même choſe qu'à un en-t ſuppoſé, qui élevé dans le ſein d'une ıille noble, opulente, au milieu du e & des flatteurs, s'appercevroit, ıt devenu grand, que ceux qui ſe di-t ſes parens ne le ſont pas, ſans pour découvrir ceux qui le ſont véritament. Me diriez-vous bien quels ſeent ſes ſentimens à l'égard de ſes teurs & de ſes parens prétendus, nt qu'il eût connoiſſance de ſa ſuppoon, & après qu'il en ſeroit inſtruit ? voulez-vous ſçavoir là-deſſus ma pen ? *Glauc.* Je le veux bien. *Socr.* Je magine qu'il auroit d'abord plus de ect pour ſon pere, ſa mere, & les es qu'il regarderoit comme ſes proſ, que pour ſes flatteurs ; qu'il auroit ; d'empreſſement à les ſecourir, s'il voyoit dans l'indigence ; qu'il ſeroit ins diſpoſé à les maltraiter de paroles d'action ; en un mot, que dans les ſes eſſentielles il leur obéiroit plutôt

qu'à ſes flatteurs, pendant tout le t
qu'il ignoreroit ſon état. *Glauc.* Il
apparence. *Socr.* Mais, qu'à peine il
roit connu la vérité, qu'auſſi-tôt ſon
pect & ſes attentions diminueroien
l'égard de ſes parens, & augmenteroi
pour ſes flatteurs; qu'il s'abandonne
à ceux-ci avec moins de réſerve qu'a
ravant, ſuivant en tout leurs conſeils
vivant avec eux publiquement dan
plus grande familiarité; tandis qu'il
s'embarraſſeroit nullement de ce per
de ces parens ſuppoſés, à moins qu'i
fût d'un naturel très-doux & très-
déré. *Glauc.* La choſe ne manqueroit
d'arriver comme vous dites; mais c
ment appliquer ce tableau au déſo
dont vous vous plaignez?

Socr. Le voici. Dès l'enfance, ne n
éleve-t-on pas dans des principe
juſtice & d'honnêteté, que nous h
rons, à qui nous obéiſſons comm
nos parens? *Glauc.* Cela eſt vrai.
N'eſt-il pas auſſi des maximes oppo
à celles-là? maximes qui ne ten
qu'au plaiſir, qui obſedent notre
comme autant de flatteurs, qui nous
licitent vivement, mais qui ne nous
ſuadent pas, du moins ceux d'entre

ui ſont les plus ſages, & qui conſervent
ujours pour les maximes dans leſquelles
n les a élevés le même reſpect & la même
umiſſion. *Glauc.* Cela eſt encore vrai.
ocr. Maintenant, ſi on vient demander
quelqu'un qui eſt dans cette diſpoſi-
on d'eſprit ce que c'eſt que l'honnête;
t ſi après qu'il a répondu conformé-
ent à ce qu'il a appris de la bouche du
égiſlateur, on réfute ſa réponſe, on
confond à pluſieurs repriſes, & on
réduit à douter s'il y a rien qui ſoit
onnête en ſoi plutôt que déshonnête:
on en fait autant à l'égard du juſte,
bon, & des autres choſes qu'il révé-
oit le plus; quel parti croyez-vous qu'il
renne au ſujet du reſpect & de la ſou-
iſſion qu'il doit leur rendre? *Glauc.*
'eſt une néceſſité qu'il les honore & leur
béiſſe moins que devant. *Socr.* Mais,
orſqu'il en ſera venu à n'avoir plus le
ême reſpect pour ces maximes, &
ne plus reconnoître les rapports in-
mes qu'elles ont avec lui, & qu'il lui
ra d'ailleurs impoſſible de découvrir le
ai par lui-même; ſe peut-il faire qu'il
mbraſſe d'autres maximes que celles qui
flattent? *Glauc.* Non. *Socr.* Il devien-

dra donc rebelle aux loix, de ſo
qu'il leur étoit auparavant. *Glauc.*
doute. *Socr.* Ainſi, vous voyez que
qui s'appliquent à la dialectique
maniere que je viens de dire, do
tomber dans cet inconvénient; &
près tout ils méritent qu'on leur
donne. *Glauc.* Et de plus qu'on les
gne.

Socrate. Or, afin de ne pas ex
nos éleves au même inconvénient;
qu'ils ſeront parvenus à l'âge de t
ans, vous les appliquerez ſérieuſe
à cette ſcience, avec toutes les pr
tions néceſſaires. *Glauc.* Fort bien.
N'eſt-ce pas d'abord une excellente
caution de les en écarter tandis
ſont jeunes? vous n'ignorez pas
doute que les jeunes gens, lorſqu'il
pris les premieres leçons de la dia
que, s'en ſervent comme d'un a
ment, & ſe font un jeu de contr
ſans ceſſe. A l'exemple de ceux q
ont confondus dans la diſpute, ils
fondent les autres à leur tour; &
blables à de jeunes mâtins, ils ſe
ſent à quereller, & à déchirer avec
ſophiſmes tous ceux qui les a

hent (*l*). *Glauc.* Vous les peignez au aturel. *Socr.* Après tant de diſputes où ils nt été tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, s finiſſent d'ordinaire par ne rien croire e ce qu'ils croyoient auparavant. Par-là, s donnent occaſion aux autres de les dé- rier eux & la profeſſion de philoſophe. *Glauc.* Rien n'eſt plus vrai. *Socr.* Dans un ge plus mûr on ne donnera point dans

(*l*) Ce déſordre n'eſt encore que trop ordinaire de os jours. La raiſon en eſt, que l'eſprit des enfans & ême de la plupart des jeunes gens, n'eſt ni aſſez fort i aſſez ſolide pour porter le poids de certaines con- oiſſances abſtraites & relevées, dont la parfaite intel- igence ſuppoſe, outre la vivacité & la pénétration de 'eſprit, beaucoup de jugement & de maturité. A cet ge, on ne conçoit les choſes qu'imparfaitement, on e remonte point juſqu'aux principes, on n'embraſſe as ſous une vue générale l'ordre & la ſuite des véri- és, qui ſe tiennent toutes par une chaîne, qu'on ne eut renouer, ſi l'on en rompt un ſeul anneau. Les ifficultés effraient, & frappent l'eſprit, ſouvent beau- oup plus que les réponſes, quoique très-ſolides. On e connoît bien ni la nature des preuves, ni la véritable maniere de les attaquer. On s'imagine qu'il faut ré- ondre directement à toutes les objections que l'eſprit eut former ſur quelque vérité, & qu'une theſe eſt auſſi, dès qu'elle eſt ſujette à des difficultés inſolu- les, qui prouvent ſeulement que notre eſprit envi- age rarement un objet ſous toutes les faces poſſibles, & que nous connoiſſons une partie d'une choſe, tandis que nous ignorons l'autre partie. Delà, l'obſcurité des idées, la précipitation dans les jugemens, la fauſſeté dans les raiſonnemens; delà, par conſéquent, la fureur de diſputer, & ſouvent, après avoir long-tems diſputé pour & contre, le danger de finir par ne rien croire.

cette manie. On imitera plutôt ceux qui s'entretiennent dans le deſſein de découvrir le vrai, que ceux qui contrediſent pour s'amuſer & ſe divertir. On ſe fera ainſi une réputation d'homme ſage & modéré, & on mettra ſa profeſſion dans un degré d'eſtime où elle n'étoit point auparavant. *Glauc.* Très-bien.

Socr. C'étoit encore par maniere de précaution que nous diſions plus haut, qu'il ne falloit admettre aux diſputes philoſophiques que des eſprits graves & ſolides; au lieu d'y admettre, comme on fait de nos jours, le premier venu, qui n'a ſouvent aucun talent pour cela. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Sera-ce aſſez de donner à la dialectique le double du tems qu'on aura donné à la gymnaſtique; de ſorte néanmoins qu'on s'y applique ſans relâche pendant tout ce tems-là, & qu'on ne faſſe autre choſe que de ſe cultiver l'eſprit, comme on s'eſt auparavant exercé le corps? *Glauc.* Combien d'années? quatre ou ſix? *Socr.* Mettez-en cinq. Après quoi, vous les ferez deſcendre de nouveau dans la caverne, les obligeant de paſſer par les emplois militaires & les autres fonctions propres de leur âge: afin qu'ils ne cedent à per-

n expérience. En toutes ces cir-
ces, vous obſerverez s'ils demeu-
mes, quoiqu'ils ſoient tirés &
s de tous côtés, ou s'ils ſe laiſ-
anler le moins du monde. *Glauc.*
en de tems y reſteront-ils ? *Socr.*
ans. Il ſera tems alors de con-
u terme ceux qui à cinquante ans
ſortis purs de ces épreuves, &
nt diſtingués dans les ſciences &
oute leur conduite ; de les con-
e à diriger l'œil de l'ame vers
qui éclaire toutes choſes, à con-
r l'eſſence du bien & à s'en ſervir
comme d'un modele pour régler
nœurs, celles de l'état & de cha-
toyen ; s'occupant preſque tou-
le l'étude de la philoſophie, mais
geant tour-à-tour du fardeau de
ité & de l'adminiſtration des affai-
ns la ſeule vue du bien public, &
a perſuaſion que c'eſt moins une
l'honneur, qu'un devoir onéreux
ſpenſable. Après en avoir inſtruit
s, & laiſſé des ſucceſſeurs dignes
remplacer, ils paſſeront de cette
ns les iſles fortunées. L'état leur
a de magnifiques tombeaux ; &
acle d'Apollon le trouve bon, on

leur fera des ſacrifices comme à des
nies tutélaires ; ou du moins comm
des ames bienheureuſes & divines.

Glaucon. Socrate, vous venez de no
donner en ſculpteur habile le modele d'
magiſtrat accompli. *Socr.* Appliquez au
ceci aux femmes, mon cher Glauc
Ne croyez pas que j'aie parlé plutôt po
les hommes, que pour celles des femm
qui ſeront nées avec un naturel capa
d'une ſi excellente éducation. *Glauc.* Ce
doit être, puiſque dans notre ſyſtêm
il faut que tout ſoit commun entre l
deux ſexes. *Socr.* Hé bien ! m'accorde
vous à préſent que tout ce qui a été
de notre république & de ſon gouve
nement, n'eſt pas un ſimple ſouha
L'exécution en eſt difficile ſans dout
mais elle eſt poſſible, & elle ne l'eſt que
la maniere qu'on a expliquée : c'eſt
dire, lorſqu'on verra à la tête des ét
un ou pluſieurs philoſophes, qui rega
dant d'un œil de mépris les honneu
qu'on brigue aujourd'hui, perſuadés qu'
ſont bas & de nul prix, n'eſtimant q
le devoir, & les honneurs qui en ſo
la récompenſe, mettant la juſtice au-d
ſus de tout pour l'importance & la n
ceſſité, ſoumis en tout à ſes loix, & s'a
pliqu

pliquant à la faire fleurir, prendront de bonnes meſures pour la réforme du gouvernement. *Glauc.* Quelles meſures ? *Socr.* Ils relégueront à la campagne tous les habitans de leur ville qui ſeront au-deſſus de dix ans (*m*); & ſe chargeant de l'éducation de leurs enfans, ils les éleveront conformément à leurs mœurs & à leurs principes, les mêmes que nous avons expoſés ci-deſſus; ils les préſerveront ainſi des mauvaiſes habitudes que prennent aujourd'hui ceux qui ſont élevés dans le ſein de leur famille. Par ce moyen, ils établiront dans leur ville en peu de tems, & ſans peine, la forme de gouvernement dont nous avons parlé,

(*m*) Il eſt étonnant que le texte de Platon, auſſi clair en cet endroit que nulle part ailleurs, n'ait été entendu d'aucun des trois traducteurs que j'ai ſous les yeux. Voici le texte : ὅσοι μὲν ἂν πρεσβύτεροι τυγχάνωσι δεκετῶν ὄντες τῇ πόλει πάντας ἐκπέμψουσιν εἰς τοὺς ἀγρούς. Ficin traduit : *Omnes quicumque in urbe decem annos impleverint, in agros tranſmittent :* il ne s'agit pas de ceux qui ont paſſé dix ans dans la ville; mais de ceux dont l'âge eſt au-deſſus de dix ans. De Serres traduit : *Quicumque in civitate fuerint provectiores ætate, eos decimabunt, &c.* Enfin, la Pillonniere traduit ainſi : *Je ſerois du ſentiment que les magiſtrats ne fuſſent en charge dans la capitale que dix ans ; on les relégueroit dans les provinces enſuite.* Ce n'eſt pas la premiere fois que l'occaſion ſe préſente de relever ces trois traducteurs par des notes critiques ſemblables à celle-ci; j'eſpere que le lecteur me pardonnera aiſément de les avoir omiſes.

& la rendront heureuſe, elle & ſes
bitans. *Glauc.* Sans contredit. Je cr
Socrate, que vous avez trouvé la
niere dont notre projet s'exécutera,
poſé qu'il s'exécute un jour. *Socr.* Fi
ſons-là notre diſcours au ſujet de c
république, & de l'homme qui lui
ſemble. Il n'eſt pas mal aiſé de juger
il doit être ſelon nos principes. *Gl*
Non ſans doute; &, comme vous di
cette matiere eſt déſormais épuiſée.

LIVRE HUITIEME

SOCRATE. C'eſt donc une ch
reconnue entre nous, mon
Glaucon, que dans une république
gouvernée tout doit être commun,
femmes, les enfans, l'éducation,
exercices propres de la paix & d
guerre; & qu'il faut lui donner pour c
des hommes conſommés dans la phil
phie & dans la ſcience des armes. *G*
Oui. *Socr.* Nous ſommes convenus a
que les ſoldats ayant leurs chefs à
tête, logeront dans des maiſons t
que nous avons dit, communes à t

& où perſonne n'aura rien en propre. Outre le logement, vous vous rappellez peut-être ce que nous avons réglé touchant leurs poſſeſſions. *Glauc.* Oui. Je me ſouviens que nous n'avons pas jugé à propos qu'aucun d'eux eût la propriété de quoi que ce ſoit, comme les guerriers d'aujourd'hui ; mais que, ſe regardant comme autant d'athletes deſtinés à combattre & à veiller pour le bien public, ils devoient pourvoir à leur sûreté & à celle de leurs concitoyens, & recevoir des autres pour prix de leurs ſervices, ce qui leur étoit néceſſaire chaque année pour leur nourriture. *Socr.* Vous dites bien. Mais, puiſque nous avons mis fin à cet article, rappellons-nous l'endroit où nous en étions, lorſque nous ſommes entrés dans cette longue digreſſion, & reprenons la ſuite de notre entretien.

Glaucon. Il eſt aiſé de le faire. Vous teniez alors au ſujet de la république, les mêmes diſcours à-peu-près que tout-à-l'heure. Vous diſiez qu'une république, pour être parfaite, devoit reſſembler à celle dont vous aviez tracé le plan ; que l'homme de bien étoit celui qui ſe conduiſoit par les mêmes principes ; quoi-

qu'il vous fût poſſible de donner de l'un & de l'autre un tableau encore plus ache-
* *Livre IV. vers la fin.* vé. * Mais, ajoutiez-vous, ſi cette forme de gouvernement eſt bonne, toutes les autres ſont défectueuſes. Autant qu'il m'en ſouvient, vous en comptiez quatre eſpeces, dont il étoit à propos de faire mention, & d'examiner les défauts, en les comparant aux défauts des particuliers dont le caractere répondoit (*a*) à chacune de ces eſpeces : afin qu'après les avoir conſidérés avec ſoin, & nous être aſſurés du caractere de l'homme de bien & du méchant, nous fuſſions en état de juger ſi le premier eſt le plus heureux, & le ſecond le plus malheureux des hommes, ou ſi la choſe eſt autrement. Et dans le moment que je vous priois de me nommer ces quatre ſortes de gouvernemens, Adimante & Polemarque ont pris la parole, & vous ont engagé dans la digreſſion qui vous a conduit ici. *Socr.* Votre mémoire eſt très-fidelle.

Glauc. Faites donc comme les athletes : donnez-moi encore la même priſe, & répondez à la même queſtion, ce que

(*a*) Le Grec porte ἀνομοίων, *diſſimiles* : il eſt évident qu'il faut lire ὁμοίων, *ſimiles*, le ſens l'exige.

vous aviez deſſein d'y répondre alors. *Socr.* Si je puis. *Glauc.* D'abord je deſire ſçavoir de vous quelles ſont ces quatre eſpeces de gouvernemens. *Socr.* Je n'aurai pas de peine à vous ſatisfaire: elles ſont très-connues toutes quatre. La premiere eſpece de gouvernement, & la plus vantée, eſt celui de Crête & de Lacédémone. La ſeconde que l'on met auſſi au ſecond rang, eſt l'oligarchie, gouvernement ſujet à un grand nombre de maux. La troiſieme, différente de la ſeconde, & moins eſtimée, eſt la démocratie. La tyrannie enfin, qui ne reſſemble à aucun des trois autres gouvernemens, eſt la quatrieme & la plus grande maladie d'un état. Pourriez-vous me nommer quelque gouvernement, qui ait une forme propre & diſtinguée de celles-ci? car les dynaſties, les principautés vénales & les autres gouvernemens rentrent dans ceux dont j'ai parlé. On en trouve de cette ſorte pour le moins autant chez les Barbares que chez les Grecs. *Glauc.* Il y en a en effet d'étranges & en grand nombre. *Socr.* Vous ſçaurez à préſent qu'il y a de néceſſité autant de caracteres d'hommes que d'eſpeces de gouvernemens. Croyez-vous que les ſo-

ciétés ſe forment des chênes & des rochers, & non pas des mœurs de chacun des membres qui les compoſent, lorſque le concours unanime de leurs ſentimens entraîne après ſoi tout le reſte? *Glauc.* Les ſociétés ne peuvent ſe former d'ailleurs.

Socrate. Ainſi, puiſqu'il y a cinq eſpeces de gouvernemens, il doit y avoir cinq caracteres de l'ame qui leur répondent. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Nous avons déja traité du caractere qui répond à l'ariſtocratie, & que nous diſons avec raiſon être bon & juſte. *Glauc.* Oui. *Socr.* Il nous faut parcourir à préſent les caracteres vicieux, c'eſt-à-dire, l'intrigant & l'ambitieux, formé ſur le modele du gouvernement de Lacédémone; enſuite l'oligarchique, le démocratique & le tyrannique. Quand nous aurons reconnu quel eſt le plus méchant de ces caracteres, nous l'oppoſerons au plus juſte; & comparant la juſtice pure avec l'injuſtice auſſi ſans mêlange, nous finirons par voir juſqu'à quel point l'une & l'autre nous rendent heureux ou malheureux, & s'il faut s'attacher à l'injuſtice ſuivant le conſeil de Thraſymaque, ou nous rendre à la force des raiſons qui nous preſſent d'embraſſer

le parti de la juſtice. *Glauc.* Il faut faire comme vous dites. *Socr.* Comme nous avons déja commencé par examiner les mœurs de l'état, avant que de paſſer à celles des particuliers, parce que nous avons cru que cette méthode ſeroit plus lumineuſe; n'eſt-il point à propos que nous continuions de la ſuivre: & qu'après avoir conſidéré d'abord le gouvernement ambitieux, (car je ne ſçais quel autre nom lui donner, ſi ce n'eſt peut-être celui de *timocratie* ou de *timarchie:*) nous paſſions enſuite à la conſidération de l'homme qui lui reſſemble? Nous ferons la même choſe à l'égard de l'oligarchie & de l'homme oligarchique. De-là, après avoir jetté les yeux ſur la démocratie, nous porterons nos regards ſur l'homme démocratique. Enfin, nous viendrons au gouvernement tyrannique: nous en examinerons la conſtitution; après quoi nous verrons le caractère tyrannique, & nous tâcherons de prononcer avec connoiſſance de cauſe ſur la queſtion que nous avons entrepris de réſoudre. *Glauc.* On ne peut procéder avec plus d'ordre dans cet examen & ce jugement.

Socr. Eſſayons d'abord d'expliquer de quelle maniere ſe pourra faire le paſſage de l'ariſtocratie à la timocratie. N'eſt-il pas vrai, en général, que les changemens qui arrivent dans tout gouvernement politique, ont leur ſource dans la partie qui gouverne, lorſqu'il s'éleve en elle quelque ſédition; & que, quelque petite qu'on ſuppoſe cette partie, tandis qu'elle ſera d'accord avec elle-même, il eſt impoſſible qu'il ſe faſſe dans l'état aucune innovation? *Glauc.* C'eſt une choſe certaine. *Socr.* Mais, comment notre république changera-t-elle de face? Par où la diſcorde ſe gliſſant dans l'ordre des guerriers, & celui des magiſtrats, armera-t-elle chacun de ces corps contre l'autre & contre lui-même? Voulez-vous qu'à l'imitation d'Homere, nous conjurions les Muſes de nous expliquer l'origine de la ſédition, & que, ſuppoſant qu'elles badinent & s'amuſent avec nous comme avec des enfans, nous les faſſions parler ſur un ton tragique & ſublime, comme ſi c'étoit ſérieuſement? *Glauc.* Comment? *Socr.* A peu-près ainſi.

« Il eſt difficile que la conſtitution d'u-
» ne république telle que la vôtre, s'al-

» tere; mais comme tout ce qui naît eſt
» ſujet à la corruption, ce ſyſtême de
» gouvernement, tout excellent qu'il eſt,
» ne ſe maintiendra pas toujours: il ſe
» démentira, & voici comment. Il y a
» non-ſeulement par rapport aux plantes
» qui naiſſent dans le ſein de la terre,
» mais encore à l'égard des animaux qui
» vivent ſur ſa ſurface, un tems de fer-
» tilité & un tems de ſtérilité tant pour
» les ames que pour les corps. Ce tems
» eſt marqué par les interſections des or-
» bites des différens cercles; des orbites
» qui s'achevent dans un plus court eſpa-
» ce pour les animaux dont la vie eſt plus
» courte, de celles qui s'achevent après
» un plus long tems pour ceux dont la
» vie eſt plus longue. Vos magiſtrats,
» tout habiles qu'ils ſont, ne pourront
» connoître ni par les ſens, ni par le rai-
» ſonnement, l'inſtant favorable ou con-
» traire à la propagation de votre eſpe-
» ce. Cet inſtant leur échappera, & un
» jour viendra où ils donneront des en-
» fans à l'état, lorſqu'il n'en faudra pas
» donner. Pour les générations divines,
» la révolution eſt compriſe dans un nom-
» bre parfait. Quant aux hommes, le
» nombre qui préſide à leurs générations

» heureuſes ou malheureuſes, eſt un nom-
» bre géométrique (*b*) dont il eſt inutile
» de vous expliquer le myſtere, parce
» qu'il eſt au-deſſus de votre portée. L'ef-
» fet de cette ignorance dans vos magiſ-
» trats, ſera de faire contracter à con-
» tre-tems par leurs ſujets des mariages,
» d'où naîtront, ſous de funeſtes auſpices,
» des enfans d'un mauvais naturel. Leurs
» peres choiſiront, à la vérité, les meilleurs
» d'entr'eux pour les remplacer; mais,
» comme ils ſeront indignes de leur ſuc-
» céder dans les premieres places, ils n'y
» ſeront pas plutôt élevés, qu'ils com-
» menceront par nous négliger en faiſant
» de la muſique moins de cas qu'il ne
» convient. Ils négligeront pareillement

(*b*) Ici eſt le fameux nombre de Platon, que je n'ai point traduit, parce que je ne l'entends pas. Je crois même qu'il eſt inutile de vouloir ſe rompre la tête à l'expliquer, perſonne n'ayant pu le faire avec ſuccès juſqu'à préſent. Il y a grande apparence que Platon n'auroit pas parlé d'une maniere ſi obſcure, s'il avoit ſçu quelque raiſon phyſique de cette prétendue amélioration ou détérioration de l'eſpece humaine. Peut-être, dit Ficin, y a-t-il dans ce paſſage plus de difficulté que de ſolidité. Le ton ſur lequel Socrate fait parler les Muſes, nous autoriſe à croire qu'il badine ici avec elles, & qu'il a voulu couvrir ſous cette enveloppe myſtérieuſe, l'ignorance où il étoit des cauſes qui font dépérir les établiſſemens humains.

» la gymnaſtique : d'où il arrivera que » l'éducation de vos jeunes gens ſera » beaucoup moins parfaite. Ainſi, les ma- » giſtrats qui ſeront choiſis parmi eux, » n'apporteront point aſſez de précaution » au diſcernement des races d'or, d'ar- » gent, d'airain & de fer, dont parle » Héſiode, & qui ſe trouvent chez vous. » Le fer venant donc à ſe mêler avec » l'argent, & l'airain avec l'or, il réſul- » tera de ce mêlange un défaut de conve- » nance, de régularité & d'harmonie : » défaut qui, quelque part qu'il ſe trou- » ve, engendre toujours la guerre & l'i- » nimitié ». Telle eſt néceſſairement l'o- rigine de la ſédition en tous les lieux où elle ſe forme. *Glauc.* Nous dirons ſans doute que les Muſes ne ſe trompent point. *Socr.* Comment les Muſes pourroient-elles ſe tromper ? *Glauc.* Hé bien ! que diſent-elles enſuite ?

Socrate. « La ſédition une fois for- » mée, les deux races de fer & d'airain » pouſſeront les uns à s'enrichir, à poſ- » ſéder des terres, des maiſons, de l'or » & de l'argent ; tandis que d'autre part » les races d'or & d'argent, riches de » leur fonds, & ne manquant de rien, » porteront les autres à la vertu & au

» maintien de la conſtitution primitive. » Après bien des efforts & des combats » réciproques, les gens de guerre & les » magiſtrats s'accorderont à faire entr'eux » le partage des terres & des maiſons: » ils traiteront en ſujets & en eſclaves » le reſte des citoyens, qu'ils regar- » doient auparavant comme des hommes » libres, comme leurs amis & leurs » nourriciers; & au lieu d'en être les » gardiens, ils les contraindront de faire » la guerre, & de pourvoir à la ſûreté » commune ». *Glauc.* Il me paroît que cette révolution n'aura point d'autre cauſe. *Socr* Ainſi ce gouvernement tiendra le milieu entre l'ariſtocratie & l'oligarchie. *Glauc.* Oui.

Socr. Le changement ſe fera donc de la maniere que j'ai expliquée; mais quelle ſera la forme de ce nouveau gouvernement? N'eſt-il pas évident qu'il retiendra quelque choſe de l'ancien; qu'il prendra auſſi quelque choſe de l'oligarchique, puiſqu'il tient de l'un & de l'autre; enfin, qu'il aura quelque choſe de propre & de diſtinctif? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Il conſervera de l'ariſtocratie le reſpect pour les magiſtrats, l'averſion des gens de guerre pour l'agriculture, les arts mécha-

niques, & les autres profeſſions lucratives, la coutume de prendre les repas en commun, & le ſoin de cultiver les exercices gymnaſtiques & militaires. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ce qu'il aura de propre ſera de craindre d'élever des ſages aux premieres dignités, parce qu'il ne ſe formera plus dans ſon ſein des hommes d'une vertu ſimple & pure, mais mêlangée de vices; de choiſir plutôt, pour commander, des eſprits bouillans, d'une valeur peu éclairée, plus portés à la guerre qu'à la paix; de faire un grand cas des ſtratagêmes & des ruſes de guerre, & d'avoir toujours les armes à la main. *Glauc.* Oui. *Socr.* Les habitans ſeront avides de richeſſes, comme dans les états oligarchiques. Adorateurs farouches de l'or & de l'argent, ils le confieront aux ténebres, & le tiendront renfermé dans le tréſor de l'épargne & dans leurs coffres. Eux-mêmes, retranchés dans l'enceinte de leurs maiſons, comme dans autant de nids, ils prodigueront les dépenſes pour leurs femmes, & pour tous ceux qu'ils admettront à leurs plaiſirs ſecrets. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Ils ſeront donc avares de leur bien, parce qu'ils eſtiment les richeſſes, & qu'ils les acquierent

ſourdement; & en même tems pro
du bien d'autrui par le deſir qu'ils
ſatisfaire leurs paſſions. Livrés en ſe
tous les plaiſirs, ils ſe cacheron
loi, comme un jeune débauché ſe
de ſon pere; la contrainte les ret
dans le devoir plus que la perſu
parce qu'ils ont négligé la véritable
celle qui préſide à la dialectique
philoſophie, & qu'ils ont préféré la
naſtique à la muſique (*c*). *Gla*
portrait que vous faites eſt celu
gouvernement mêlé de bien & de
Socr. Il eſt très-reſſemblant. Com
y met le courage avant tout le reſt

(*c*) Ce portrait des mœurs de Sparte ne re
guere à ceux qu'on en fait en tant d'écrits mo
où on la repréſente comme un modele de vert
fonde aſſez mal-à-propos ſur l'autorité de Plu
plus connu de nos auteurs que Platon, à cau
Traduction d'Amiot. Cependant Platon étoit
inſtruit que lui; il écrivoit ce qu'il voyoit. Ce
de l'ambition des Lacédémoniens, eſt con
l'hiſtoire qui les accuſe d'avoir attenté plusieu
la liberté des Grecs. Leur avarice étoit paſſée
verbe. On diſoit communément, qu'on vo
traces de l'argent qui entroit à Sparte; mais
celui qui en ſortoit. Quant à l'hypocriſie &
bauches ſecretes, ce devoit être l'effet naturel
éducation dure, où la force avoit plus de par
perſuaſion. On ſçait d'ailleurs, ſur le témoig
Platon dans ſes loix, que le vice groſſier tan
ché aux Grecs, régnoit en Crete & dans Lacéd
plus qu'en nul autre endroit de la Grece.

a un vice dominant qui s'y fait remarquer par-deſſus tout; c'eſt l'ambition & la brigue. *Glauc.* Il eſt vrai.

Socr. Telle eſt l'origine, & telles ſont les mœurs de ce gouvernement. Je n'en ai pas fait une exacte peinture, mais ſeulement un léger crayon, parce que cela ſuffit à notre deſſein, qui eſt de connoître l'homme juſte & le ſcélérat; & que d'ailleurs nous nous jetterions dans un détail infini, ſi nous voulions décrire avec la derniere exactitude chaque gouvernement & chaque caractere. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Quel eſt l'homme qui répond à ce gouvernement? Comment ſe forme-t-il, & quel eſt ſon caractere? Je m'imagine, reprit Adimante, qu'il doit reſſembler à-peu-près à Glaucon, pour ce qui eſt de l'ambition. Cela peut être, lui dis-je; mais il me paroît qu'il en differe par pluſieurs autres endroits. *Adim.* Par où, s'il vous plaît? *Socr.* Il doit être plus arrogant & moins poli. Il aimera peut-être les lettres & les converſations ſçavantes; mais il n'aura aucun talent pour la parole. Dur & brutal envers ſes eſclaves, ſans toutefois les mépriſer, comme font ceux qui ont reçu une excellente éducation, il ſera doux

avec ſes égaux, ſouple & rampant devant ſes maîtres. Il voudra s'élever aux honneurs & aux dignités, non par l'éloquence, ni par aucun des talens de l'eſprit, mais par les vertus guerrieres & politiques; il ſera paſſionné pour la chaſſe & les exercices du gymnaſe. *Adim.* Voilà au naturel les mœurs des citoyens de cet état. *Socr.* Pendant ſa jeuneſſe, il n'aura que du mépris pour les richeſſes; mais ſon attachement pour elles croîtra avec l'âge, parce que ſon caractere le porte à l'avarice, & que ſa vertu, deſtituée de ſon fidele gardien, n'eſt ni pure ni déſintéreſſée. *Adim.* Quel eſt ce gardien? *Socr.* La raiſon tempérée par la muſique; elle ſeule peut conſerver la vertu dans un cœur qui la poſſede. *Adim.* Vous dites bien. *Socr.* Tel eſt le jeune homme ambitieux, image du gouvernement timocratique. *Adim.* Fort bien.

Socrate. Voici à préſent de quelle maniere il ſe forme. Il aura pour pere un homme de bien, citoyen d'un état mal gouverné, qui fuit les honneurs, les dignités, la magiſtrature, & tous les embarras que les charges traînent après elles, qui préfere ſon repos à ſon éléva-tion. *Adim.* Quelle eſt la cauſe qui donne

naiſſance au caractere de ce jeune homme ? *Socr.* Ce ſont les diſcours de ſa mere, qu'il entend à toute heure ſe plaindre que ſon mari n'a aucune charge dans l'état ; qu'elle en eſt moins conſidérée des autres femmes ; qu'il n'a point aſſez d'empreſſement pour augmenter ſon bien ; qu'il aime mieux ſouffrir quelque dommage, que d'avoir un procès ou un démêlé avec qui que ce ſoit ; qu'elle s'apperçoit tous les jours, que tout occupé de lui-même, il n'a pour elle que de l'indifférence. Cette mere, outrée d'une pareille conduite, répete ſans ceſſe à ſon fils que ſon pere eſt un lâche, un homme mou & indolent, & cent autres choſes de cette nature que les femmes ont coutume de dire de leurs maris en ces ſortes de rencontres. *Adim.* Il eſt vrai qu'alors elles ſont mille plaintes qui ſont tout-à-fait dans leur caractere. *Socr.* Sçavez-vous bien que les domeſtiques, ſur-tout ceux qui paroiſſent les plus affectionnés à leur maître, tiennent ſouvent le même langage à ſes enfans. Lorſqu'ils voient, par exemple, qu'un pere ne pourſuit pas le paiement de quelque dette, ou la réparation de quelque injure ; ne manquez pas, diſent-ils à ſon fils, lorſque

qu'on traite d'imbecilles ceux
toyens qui ne s'occupent que de
les regarde, tandis qu'on honore,
vante les gens d'intrigue qui ſe mê
tout. Ce jeune homme, témoin
cela, à qui ſon pere tient d'autre
langage tout différent, & qui voit
conduite de ſon pere à cet égard
[redacted]ſée à celle des autres, ſe ſent à
tiré de deux côtés; par ſon pere q
tive & qui fortifie la partie raiſo
de ſon ame, & par les autres q
flamment ſon courage & ſes deſirs.
me ſon naturel n'eſt point mauvais
qu'il eſt ſeulement ſollicité au m
les méchans qu'il fréquente, il p
milieu entre les deux partis extrême
lui propoſe; il laiſſe prendre tout
ſur ſon ame, à cette partie de lui

vous avez très-bien expliqué l'origine & la naiſſance de ce caractere. *Socr.* Nous avons donc la ſeconde eſpece d'homme & de gouvernement. *Adim.* Oui.

Socr. Ainſi paſſons, comme dit Eſchyle, à un autre homme comparé à un autre état; & pour garder le même ordre, commençons par l'état. *Adim.* J'y conſens. *Socr.* Le gouvernement qui vient après, eſt je crois, l'oligarchie. *Adim.* Qu'entendez-vous par oligarchie? *Socr.* J'entends une forme de gouvernement où le cens décide de la condition de chaque citoyen, où les riches par conſéquent ont le commandement auquel les pauvres n'ont aucune part. *Adim.* Je comprends. *Socr.* Ne dirons-nous pas d'abord comment la timarchie ſe change en oligarchie? *Adim.* Oui. *Socr.* Il n'eſt perſonne, quelque peu clairvoyant qu'il ſoit, qui ne voie comment ſe fait le paſſage de l'une à l'autre. *Adim.* Comment ſe fait-il? *Socr.* Ces richeſſes accumulées dans les coffres des particuliers, perdent à la fin la timarchie. Le luxe y occaſionne tous les jours de nouvelles dépenſes pour les citoyens. Eux & leurs femmes font violence aux loix pour les plier à leurs inclinations. *Adim.* Cela doit

être. *Socr.* Enſuite l'exemple des uns e citant la jalouſie des autres, & les p tant à les imiter, en peu de tems la c tagion devient univerſelle. *Adim.* Ce doit être encore. *Socr.* Pour ſoutenir c dépenſes, on ſe livre de plus en plus la paſſion d'amaſſer; plus le crédit d richeſſes augmente, plus celui de la ver diminue. L'or & la vertu ne ſont-ils-p en effet, comme deux poids mis da une balance, dont l'un ne peut monte que l'autre ne baiſſe? *Adim.* Oui. *Soc* Par conſéquent, la vertu & les gens d bien ſont moins eſtimés dans un état, proportion qu'on y eſtime davantage le riches & les richeſſes. *Adim.* Cela eſ évident. *Socr.* Mais on recherche ce qu'o eſtime, & on néglige ce qu'on mépriſe. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, dans l timarchie, les citoyens, d'ambitieux & d'intrigans qu'ils étoient, finiſſent pa être avares & intéreſſés. Tous leurs élo ges, toute leur admiration eſt pour le riches; les charges ne ſont que pou eux: c'eſt aſſez d'être pauvre pour être mépriſé. *Adim.* Sans contredit.

Socrate. Alors on fixe par des loix les bornes du gouvernement oligarchique, & ces bornes ſont la quantité des re-

nus. Le plus ou le moins de perſon-
s aiſées détermine le nombre des ma-
ſtrats; parce qu'il eſt défendu d'aſpi-
r aux charges à ceux dont le bien ne
onte pas au taux marqué par la loi.
es riches eux-mêmes font paſſer ces
glemens par la voie de la force & des
mes; ou le peuple les prévient par la
rainte où il eſt de quelque violence de
ur part. N'eſt-ce pas ainſi que les cho-
s ſe paſſent? *Adim.* Oui. *Socr.* Voilà
onc à-peu-près comment cette forme
e gouvernement s'établit. *Adim.* Oui;
ais quelles ſont ſes mœurs, & les dé-
uts que nous lui reprochons? *Socr.* Le
remier & l'eſſentiel eſt la conſtitution
ême de cet état. Prenez garde en effet.
i dans le choix des pilotes on avoit uni-
uement égard au cens, & qu'on exclût
u gouvernail le pauvre malgré ſa grande
xpérience, qu'arriveroit-il? *Adim.* que
s vaiſſeaux ſeroient très-mal gouver-
és. *Socr.* N'en ſeroit-il pas de même à
égard de tout autre gouvernement quel
u'il ſoit? *Adim.* Je le penſe. *Socr.* Faut-
l en excepter celui d'une république;
u doit-on l'y comprendre auſſi? *Adim.*
ans doute: d'autant plus que c'eſt de
outes les adminiſtrations la plus difficile

& la plus importante. *Socr.* L'oli
eſt donc ſujette à ce défaut capital
Il me ſemble ainſi.

Socrate. Mais quoi ? cet autre
eſt-il moins conſidérable ? *Adim*
défaut ? *Socr.* C'eſt que cet état
nature n'eſt point un ; mais qu'il
me néceſſairement deux états, l
riches, l'autre de pauvres, qui h
dans la même ville, & qui tra
ſans ceſſe à ſe détruire les uns
tres. *Adim.* Non certes, il n'eſt pa
conſidérable que le premier. *So*
n'eſt pas non plus un avantage
gouvernement, que l'impuiſſance
s'y trouve de faire la guerre ; parc
y eſt forcé, ou bien d'armer la
tude, & d'avoir par conſéquent
craindre d'elle que de l'ennemi ;
ne pas s'en ſervir ; & de ſe préſe
combat avec une armée vraime
garchique (*d*). Outre cela, les ric
fuſent par avarice de fournir aux
la guerre. *Adim.* Il s'en faut bi
ce ſoit un avantage. *Socr.* Appr

(*d*) C'eſt-à-dire, compoſée des ſeuls riche
conſéquent très-peu nombreuſe.

ous encore cette multiplicité d'emplois
e nous avons tant blâmée ci-deſſus,
qui eſt ſi ordinaire dans l'oligarchie,
tant de citoyens ſont à la fois labou-
urs, guerriers, commerçans? *Adim.*
ne l'approuve nullement.

Socrate. Voyez ſi le plus grand vice
e cette conſtitution n'eſt pas celui que
vais dire. *Adim.* Quel vice? *Socr.* La
berté qu'on y laiſſe à chacun de ſe dé-
ire de ſon bien, ou d'acquérir celui
autrui; & à celui qui a vendu ſon bien,
demeurer dans l'état ſans y avoir au-
un emploi, ni d'artiſan, ni de commer-
ant, ni de ſoldat, ni d'autre titre enfin
ue celui de pauvre & d'indigent? *Adim.*
ous avez raiſon. *Socr.* On ne ſonge
as à empêcher ce déſordre dans les gou-
ernemens oligarchiques. Car ſi on le
révenoit, les uns n'y poſſéderoient pas
es richeſſes immenſes, tandis que les
utres ſont réduits à la derniere miſere.
dim. Cela eſt vrai. *Socr.* Faites encore
ttention à ceci. Lorſque cet homme au-
refois riche s'eſt ruiné par de folles dé-
enſes, quel avantage le public en a-t-il
retiré? Il paſſoit pour le chef de l'état;
mais en effet il n'en étoit ni le chef, ni
le miniſtre; il n'y avoit d'autre emploi

que celui de dépenſer ſon bien. *A*
Ce n'étoit qu'un prodigue & rie
plus. *Socr.* Voulez-vous que nous di
de cet homme qu'il eſt dans l'état
qu'un frêlon eſt dans une ruche ; ur
qui le mine & le conſume ? *Adim.*
veux bien, Socrate. *Socr.* Mais il
cette différence, mon cher Adima
que Dieu a fait naître ſans aiguillon
les frêlons aîlés ; au lieu que parm
frêlons à deux pieds, s'il y en a qui
pas d'aiguillons, d'autres en récomp
en ont de très-piquans. Ceux qui
ont pas vivent & meurent dans l'i
gence. Du nombre de ceux qui en
ſont tous ceux qu'on appelle malfaite
Adim. Rien de plus vrai. *Socr.* Il eſt d
manifeſte que dans toute ſociété où v
verrez des pauvres, il y a des filou
chés, des coupeurs de bourſe, des
crileges & des fripons de toute eſp
Adim. On n'en ſçauroit douter. *Socr.* N
dans les gouvernemens oligarchiques,
a-t-il pas beaucoup de pauvres ? *A*
Preſque tous les citoyens le ſont, à l'
ception des chefs. *Socr.* Ne ſommes-n
point par conſéquent autoriſés à cr
qu'il s'y trouve beaucoup de ſcélérats
més d'aiguillons, que les magiſtrats c
tienn

tiennent dans le devoir par la vigilance & par la force ? *Adim.* Oui. *Socr.* Mais ſi on nous demande qui les y a fait naître, ne dirons-nous pas que c'eſt l'ignorance, la mauvaiſe éducation & le vice intérieur du gouvernement ? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Telle eſt donc la conſtitution de cet état : tels ſont ſes défauts, peut-être en a-t-il encore davantage. *Adim.* Peut-être. *Socr.* Ainſi, nous avons achevé la peinture de ce gouvernement qu'on nomme *oligarchie*, où le cens éleve aux différens degrés de la magiſtrature. Paſſons à préſent à l'homme oligarchique. Voyons comment il ſe forme & quel eſt ſon caractere. *Adim.* J'y conſens. *Socr.* Le changement de l'ambitieux en celui dont nous parlons, ne ſe fait-il pas de cette maniere ? *Adim.* De quelle maniere ? *Socr.* L'ambitieux a un fils qui veut d'abord imiter ſon pere & marcher ſur ſes traces ; mais enſuite voyant que ſon pere s'eſt briſé contre l'état, comme un vaiſſeau contre un écueil ; qu'après avoir prodigué ſes biens & ſa perſonne, ſoit à la tête des armées ou dans l'adminiſtration de quelque autre grande charge, il eſt traîné devant les juges,

calomnié par des impoſteurs, condamné à la mort, à l'exil, à la perte de ſon honneur ou de ſes biens : *Adim.* Cela eſt très-ordinaire. *Socr.* Voyant, dis-je, fondre ſur ſon pere tant de malheurs qu'il partage avec lui, dépouillé de ſon patrimoine, & craignant pour ſa propre vie, il précipite cette ambition & ces grands ſentimens du trône qu'il leur avoit élevé dans ſon ame ; humilié de l'état d'indigence où il ſe trouve, il ne ſonge plus qu'à amaſſer du bien ; & par un travail aſſidu & des épargnes ſordides, il vient à bout de s'enrichir. Après cela, ne croyez-vous pas que ſur ce même trône dont il a chaſſé l'ambition, il fera monter l'eſprit d'avarice & de convoitiſe, qu'il l'établira ſon grand Roi (*e*), qu'il lui mettra le diadême, le collier, & lui ceindra le cimeterre ? *Adim.* Je le crois. *Socr.* Plaçant enſuite au bas du trône, d'un côté la raiſon, de l'autre le courage, enchaînés comme de vils eſclaves, il oblige l'une à ne réfléchir, à ne penſer qu'aux moyens d'accumuler de nouveaux tréſors, & force l'autre à n'ad-

(*e*) Cette expreſſion fait alluſion au roi de Perſe, que les Grecs appelloient *le grand Roi*.

mirer, à n'honorer que les richeſſes & les riches, à mettre toute ſa gloire dans la poſſeſſion des biens de fortune & dans le talent d'en amaſſer. *Adim.* Il n'eſt point de paſſage plus rapide ni plus violent que celui-là, de l'ambition à l'avarice dans un jeune homme. *Socr.* N'eſt-ce pas-là le caractere oligarchique ? *Adim.* Du moins le changement d'homme à homme eſt le même que celui de gouvernement à gouvernement.

Socrate. Voyons encore ſi les mœurs ſe reſſemblent de part & d'autre. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-il pas d'abord avec l'oligarchie ce premier trait de reſſemblance, de placer les richeſſes avant tout le reſte ? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Il lui reſſemble de plus par l'eſprit d'épargne & par l'induſtrie ; il n'accorde à la nature que la ſatisfaction des deſirs néceſſaires, il retranche toute autre dépenſe, & captive tous les autres deſirs, comme ſuperflus & inſenſés. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il eſt ſordide, fait argent de tout, ne ſonge qu'à théſauriſer ; en un mot, il eſt du nombre de ceux dont le vulgaire admire le ſçavoir-faire. N'eſt-ce pas-là le portrait fidele du caractere analogue au gouvernement oli-

garchique ? *Adim.* Oui : de part ni d'autre on ne voit rien de préférable aux richeſſes. *Socr.* Sans doute que cet homme n'a cultivé ni ſon eſprit ni ſon cœur par une bonne éducation. *Adim.* Il n'y a pas d'apparence : autrement, il ne ſe laiſſeroit pas conduire dans toutes ſes démarches par un aveugle tel que Plutus.

Socrate. Prenez garde à ce que j'ajoute. Ne dirons-nous pas que l'ignorance a fait naître en lui des deſirs qui ſont de la nature des frêlons, les uns toujours indigens, les autres toujours portés à mal faire, & qu'il retient avec bien de la peine dans de juſtes bornes ? *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Sçavez-vous en quelles occaſions l'injuſtice de ces deſirs ſe montrera à découvert ? *Adim.* En quelles occaſions ? *Socr.* Lorſqu'il ſera chargé de quelque tutele, ou de quelque autre commiſſion, où il aura toute licence de mal faire. *Adim.* Vous avez raiſon. *Socr.* N'eſt-il pas vrai que, ſi dans les autres circonſtances de la vie, il paſſe pour un homme d'honneur & de probité, s'il contient ſes mauvais deſirs & les cache ſous le voile de l'équité & de la modération, ce n'eſt ni par vertu ni par raiſon qu'il

s'en rend le maître ; mais par néceſſité, & par la crainte de perdre ſon bien, en voulant s'emparer de celui d'autrui ? *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* Mais lorſqu'il ſera queſtion de dépenſer le bien d'autrui, c'eſt alors, mon cher ami, que vous découvrirez dans les hommes de ce caractere, ces convoitiſes qui tiennent du naturel des frêlons. *Adim.* J'en ſuis perſuadé. *Socr.* Ils éprouvent donc néceſſairement des ſéditions au dedans d'eux-mêmes : dans chacun d'eux, il y a deux hommes différens, dont les deſirs ſe combattent ; mais, pour l'ordinaire, les bons deſirs l'emportent ſur les mauvais. *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* C'eſt pour cela qu'à l'extérieur ils paroiſſent plus modérés, plus maîtres d'eux-mêmes que bien d'autres. Mais la vraie vertu qui produit dans l'ame la concorde & l'harmonie, eſt bien loin de leur cœur. *Adim.* Je le penſe comme vous.

Socrate. Faut-il diſputer une victoire, ou quelque prix d'honneur aux jeux publics, l'homme ménager ne s'y porte que foiblement. Il ne veut pas dépenſer d'argent pour la gloire, ni pour ces ſortes de combats ; il craint de réveiller en lui des deſirs déja trop prodigues, & de les

appeller à ſon ſecours dans la diſpute. Il combat donc, d'une maniere oligarchique, avec une très-petite partie de ſes forces; il a préſque toujours le deſſous; mais que lui importe? il s'enrichit. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Douterons-nous encore de la parfaite reſſemblance qui ſe trouve entre l'homme avare & ménager, & le gouvernement oligarchique? *Adim.* Non.

Socrate. Il s'agit à préſent d'examiner l'origine & les mœurs de la démocratie, afin qu'après avoir connu le caractere de l'homme démocratique, nous puiſſions les comparer enſemble, & en juger. *Adim.* Nous ne ferons que ſuivre en cela notre méthode ordinaire. *Socr.* On paſſe de l'oligarchie à la démocratie par l'envie inſatiable d'acquérir de nouvelles richeſſes, qu'on regarde comme le premier avantage dans le gouvernement oligarchique. *Adim.* Comment cela? *Socr.* Les magiſtrats, qui ſont redevables à leurs grands biens des charges qu'ils occupent, ſe gardent bien de réprimer par la ſévérité des loix le libertinage des jeunes débauchés, ni de les empêcher de ſe ruiner par des dépenſes exceſſives; leur deſſein étant d'acheter leurs biens, de leur prêter à gros intérêts, & d'accroître par ce

moyen leurs richeſſes & leur crédit. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il eſt évident d'ailleurs que, dans quelque gouvernement que ce ſoit, il eſt impoſſible que les citoyens eſtiment les richeſſes, & s'exercent en même tems à la tempérance, mais que c'eſt une néceſſité qu'ils ſacrifient une de ces deux choſes à l'autre. *Adim.* Cela eſt de la derniere évidence. *Socr.* Ainſi, dans les oligarchies les magiſtrats par leur négligence, & la licence qu'ils accordent au libertinage, ont ſouvent réduit à l'indigence des hommes nés peut-être avec des ſentimens nobles & élevés. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ce qui forme dans l'état un corps de gens oiſifs, armés de puiſſans aiguillons, les uns accablés de dettes, les autres notés d'infamie, quelques-uns ruinés à la fois de biens & d'honneur, qui haïſſent à mort ceux qui ſe ſont enrichis des débris de leur fortune, leur dreſſent des embûches, ainſi qu'au reſte des citoyens, & n'aſpirent qu'à exciter quelque révolution dans le gouvernement. *Adim.* Cela eſt ainſi. *Socr.* Cependant ces uſuriers avides, penchés, pour ainſi dire, ſur leur proie, & ne s'imaginant pas être apperçus des autres, continuent de four-

la lâcheté des pauvres ? Et lorſqu'ils ſe rencontrent enſemble, ne ſe diſent-ils pas les uns aux autres ; en vérité, nos riches ſont des gens qui ne ſont bons à rien ? *Adim.* Je ſuis perſuadé qu'ils parlent & penſent de la ſorte.

Socrate. Et comme un corps mal affecté n'a beſoin, pour tomber malade, que du plus léger accident ; que ſouvent même il ſe dérange, ſans qu'il ſurvienne aucune cauſe extérieure : ainſi un état, dans la ſituation où je viens de le repréſenter, ne tarde point à être en proie aux ſéditions & aux guerres inteſtines, auſſi-tôt que, ſur le moindre prétexte, les riches & les pauvres, cherchant à fortifier leur parti, appellent à leur ſecours, ceux-ci les habitans d'une République voiſine, ceux-là les chefs de quelque état oligarchique ; quelquefois auſſi les deux factions ſe déchirent de leurs propres mains, ſans que les étrangers entrent dans leur querelle. *Adim.* Oui vraiment. *Socr.* Le gouvernement devient populaire, lorſque les pauvres, ayant remporté la victoire ſur les riches, maſſacrent les uns, chaſſent les autres, & partagent également avec ceux qui reſtent, les charges & l'adminiſtration des affaires ; partage

leurs enfans ſont dans l'abondance; que leurs enfans menent une vie voluptueuſe, qu'ils n'exercent ni leur corps, ni leur eſprit par aucun des travaux propres de leur âge, trop mous & trop lâches pour réſiſter aux amorces du plaiſir, & à l'impreſſion de la douleur : *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Et qu'eux-mêmes, uniquement occupés à s'enrichir, négligent tout le reſte, & ne ſe mettent pas plus en peine d'acquérir la vertu, que ceux qu'ils ont rendus pauvres. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Or, les eſprits étant ainſi diſpoſés, lorſque les magiſtrats & les ſujets ſe trouvent enſemble en voyage, au ſpectacle, à l'armée, tant ſur mer que ſur terre, ou en quelqu'autre rencontre; qu'ils s'examinent mutuellement dans les occaſions périlleuſes, les riches n'ont alors aucun ſujet de mépriſer les pauvres; au contraire, quand un pauvre maigre, & brûlé du ſoleil, ſe voit dans la mêlée poſté à côté d'un riche élevé à l'ombre, & chargé d'embonpoint, qu'il le voit tout hors d'haleine & embarraſſé de ſa perſonne, quelles penſées croyez-vous qu'il lui vienne en ce moment à l'eſprit ? Ne ſe dit-il pas à lui-même que ces hommes mépriſables doivent leurs richeſſes à

quoi non ? *Socr.* Ceux du moins qui en jugeront, comme les femmes & les enfans jugent des habits, je veux dire par la bigarrure, ne ſçauroient manquer de la préférer à toutes les autres. *Adim.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* C'eſt dans cette République, mon cher ami, que chacun peut aller chercher le genre de gouvernement qui l'accommode. *Adim.* Pourquoi cela ? *Socr.* Parce qu'elle les renferme tous, & que chacun a la liberté d'y vivre à ſa façon. Il me ſemble que ſi quelqu'un vouloit former le plan d'un état, comme nous faiſions tout-à-l'heure, il n'auroit qu'à ſe tranſporter dans une ville où le peuple gouverne : c'eſt une foire où on expoſe des gouvernemens de toute eſpece. Il n'auroit qu'à choiſir, & qu'à exécuter enſuite ſon deſſein ſur le modele qu'il auroit choiſi. *Adim.* Il ne manqueroit pas de modeles.

Socr. A juger de la choſe ſur le premier coup-d'œil, n'eſt-ce pas une condition bien douce & bien commode, de ne pouvoir être contraint d'accepter aucune charge publique, quelque mérite que vous ayiez pour la remplir ; de n'être ſoumis à aucune autorité, ſi vous ne le voulez ; de ne point faire la guerre quand

les autres la font ; & tandis que les autres vivent en paix, de n'y pas vivre vous-même, ſi cela ne vous plaît pas ; & en dépit de la loi qui vous interdit toute fonction dans le barreau ou dans la magiſtrature, d'être juge ou magiſtrat, ſi la fantaiſie vous en prend ? *Adim.* A la premiere vue, cette vie doit paroître délicieuſe. *Socr.* N'eſt-ce pas encore quelque choſe d'admirable que la douceur avec laquelle on y traite certains criminels ? N'avez-vous pas vu dans une ville libre des hommes, condamnés à la mort ou à l'exil, reſter impunément dans la ville, paroître en public, ſe promener avec une démarche & une contenance de héros, comme ſi perſonne n'y faiſoit attention, & ne devoit pas même s'en appercevoir ? *Adim.* J'en ai vu pluſieurs. *Socr.* De plus, n'eſt-ce pas l'effet d'une condeſcendance vraiment généreuſe, & d'une façon de penſer exemte de baſſeſſe, que ce mépris qu'on y témoigne pour ces maximes que nous débitions tantôt avec tant d'emphaſe, en traçant le plan de notre république ; lorſque nous aſſurions qu'à moins d'être doué d'un excellent naturel, de s'être amuſé, pour ainſi dire, dès l'enfance au milieu des belles choſes, & d'en

avoir fait une étude ſérieuſe le reſte d
vie, jamais on ne deviendroit hon
homme ? Avec quelle grandeur d'am
y foule aux pieds ces maximes, ſan
mettre en peine d'examiner le carac
& la conduite de ceux qui s'ingerent c
le maniement des affaires ! quel emp
ſement au contraire on fait paroît
les honorer, pourvu qu'ils diſent q
ſont pleins de zele pour les intérêt
peuple ! *Adim.* Cela ſuppoſe en effet
ſentimens bien généreux.

Socrate. Tels ſont à-peu-près les a
tages de la démocratie. C'eſt, cor
vous voyez, un gouvernement très-dc
où perſonne n'eſt le maître, dont la
riété eſt charmante, & où l'égalité re
entre les conditions les plus inég
Adim. Vous n'en dites rien qui ne
connu de tout le monde. *Socr.* Conſ
rez à préſent le caractere de l'homme
mocratique ; ou plutôt, pour garder
jours le même ordre, ne verrons-n
pas auparavant comment il ſe forr
Adim. Oui. *Socr.* N'eſt-ce pas ai
L'homme avare & oligarchique a un
qu'il éleve dans ſes ſentimens. *Adim.* I
bien. *Socr.* Ce fils maîtriſe & captive
l'exemple de ſon pere, les paſſions

le portent au plaiſir, qui inſpirent le luxe & la dépenſe, & ſont ennemies de l'épargne; en un mot, cette foule de deſirs qu'on appelle ſuperflus. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Voulez-vous, pour jetter plus de clarté dans notre entretien, que nous commencions par établir la diſtinction des deſirs néceſſaires & des deſirs ſuperflus. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-on pas raiſon d'appeller deſirs néceſſaires ceux qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de retrancher, ni de réprimer, & qu'il nous eſt d'ailleurs utile de contenter? car il eſt évident que ce ſont des néceſſités de nature: n'eſt-ce pas? *Adim.* Oui. *Socr.* C'eſt donc à bon droit que nous appellerons ces deſirs néceſſaires. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Pour ceux dont il eſt aiſé de ſe défaire, ſi l'on s'y applique de bonne heure, dont la préſence outre cela ne produit en nous aucun bien, & même y cauſe ſouvent de grands maux; quel autre nom leur convient mieux que celui des deſirs ſuperflus? *Adim.* Nul autre. *Socr.* Propoſons un exemple des uns & des autres, afin de nous en former une plus juſte idée. *Adim.* Ce ſera bien fait. *Socr.* Le deſir de prendre de la nourriture avec quelque aſſaiſonnement, au-

tant qu'il eſt beſoin pour entretenir la ſanté & les forces, n'eſt-il pas néceſſaire? *Adim.* Je le penſe. *Socr.* Celui de la ſimple nourriture eſt néceſſaire pour deux raiſons, & parce qu'il eſt utile de manger, & parce qu'il eſt impoſſible de vivre autrement. *Adim.* Oui. *Socr.* Celui de l'aſſaiſonnement n'eſt néceſſaire qu'autant qu'il ſert à la ſanté. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Mais le deſir de toutes ſortes de mets & de ragoûts, deſir qu'on peut réprimer, & même retrancher entiérement par une bonne éducation, deſir nuiſible au corps & à l'ame, dont il abrutit la raiſon & réveille les paſſions, ne doit-il pas être compté parmi les deſirs ſuperflus? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Nous dirons donc que ceux-ci ſont des deſirs ſomptueux & prodigues; ceux-là des deſirs ménagés & intéreſſés, parce qu'il eſt utile dans la vie de les remplir. *Adim.* Oui. *Socr.* Nous porterons le même jugement touchant les plaiſirs de l'amour, & les autres voluptés ſenſuelles. *Adim.* Oui. *Socr.* N'avons-nous pas dit de celui à qui nous avons donné le nom de frêlon, qu'il étoit livré à ces ſortes de plaiſirs, & dominé par des deſirs ſuperflus de toute eſpece; au lieu que

omme ménager & oligarchique n'a
l'un petit nombre de desirs néceſſaires.
dim. Nous l'avons dit.
Socrate. Expliquons de nouveau com-
ent cet homme oligarchique devient
mocratique : voici, ce me ſemble, de
elle maniere cela arrive pour l'ordi-
ire. *Adim.* Comment? *Socr.* Lorſqu'un
ne homme, élevé, ainſi que nous
ons dit, dans l'ignorance, & dans des
incipes d'épargne, a goûté une fois du
iel des frêlons, qu'il s'eſt trouvé dans
compagnie de ces inſectes furieux,
dens pour les plaiſirs, & ſçavans dans
rt de les préparer, n'eſt-ce pas alors
e ſon gouvernement intérieur, d'oli-
rchique qu'il étoit, devient démocrati-
e? *Adim.* C'eſt une néceſſité inévitable.
cr. Et comme l'état a changé de forme,
rce que la faction du peuple, fortifiée
r un ſecours étranger qui favoriſoit ſes
ſeins, l'a emporté ſur celle des riches;
ſi ce jeune homme ne change-t-il pas
mœurs, à cauſe de l'appui que ſes
ſions trouvent dans les paſſions d'au-
i, de même nature que les ſiennes?
im. Oui. *Socr.* Si ſon pere ou ſes pro-
s envoyoient de leur côté du ſecours
faction des deſirs oligarchiques, &

employoient pour la ſoutenir les avis ſalutaires & les réprimandes, ſon cœur ne deviendroit-il pas alors le théatre des ſéditions & des combats ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il arrive quelquefois que la faction oligarchique l'emporte ſur la démocratique, alors les mauvais deſirs ſont en partie détruits, en partie chaſſés de ſon ame; la pudeur & la modeſtie prennent leur place, & ce jeune homme rentre dans ſon devoir. *Adim.* Cela arrive quelquefois. *Socr.* Mais bientôt, à cauſe de la mauvaiſe éducation qu'il a reçue de ſon pere, de nouveaux deſirs plus forts, & en plus grand nombre, ſuccedent à ceux qu'il a bannis. *Adim.* Il n'eſt rien de plus ordinaire. *Socr.* Ils le rentraînent dans les mêmes compagnies, & du commerce clandeſtin qu'ils ont avec les deſirs des autres, naît une foule de deſirs, qu'il ne connoiſſoit point auparavant. *Adim.* Oui.

Socr. Enfin, ils s'emparent de la citadelle de l'ame de ce jeune homme, après s'être apperçu qu'elle eſt vuide de ſcience, d'habitudes louables, & de jugemens vrais, qui ſont la garde la plus ſûre & la plus fidelle de la raiſon des mortels chéris des Dieux. *Adim.* Sans doute.

ocr. Auſſi-tôt les jugemens faux & pré-
mptueux, les opinions haſardées ac-
ourent en foule & ſe jettent dans la
ace. *Adim.* Hélas ! oui. *Socr.* N'eſt-ce
oint alors qu'il retourne dans la com-
agnie de ces voluptueux lotophages,
ne rougit plus de ſon commerce inti-
e avec eux ? S'il vient de la part de
s amis & de ſes proches quelque ren-
ort à la faction contraire, les jugemens
ux fermant promptement les portes du
âteau royal, refuſent l'entrée au ſe-
ours qu'on envoie, & n'écoutent pas
ême les diſcours que des vieillards
leins de ſens & d'expérience y envoient
n ambaſſade. Secondés d'une multitude
e deſirs pernicieux, ils combattent, ils
emportent la victoire ; & traitant la pu-
eur d'imbécillité, ils la chaſſent ignomi-
ieuſement. Ils bannifſent la tempérance,
près l'avoir outragée & défigurée du
om de lâcheté : ils exterminent la mo-
ération & la frugalité, qu'ils appellent
ruſticité & baſſeſſe. *Adim.* Oui vraiment.
ocr. Après en avoir vuidé & purgé
ame de ce malheureux jeune homme,
'ils obſedent & qu'ils initient en gran-
e pompe à leurs myſteres, ils introdui-
nt avec un nombreux cortege, riche-

ment parées & la couronne ſur la tête l'inſolence, l'indépendance, le liberti nage & l'effronterie, dont ils font mil éloges, déguiſant leur laideur ſous le plus beaux noms : l'inſolence ſous le nom de politeſſe, l'indépendance ſous celu de liberté, le libertinage ſous celui d magnificence, l'effronterie ſous celui d force. N'eſt-ce pas ainſi qu'un jeune hom me accoutumé dès l'enfance à ne ſatisfai d'autres deſirs que les deſirs néceſſaires paſſe à l'état, dirai-je de liberté ou d licence, où il s'abandonne à une foul de deſirs & de plaiſirs ſuperflus ? *Adi* On ne peut expoſer ce changement d'un maniere plus frappante.

Socr. Comment vit-il après cela ? ſa diſtinguer les plaiſirs ſuperflus des plaiſi néceſſaires, il ſe livre aux uns & au autres ; il n'épargne pour ſe ſatisfaire ſon bien, ni ſes ſoins, ni ſon induſtri S'il eſt aſſez heureux pour ne pas porte ſes déſordres à l'excès, & ſi l'âge ayan un peu appaiſé le tumulte des paſſions l'engage à rappeller de l'exil une parti des vertus qu'il a bannies, & à ne pa s'abandonner ſans réſerve aux vices qu ont pris leur place ; il établit alors en tre les plaiſirs une eſpece d'égalité, &

; faiſant, pour ainſi dire, tirer au ſort, laiſſe maîtriſer ſon ame au premier à i le ſort eſt favorable. Ce deſir ſatis- it, il paſſe ſous l'empire d'un autre, & nſi de ſuite; il n'en rebute aucun, & les tretient tous également. *Ad.* Cela eſt ai. *Socr.* Que quelqu'un vienne lui dire 'il y a des plaiſirs de deux ſortes: les uns i vont à la ſuite des deſirs innocens & ritimes, les autres qui ſont le fruit des ſirs criminels & défendus; qu'il faut chercher & eſtimer les premiers, répri- er & dompter les ſeconds; il ferme utes les avenues de la citadelle à ces ges maximes, & n'y répond que par des nes de mépris: il ſoutient que tous les aiſirs ſont de même nature, & méri- nt également d'être recherchés. *Adim.* elle eſt en effet ſa diſpoſition d'eſprit, laquelle il conforme ſa conduite.

Socr. Il vit donc, pour m'exprimer la ſorte, au jour la journée. Le pre- ier deſir qui ſe préſente, eſt le premier mpli. Aujourd'hui il fait ſes délices de vreſſe & des chanſons bacchiques: de- ain il jeûnera & ne boira que de l'eau. ntôt il s'exerce au gymnaſe, tantôt il : oiſif & n'a ſouci de rien. Quelque- is il eſt philoſophe; le plus ſouvent il

eſt homme d'état, il monte à la tribune, il parle & agit ſans ſçavoir ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Un jour, il porte envie à la condition des gens de guerre; & le voilà devenu guerrier : un autre jour, il ſe jette dans le commerce. En un mot, il n'y a dans ſa conduite rien de fixe, rien de réglé; il ne veut être gêné en rien, & il appelle la vie qu'il mene, une vie libre, agréable, une vie de bienheureux. *Adim.* Vous nous avez dépeint au naturel la vie d'un homme indépendant & jaloux de l'égalité. *Socr.* Son caractere qui réunit en lui toutes ſortes de mœurs & de caracteres, a tout l'agrément & toute la variété de l'état populaire; & il n'eſt pas étonnant que tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe trouvent ſi beau un genre de vie où ſont raſſemblées toutes les eſpeces de gouvernemens & de caracteres. *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Mettons donc vis-à-vis de la démocratie, cet homme qu'on peut à bon droit nommer démocratique. *Adim.* Mettons-le.

Socr. Il reſte déſormais que nous conſidérions la plus belle forme de gouvernement, & le caractere le plus accompli; je veux dire la tyrannie & le tyran

im. Sans doute. *Socr.* Mon cher Adi-
inte, répondez-moi. Quelles ſont les
eurs du gouvernement tyrannique ?
r, pour ce qui eſt de la maniere dont
ſe forme, il eſt évident qu'il doit ſa
iſſance à la démocratie. *Adim.* Cela eſt
rtain. *Socr.* Le paſſage de l'état popu-
re à la tyrannie, n'eſt-il pas à-peu-près
même que celui de l'oligarchie à la dé-
ocratie ? *Adim.* Comment cela ? *Socr.*
e qu'on regarde dans l'oligarchie com-
e le plus grand bien, ce qui même a
nné naiſſance à cette forme de gou-
rnement, ce ſont les richeſſes exceſ-
ves ; n'eſt-ce pas ? *Adim.* Oui. *Socr.*
e qui cauſe ſa ruine, n'eſt-ce pas le
ſir inſatiable de s'enrichir, & l'indif-
rence que cet unique objet qu'on ſe
ropoſe, inſpire pour tout le reſte ?
dim. Cela eſt encore vrai. *Socr.* Par la
ême raiſon, l'état populaire trouve la
auſe de ſa perte dans ce qu'il regarde
omme ſon vrai bien, lorſqu'il en eſt in-
atiable. *Adim.* Quel eſt ce bien ? *Socr.*
a liberté. Entrez dans une ville libre,
ous entendrez dire de toutes parts,
u'il n'eſt point d'avantage préférable à
elui-là ; que pour en jouir, tout hom-
ne né libre choiſira de fixer ſon ſéjour

là, plutôt qu'ailleurs. *Adim.* Rien n'y plus ordinaire qu'un pareil langage.

Socr. N'eſt-ce pas, comme je le ſois tout-à-l'heure, cet amour de la berté porté à l'excès, & accompa d'une indifférence extrême pour tout reſte, qui perd enfin ce gouvernem & lui rend la tyrannie néceſſaire. *Ad* Comment? *Socr.* Lorſqu'une ville dé rée d'une ſoif ardente de la liberté, gouvernée par de mauvais échanſon qui la lui verſent toute pure & la fc boire juſqu'à l'enivrer; alors, ſi les m giſtrats ne portent pas la complaiſan pour elle, juſqu'à lui laiſſer faire tout qu'elle veut, elle les maltraite ſous pr texte que ce ſont des méchans qui aſ rent à l'oligarchie. *Adim.* Elle ne m que pas de le faire. *Socr.* Elle traite av le dernier mépris ceux qui ont encc pour eux du reſpect & de la ſoumiſſio elle leur reproche qu'ils ſont des gens néant, des eſclaves volontaires. En blic comme en particulier, elle vante honore cette précieuſe égalité qui n de niveau les magiſtrats & les citoye Se peut-il faire que dans une telle vi la liberté ne ſoit portée à ſon combl *Adim.* Comment cela ne ſeroit-il pa

Socr. Qu'elle ne pénetre, mon cher ami, juſques dans l'intérieur des familles, & qu'à la fin l'eſprit d'indépendance & d'anarchie ne paſſe juſqu'aux animaux ? *Adim.* Qu'entendez-vous par-là ? *Socr.* Je veux dire que les peres s'accoutument à traiter leurs enfans comme leurs égaux, à les craindre même ; & ceux-ci à s'égaler à leurs peres ; à n'avoir ni reſpect ni crainte pour ceux à qui ils doivent le jour, parce qu'autrement leur liberté en ſouffriroit ; que les citoyens anciens & nouveaux, que les étrangers même y jouiſſent des mêmes droits. *Adim.* C'eſt ainſi que les choſes s'y paſſent.

Socr. Et pour deſcendre à de moindres objets, les maîtres, par une raiſon ſemblable, y craignent & ménagent leurs diſciples ; ceux-ci ſe moquent de leurs maîtres & de leurs gouverneurs. En un mot, les jeunes gens veulent aller de pair avec les vieillards, & balancer leur autorité, ſoit dans les diſcours, ſoit dans les actions. Les vieillards, de leur côté, par une complaiſance & une politeſſe mal entendues, prennent leur place parmi les jeunes gens, & s'étudient à copier leurs façons, dans la crainte de paſſer pour des gens d'un caractere bourru & deſpotique.

J'ai preſque oublié de dire que le
mes y ont autant de pouvoir, é
auſſi indépendantes que les ho
Adim. N'oublions rien &, ſelon l'e
ſion d'Eſchyle, *diſons tout ce qu
viendra à la bouche. Socr.* Fort bien
auſſi ce que je fais. On auroit p
croire, à moins d'en avoir été té
combien les animaux qui ſont à
des hommes, y ſont plus libres qu
tout ailleurs. Nous voyons que les
nes, ſelon le proverbe, ſont
même pied que leurs maîtreſſes
les chevaux & les ânes, accou
à marcher tête levée & ſans ſe
heurtent celui qui ſe rencontre ſu
paſſage, s'il n'a ſoin de ſe ranger.
tout y jouit d'une pleine & enti

brageux, au point de ſe ſoulever, de ſe révolter à la moindre apparence de ſervitude ? Ils en viennent à la fin, comme vous ſçavez, juſqu'à ne tenir aucun compte des loix écrites ou non écrites, afin de n'avoir abſolument aucun maître. *Adim.* Je le ſçais. *Socr.* C'eſt de cette forme de gouvernement ſi belle, ſi hardie, que naît la tyrannie, du moins à ce que je penſe. *Adim.* Elle eſt hardie en effet, mais continuez de m'en expliquer les ſuites. *Socr.* La même maladie qui a perdu l'oligarchie, prenant de nouvelles forces & de nouveaux accroiſſemens dans l'état populaire, le perd à ſon tour, & change en eſclavage ſa liberté. En général, il eſt vrai de dire qu'on ne peut donner dans un excès, ſans s'expoſer à tomber dans l'excès contraire. C'eſt ce qu'on remarque à l'égard des ſaiſons, des plantes, des corps & ſur-tout des états. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Ainſi, par rapport à une ſociété entiere comme par rapport à un ſimple particulier, la liberté exceſſive dégénere tôt ou tard en une extrême ſervitude. *Adim.* Cela doit être encore. *Socr.* Il eſt donc naturel que la tyrannie ne prenne naiſſance d'aucun autre gouvernement, que du gouvernement populaire ; c'eſt-à-

dire, qu'à la liberté la plus pleine & la plus entiere, doit ſuccéder le deſpotiſme le plus abſolu & le plus intolérable. *Adim.* C'eſt l'ordre même des choſes. *Socr.* Mais ce n'eſt pas là ce que vous me demandez. Vous voulez ſavoir quelle eſt cette maladie qui formée dans l'oligarchie & accrue enſuite dans la démocratie, la conduit enfin à la tyrannie. *Adim.* Vous avez raiſon.

Socr. Par cette maladie, j'entends cette foule de gens fainéans & prodigues, dont les uns plus hardis & plus courageux ſont à la tête, les autres plus lâches vont à la ſuite des premiers. Nous avons comparé les premiers à des frêlons armés d'aiguillons, & les ſeconds à des frêlons ſans aiguillon. *Adim.* Cette comparaiſon me paroît juſte. *Socr.* Ces deux eſpeces d'hommes ſont dans tout corps politique les mêmes ravages, que le phlegme & la bile ſont dans le corps humain. Un ſage légiſlateur, en qualité de médecin de l'état, prendra à leur égard les mêmes précautions, qu'un homme qui éleve des abeilles prend à l'égard des frêlons. Son premier ſoin ſera d'empêcher qu'ils ne s'introduiſent dans la ruche; & ſi, malgré ſa vigilance, ils s'y ſont

gliſſés, il les retranchera au plus vîte en coupant la partie du gâteau où ils ſe ſont retirés. *Adim.* Il n'a pas d'autre parti à prendre. *Socr.* Pour comprendre encore mieux ce que nous voulons dire, faiſons une choſe. *Adim.* Quoi ? *Socr.* Séparons par la penſée l'état populaire en trois corps, dont en effet il eſt compoſé. Dans le premier ſont compris ceux dont je viens de parler ; la licence les y fait naître en auſſi grand nombre que dans l'oligarchie. *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Il y a néanmoins cette différence, qu'ils ſont beaucoup plus remuans dans l'état républicain que dans l'oligarchique. *Adim.* Pour quelle raiſon ? *Socr.* C'eſt que dans celui-ci, comme ils n'ont aucun crédit, & qu'on a ſoin de les écarter de toutes les charges, ils ne peuvent ni agir ni ſe fortifier ; au lieu que dans celui-là, à un petit nombre près, ils ſont à la tête des affaires. Les plus intrigans d'entr'eux parlent & agiſſent ; les autres bourdonnent autour de la tribune, & ferment la bouche à quiconque voudroit ouvrir un avis contraire : deſorte que dans ce gouvernement toutes les affaires paſſent par leurs mains, à

l'exception d'un très-petit nombre. *Adim.* Cela eſt vrai.

Socr. Le ſecond corps fait bande à part, & n'a nul commerce avec la multitude. *Adim.* Quel eſt-il ? *Socr.* Comme dans cet état tout le monde travaille à s'enrichir par le trafic, ceux qui ſont plus ſages & plus modérés dans leur conduite, ſont auſſi pour l'ordinaire les plus riches. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* C'eſt de ces gens-là ſans doute que les frêlons tirent plus de miel, & avec plus de facilité. *Adim.* Quel butin feroient-ils ſur ceux qui n'ont rien ou peu de choſe ? *Socr.* Auſſi donne-t-on à ces riches le nom d'*herbe aux frêlons*. *Adim.* On a raiſon. *Socr.* Le troiſieme corps eſt le menu peuple, compoſé d'artiſans & de gens déſœuvrés qui ont à peine de quoi vivre. Dans la démocratie, ce corps eſt le plus nombreux & le plus puiſſant, lorſqu'il eſt aſſemblé. *Adim.* Oui. Mais il ne s'aſſemble guere, à moins qu'on ne lui diſtribue quelque peu de miel. *Socr.* Auſſi ceux qui préſident à ces aſſemblées font-ils tout ce qui dépend d'eux pour lui en fournir. Dans cette vue, ils s'emparent des biens des riches, qu'ils partagent

avec le peuple, gardant toujours pour eux la meilleure part. *Adim.* C'eſt-là le fond des diſtributions pécuniaires qu'on lui fait. *Socr.* Cependant les riches ſe voyant dépouillés de leurs biens, réſiſtent de toutes leurs forces à ces raviſſeurs; ils portent leurs plaintes au peuple aſſemblé, & ſe mettent en devoir de ſe défendre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Les autres, de leur côté, les accuſent, tout innocens qu'ils ſont, de vouloir mettre le trouble dans l'état, d'attenter à la liberté du peuple, & d'être oligarchiques. *Adim.* Ils n'y manquent pas.

Socr. Mais, lorſque les accuſés s'apperçoivent que le peuple, moins par mauvaiſe volonté que par ignorance, & ſéduit par les artifices de leurs calomniateurs, forme contre eux de mauvais deſſeins; alors, ſoit qu'ils le veuillent, ou qu'ils ne le veuillent pas, ils deviennent en effet oligarchiques. Au reſte, ce n'eſt point à eux qu'il faut s'en prendre, mais aux frêlons qui les piquent de leurs aiguillons, & les pouſſent à cette extrémité. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Enſuite viennent les dénonciations, les accuſations réciproques, & les ſentences rendues pour ou contre les riches. *Adim.*

Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-il pas ordinaire au peuple d'avoir quelqu'un à qui il confie ſpécialement ſes intérêts, qu'il travaille à agrandir & à rendre puiſſant ? *Adim.* Oui. *Socr.* Il eſt donc évident que c'eſt de la tige des chefs, des protecteurs du peuple que naît le tyran, & non d'ailleurs. *Adim.* La choſe eſt manifeſte.

Socr. Mais par où le protecteur du peuple commence-t-il à en devenir le tyran ? N'eſt-il pas certain que c'eſt lorſqu'il commence à faire quelque choſe d'approchant de ce qui ſe paſſe, dit-on, en Arcadie dans le Temple de Jupiter Lycée ? *Adim.* Que dit-on qu'il s'y paſſe ? *Socr.* On dit que celui qui a goûté des entrailles humaines mêlées à celles des autres victimes, eſt changé en loup. Ne l'avez-vous jamais entendu dire ? *Adim.* Oui. *Socr.* De même lorſque le protecteur du peuple trouvant en lui une ſoumiſſion parfaite à ſes volontés, trempe ſes mains dans le ſang de ſes concitoyens; quand ſur des accuſations calomnieuſes, & qui ne ſont que trop ordinaires, il les traîne devant les tribunaux, & les fait expirer dans les ſupplices; que lui-même abreuve ſa langue & ſa bouche

mpure du ſang de ſes proches & de ſes mis, qu'il remplit la ville de meurtres & de carnage, qu'il abolit les dettes, & ropoſe un nouveau partage des terres; n'eſt-ce pas pour lui une fatale néceſſité le périr de la main de ſes ennemis, ou le devenir le tyran de l'état, & d'être hangé en loup? *Adim.* Il n'y a pas de nilieu. *Socr.* Il fait une guerre ouverte ceux qui poſſedent de grands biens: & , ſi après avoir été chaſſé de la ville, l vient à y rentrer malgré ſes ennemis, ne rentre-t-il pas avec tout l'appareil l'un tyran? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Mais ſi les riches ne peuvent venir à bout de le chaſſer, ni de le faire condamner à mort en l'accuſant devant le peuple, alors ils attentent à ſa vie par des voies ſourdes & violentes. *Adim.* Cela ne manque guere d'arriver. *Socr.* Ce qui donne occaſion à cette demande fameuſe & ouvertement tyrannique que font au peuple ceux qui en ſont venus à ces extrêmités. Ils lui demandent des gardes, afin de mettre à couvert la perſonne du protecteur de l'état. *Adim.* Oui vraiment. *Socr.* Le peuple les leur accorde, craignant tout pour leurs jours, & ne craignant rien pour lui-même. *Adim.*

à Créſus ; *il ſe retire, fuit vers le Hermus, & ne craint pas les repro lâcheté qu'on pourroit lui faire. Adi* raiſon ; on ne lui donneroit pas ſion de craindre deux fois de par proches. *Socr.* S'il eſt pris dans ſa il lui en coûte la vie. *Adim.* Il n d'autre ſort à attendre.

Socrate. Quant au protecteur di ple, qui s'en eſt déclaré le tyr croyez pas qu'il goûte dans un faſtueux les avantages de ſa dignité jours inquiet & debout ſur ſon tri il renverſe à droite & à gauche tou dont il ſe défie. *Adim.* Il fait bie agir ainſi pour ſa ſûreté. *Socr.* V quel eſt le bonheur de cet homm de la ſociété qui nourrit un pareil

Ne fait-il pas les plus belles promeſſes en public & en particulier, affranchiſſant tous les débiteurs, partageant les terres entre le peuple & ſes favoris, traitant tout le monde avec une douceur & une tendreſſe de pere ? *Adim.* Il faut bien qu'il commence de la ſorte. *Socr.* Quand il s'eſt aſſuré des ennemis du dehors, en partie par des traités, en partie par des victoires, & qu'il eſt en repos de ce côté-là, il a toujours ſoin d'entretenir quelques ſemences de guerre, afin que le peuple ſente le beſoin qu'il a d'un chef. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Et ſur-tout afin de l'appauvrir par les impôts dont il le charge, de l'occuper de ſa miſere préſente, & de le mettre hors d'état d'attenter à ſa perſonne. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* C'eſt encore afin de ſe ménager une voie non ſuſpecte de ſe défaire de ceux dont il conçoit de l'ombrage, & qu'il ſçait avoir le cœur trop haut pour plier ſous ſes volontés, en les expoſant aux coups des ennemis dans un jour de combat. Par toutes ces raiſons, il faut qu'un tyran ait toujours quelque guerre ſur les bras. *Adim.* J'en conviens.

Socrate. Mais une pareille conduite ne doit-elle pas le rendre odieux à ſes ſu-

jets ? *Adim.* Très-odieux. *Socr.* Quelques-uns de ceux qui ont contribué à ſon élévation, & qui ont après lui le plus d'autorité, ne parlent-ils pas entr'eux avec beaucoup de liberté ſur ce qui ſe paſſe, & les plus hardis ne vont-ils pas juſqu'à s'en plaindre à lui-même & lui en faire des reproches ? *Adim.* Il y a grande apparence. *Socr.* Il faut donc que le tyran s'en défaſſe, s'il veut régner en paix, & que ſans diſtinction d'ami ni d'ennemi, il perde tous ceux dont le mérite lui fait ombrage. *Adim.* Cela eſt évident. *Socr.* Il doit avoir l'œil bien clairvoyant pour diſcerner ceux qui ont du courage, de la grandeur d'ame, de la prudence, des richeſſes : & tel eſt ſon bonheur, qu'il eſt réduit, ſoit qu'il le veuille ou non, à ſe déclarer leur ennemi, à leur tendre des piéges ſans relâche, juſqu'à ce qu'il en ait purgé l'état. *Adim.* L'étrange maniere de le purger ! *Socr.* Il fait le contraire des médecins, qui purgent les corps en retranchant ce qu'il y a de mauvais, & en laiſſant ce qu'il y a de bon. *Adim.* Cependant il faut qu'il en vienne là, ou qu'il renonce à la tyrannie. *Socr.* En vérité, n'eſt-ce pas pour lui une heureuſe néceſſité, que celle

qui lui laiſſe le choix de périr, ou de n'avoir à vivre qu'avec des gens ſans mérite & ſans vertu, dont encore il ne peut éviter d'être haï ? *Adim.* Telle eſt ſa ſituation.

Socr. N'eſt-il pas vrai que plus il ſe rendra odieux à ſes citoyens par ſes cruautés, plus il aura beſoin d'une garde nombreuſe & fidelle ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Mais où trouvera-t-il des gens fideles ? d'où les fera-t-il venir ? *Adim.* S'il les paie bien, ils accourront en foule à lui de toutes parts. *Socr.* Je crois vous entendre. Il lui viendra par eſſaims des frêlons de tous les pays. *Adim.* Vous avez bien compris ma penſée. *Socr.* Pourquoi ne confieroit-il point ſa perſonne à ſes ſujets ? *Adim.* Comment cela ? *Socr.* En compoſant ſa garde d'eſclaves qu'il affranchiroit après avoir fait mourir leurs maîtres. *Adim.* Fort bien, d'autant plus que ces eſclaves lui ſeroient entiérement dévoués. *Socr.* Encore un coup, la condition du tyran eſt bien digne d'envie, ſi elle l'oblige de perdre les meilleurs citoyens, & de faire de leurs eſclaves ſes amis & ſes confidens. *Adim.* Il ne ſçauroit en avoir d'autres. *Socr.* Ces nouveaux citoyens ſont pleins d'admira-

tion pour ſa perſonne; ils ſont admis à ſa plus intime familiarité, tandis que les gens de bien le haïſſent & le fuient. *Adim.* Cela doit être.

Socrate. On a donc bien raiſon de vanter la tragédie comme une école de ſageſſe, & Euripide qui y a excellé. *Adim.* A quel propos dites-vous cela ? *Socr.* C'eſt qu'Euripide a prononcé quelque part cette ſentence remplie d'un ſens profond: *Les tyrans ſont ſages par le commerce qu'ils ont avec les ſages.* Sans doute, qu'il a voulu dire que ceux qui compoſent leur cour ſont autant de ſages. *Adim.* Il eſt vrai qu'Euripide & les autres poëtes élevent la tyrannie juſqu'aux cieux en mille endroits de leurs ouvrages. *Socr.* Auſſi ces poëtes tragiques ont-ils l'eſprit trop bien fait, pour trouver mauvais que dans notre république, & dans tous les états gouvernés à-peu-près ſuivant nos maximes, on refuſe de les recevoir à cauſe des éloges continuels qu'ils font de la tyrannie. *Adimante.* Autant que je puis croire, les plus raiſonnables d'entr'eux ne s'offenſeront point de ce refus. *Socr.* Ils iront donc, s'il leur plaît, en d'autres états. Là, raſſemblant le peuple en foule à leurs pieces, ils gageront les

voix les plus belles, les plus fortes, les plus insinuantes, pour s'en servir à inspirer à la multitude du goût pour la tyrannie & la démocratie. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il leur en reviendra beaucoup d'argent & de gloire; en premier lieu, de la part des tyrans, comme cela doit être; en second lieu, de la part des démocraties. Mais, à mesure qu'ils voudront prendre leur vol vers des gouvernemens plus parfaits, leur renommée ira toujours en décroissant; elle perdra haleine & ne pourra les suivre jusques-là. *Adim.* vous avez raison.

Socr. Mais laissons cette digression qui nous meneroit trop loin. Revenons au tyran, & voyons d'où il tirera de quoi pourvoir à l'entretien de cette garde belle, nombreuse & renouvellée à tous momens. *Adim.* Il est évident qu'il commençera par dépouiller les temples, & que tandis que la vente des choses sacrées lui produira des fonds suffisans, il chargera le peuple d'impôts le moins qu'il lui sera possible. *Socr.* Fort bien : mais quand ce fond viendra à lui manquer, que fera-t-il ? *Adim.* Alors il vivra du bien de son pere, lui, ses convives, ses amis & ses amies. *Socr.* Je vous entends ;

c'eſt-à-dire, que le peuple qui a donné naiſſance au tyran, le nourrira lui & ſa ſuite. *Adim.* Il le faudra bien. *Socr.* Mais quoi ! ſi le peuple s'emportoit contre lui, & lui diſoit qu'il n'eſt pas juſte qu'un fils déja grand & fort ſoit à charge à ſon pere ; qu'au contraire, c'eſt à lui de pourvoir à l'entretien de ſon pere ; qu'il n'a pas prétendu en le formant & en l'élevant, ſe le donner pour maître, auſſi-tôt qu'il ſeroit grand ; ni devenir l'eſclave de ſes eſclaves, & le nourrir lui & cette foule d'étrangers qu'il traîne à ſa ſuite : qu'il a voulu ſeulement s'affranchir par ſon moyen du joug des riches, & de ceux qu'on appelle *gens de bien* dans la ville : qu'ainſi il lui ordonne de ſe retirer avec ſes amis, par la même autorité qu'un pere chaſſe de ſa maiſon ſon fils avec ſes compagnons de débauche ? .... *Adim.* Il verra alors quel monſtre il a nourri & élevé dans ſon ſein, & qu'il s'efforce en vain de chaſſer un plus fort que ſoi. *Socr.* Que dites-vous ? Quoi ! le tyran oſeroit faire violence à ſon pere, & même le frapper, s'il ne ſe rendoit à ſes raiſons ? *Adim.* Qui doute qu'il n'en vînt juſques-là, après l'avoir déſarmé ? *Socr.* Le tyran eſt donc un fils dénaturé, un

ırricide. C'eſt-là ce que j'appelle une rannie ouverte & déclarée, où le peuple, pour m'exprimer de la ſorte, voulant éviter la fumée d'un vain eſclavage, ɔmbe dans le feu du deſpotiſme le plus utré, & voit ſuccéder la ſervitude la lus dure & la plus amere, à une liberté xceſſive & mal entendue. *Adim.* C'eſt n châtiment dû à ſa folie qu'il ne manque guere d'éprouver. *Socr.* Pouvons-ıous nous flatter d'avoir expliqué d'une naniere ſatisfaiſante le paſſage de la démocratie à la tyrannie, & les mœurs le ce gouvernement ? *Adim.* Oui, nous ɔouvons nous en flatter avec raiſon.

LIVRE NEUVIEME.

SOCRATE. Il nous reſte à voir comment l'homme tyrannique ſe forıe du démocratique, quelles ſont ſes ıœurs, & ſi ſon ſort eſt heureux ou ıalheureux. *Adim.* C'eſt la ſeule chofe ui nous reſte à conſidérer. *Socr.* Sçaez-vous ce que je voudrois encore ? *ldim.* Quoi ? *Socr.* Nous n'avons pas, : me ſemble, aſſez nettement expli-

revenir. *Socr.* Sans doute. Voici
ce que je ſerois bien aiſe de
d'une maniere plus claire. Parm
ſirs & les plaiſirs ſuperflus, je
qu'il y en a de criminels & d'ill
Ces deſirs naiſſent dans l'ame
les hommes : mais quelques-u
priment par les loix & par d'au
ſirs mieux réglés & ſecondés pa
ſon; de ſorte qu'ils en ſont ent
délivrés, ou que ceux qui reſ
foibles & en petit nombre. D
tres au contraire, ces deſirs
plus grand nombre & en mê
les plus forts. *Adimante.* De qu
parlez-vous ? *Socrate.* Je parle
qui ſe réveillent durant le ſomm
que cette partie de l'ame qui e

lapper & à ſatisfaire ſes appétits bru-
ux. Vous ſçavez que dans ces momens
:tte partie de l'ame oſe tout, comme
elle étoit délivrée & affranchie des loix
:la ſageſſe & de la pudeur, de ſorte qu'on
imagine alors avoir un mauvais com-
erce avec ſa mere, & qu'on n'en
ıugit pas; qu'elle ne diſtingue rien, ni
eu, ni homme, ni bête; qu'aucun
eurtre, aucune nourriture (*a*), ne lui
it horreur, en un mot, qu'il n'eſt
ɔint d'action, quelque extravagante,
ıelque impudente qu'elle ſoit, à la-
ıelle elle ne ſe porte. *Adim.* vous dites
ès-vrai.

Socrate. Mais quand quelqu'un mene
ıe vie ſobre & réglée, que ſur le point
: ſe livrer au ſommeil, il ranime le
ımbeau de ſa raiſon, le nourrit de ré-
xions ſalutaires, & s'entretient avec
i-même; que ſans raſſaſier la partie
imale il lui accorde ce qu'il ne peut
i refuſer, afin que venant à s'aſſoupir,
e ne trouble point par ſa joie ou par
triſteſſe la partie intelligente de l'ame,
ıis qu'elle la laiſſe ſeule, dégagée
s ſens, porter ſes regards & ſes de-
; ſur ce qu'elle ignore du paſſé, du

a) Comme de manger de la chair humaine. Il paroît que c'eſt le ſens de cette expreſſion.

hormis ſa raiſon qu'il tient é
alors l'eſprit voit de plus près la
il s'unit à elle d'une façon plus
& n'eſt point traverſé par des
mes impurs & des ſonges cr
Adim. J'en ſuis perſuadé. *Socr.* P
me ſuis-je un peu trop étendu.
importe ſeulement de ſçavoir, c'
y a en chacun de nous, même da
qui paroiſſent le plus maîtres
paſſions, une eſpece de deſirs
brutaux, ſans frein, ſans loix,
c'eſt ſur-tout pendant le ſomme
ſe font ſentir. Examinez ſi ce que j
vrai, ou non. *Adim.* J'en tombe d'

Socrate. Rappellez-vous maint
portrait que nous avons fait de l'
démocratique. Nous diſions que
jeuneſſe il avoit été élevé par un p
& ménager, qui n'eſtimoit que le

ins auſteres, & livrés à ces deſirs frivo-
dont je viens de parler, il avoit bientôt
s en averſion les leçons de ſon pere, &
toit abandonné à la débauche & au li-
rtinage : que cependant, comme il étoit
n meilleur naturel que ſes corrupteurs,
voyant tiré de deux côtés oppoſés, il
oit pris un milieu entre leur conduite
celle de ſon pere, & s'étoit propoſé
jouir des plaiſirs avec modération,
de mener une vie également éloignée,
:e qu'il penſoit, de la contrainte ſer-
e & du déſordre qui ne connoît point
loi ; qu'ainſi d'oligarchique il étoit de-
nu démocratique. *Adim.* Cela eſt vrai.
:lle eſt l'idée qu'on ſe forme commu-
ment d'un homme de ce caractere.
Socrate. Donnez à préſent à cet hom-
: devenu vieux un fils élevé dans les
ènes maximes. *Adim.* Fort bien. *Socr.*
aginez enſuite qu'il lui arrive la mê-
: choſe qu'à ſon pere ; je veux dire,
'il ſe trouve engagé dans une vie licen-
uſe, appellée vie libre par ceux qui
ſéduiſent, que d'une part, ſon pere &
; proches prêtent main-forte à la fac-
)n des deſirs modérés ; tandis que de
utre ces enchanteurs habiles, qui poſ-
lent le ſecret de faire des tyrans, ſe-

amour violent, qui préſide a
oiſifs & prodigues, & qui n'
choſe, à mon ſens, qu'un frêl
& aîlé. Croyez-vous en effet
mour en ces ſortes de perſon
autre choſe qu'un frêlon ? *Ad*
le crois pas. *Socr.* Mais lorſqu
tres paſſions frémiſſant auto
frêlon couronnées de fleurs, ſ
enivrées de vins & de parfi
ſe livrant dans ces aſſemblées d
che aux plaiſirs les plus exceſſi
plus diſſolus, l'ont nourri, l'o
& l'ont armé de l'aiguillon d
pour lors ce tyran de l'ame
plus de meſures : eſcorté de la
il extermine & chaſſe loin de
ſence, tout ce qui pourroit y r
core de ſentimens honnêtes, d
vertueux; juſqu'à ce qu'après av

e peinture de la maniere dont ſe for-
l'homme tyrannique. *Socr.* N'eſt-ce
pour cette raiſon qu'on a donné, il
longtems, à l'amour le nom de *Tyran* ?
im. Il y a toute apparence. *Socr.* Tout
mme dans l'ivreſſe n'a-t-il pas des
es & des ſentimens tyranniques ?
im. Oui. *Socr.* De même un phréné-
ue, un furieux ne s'imagine-t-il pas
'il peut commander aux hommes, &
me aux dieux, & qu'il en a le droit ?
im. Sans doute. *Socr.* Or, mon cher
ii, qu'eſt-ce que l'homme tyrannique,
quand ſon caractere eſt-il pleinement
rmé, ſinon lorſque la nature, l'édu-
tion, ou l'une & l'autre enſemble ont
npli ſon ame d'ivreſſe, d'amour &
fureur ? *Adim.* Cela eſt vrai.
Socrate. Vous venez de voir comme
ſe forme. Mais comment vit-il ? *Adim.*
vous répondrai comme font les en-
ns en jouant : ce ſera vous qui me le
rez. (*b*) *Socr.* A la bonne heure. Sans
ute qu'après cela lui & ſes compa-
ions ſeront toujours dans les fêtes, les

(*b*) Je n'ai pu découvrir à quel jeu les enfans em-
oyoient cette expreſſion proverbiale ; peu importe
rès tout de le ſçavoir.

neceſſité. *Socr.* Jour & nuit ne
t-il pas naître au dedans de l
une foule de deſirs indomptés &
bles ? *Adim.* Oui. *Socr.* Ainſi, ſ
nus, s'il en a, ſeront bientôt é
les ſatisfaire. *Adim.* Sans dou
Après cela viendront les empru
vis de la diſſipation de ſon pat
Adim. Il faudra bien. *Socr.* Et
n'aura plus rien, ne ſera-t-il pa
tuné par les cris tumultueux
foule de paſſions nouvellement
Preſſé de leurs aiguillons, &
de celui de l'amour, à qui les au
ſions ſervent, pour ainſi dire,
& d'eſcorte, ne courra-t-il pas
comme un forcené, cherchant
côtés quelque proie qu'il puiſſe
dre par artifice, ou ravir par
Adim. Oui certes. *Socr.* Ainſi,
pour lui une néceſſité d'empor

Et de même que les nouvelles paſſions ſurvenues dans ſon cœur ont ſupplanté les anciennes & ſe ſont enrichies de leurs dépouilles; ainſi, quoique plus jeune, ne voudra-t-il pas avoir plus de biens que ſon pere & ſa mere, & s'emparer de ce qui leur reſte de patrimoine, après avoir diſſipé ſa part? *Adim.* Oui. *Socr.* Et ſi ſes parens refuſent de ſe prêter à ſes deſirs, n'eſſaiera-t-il pas d'abord contre eux le larcin & la tromperie? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Si cette voie ne lui réuſſit pas, n'aura-t-il pas recours à la rapine & à la force ouverte? *Adim.* Je le penſe. *Socr.* S'ils s'oppoſent à ſa violence, s'ils réſiſtent, reſpectera-t-il leur vieilleſſe, pourra-t-il s'empêcher de leur faire quelque traitement tyrannique? *Adim.* J'ai grand ſujet de craindre pour les parens de ce jeune homme.

Socr. Ainſi, pour une nouvelle maîtreſſe qu'il aime par caprice & ſans raiſon; pour un jeune eſclave dont la beauté l'aura ſéduit, & qu'il aura introduit dans la maiſon paternelle, croyez-vous, mon cher Adimante, qu'il aille juſqu'à porter la main ſur ſes pere & mere, ſans égard pour leur grand âge, ni pour les droits anciens & naturels qu'ils ont ſur ſon

cœur, & juſqu'à vouloir les aſſervir à l'objet de ſes amours ? *Adim.* Je n'en doute nullement. *Socr.* C'eſt donc un grand bonheur pour des parens, d'avoir donné le jour à un fils de ce caractere. *Adim.* Il s'en faut de beaucoup. *Socr.* Mais quoi ! lorſqu'il aura conſumé tout le bien de ſon pere & de ſa mere, & que l'eſſaim des paſſions ſe ſera multiplié & fortifié dans ſon cœur, ne ſera-t-il pas réduit à percer les murs, à voler de nuit les paſſans, à piller les temples ? Les ſentimens d'honneur & de probité, qu'on lui avoit inſpirés dans ſon enfance, diſparoîtront. Ses paſſions, affranchies depuis peu du joug, & ayant l'amour à leur tête, ſe rendront maîtreſſes de ſon cœur : ces mêmes paſſions, qui, lorſqu'il étoit ſoumis à l'autorité des loix, & à la volonté de ſon pere, n'oſoient ſe révolter que durant le ſommeil, quand l'amour ſera devenu ſon maître & ſon tyran, le porteront cent fois le jour aux mêmes actions, auxquelles elles le portoient autrefois rarement pendant la nuit. Aucun meurtre, aucune débauche, aucun crime ne l'arrêtera ; l'amour tyrannique régnera ſeul dans ſon ame ; il y introduira la licence, le mépris des loix ; & regardant cette ame comme un état dont il s'eſt emparé, il la contrain-

ı de tout faire & de tout oſer, pour trou-
r de quoi l'entretenir, lui & cette foule
nultueuſe de paſſions qu'il traîne à ſa ſui-
: les unes venues de dehors par les mau-
iſes compagnies, les autres nées dans
ı ſein, & auxquelles il a lâché la bride
r ſes déſordres & par la licence qu'il leur
ccordée. N'eſt-ce pas là la vie qu'il me-
ra ? *Adim.* Oui.

Socrate. Si dans un état il ſe trouve peu
citoyens de ce caractere, & que les
tres ſoient ſages & réglés dans leurs
œurs, ils en ſortiront pour aller ſe met-
: au ſervice de quelque tyran : s'il y a
erre quelque part, ils vendront leur ſe-
urs à prix d'argent ; ou, s'ils vivent dans
tat au ſein de la paix & de la tranquillité,
y commettront un grand nombre de pe-
s maux. *Adim.* Quels maux encore ? *Socr.*
ır exemple, ils voleront, perceront les
urs, couperont les bourſes, dépouille-
nt les paſſans, ſeront ſacriléges & raviſ-
urs. S'ils ont quelque éloquence, ils noir-
ront l'innocence, porteront de faux
moignages, & vendront leur foi au plus
frant. *Adim.* Voilà donc ce que vous
ppellez de petits maux, & ce qu'ils
ront, s'ils ſont en petit nombre. *Socr.*
ui ; les petites choſes, comme vous

ſçavez, ne ſont telles que par comparaiſon avec les grandes : tous ces maux mis à côté de ceux que ſouffre un état opprimé par un tyran, n'en approchent point, ſoit qu'on les conſidere en eux-mêmes, ou dans leurs funeſtes effets. Car, lorſqu'une ville a dans ſon enceinte beaucoup de citoyens de ce caractere, & que leur parti venant à groſſir chaque jour par la multitude de ceux qui ſe joignent à eux, ils ſentent leur nombre & leurs forces ; ce ſont eux qui, ſecondés par une populace inſenſée, donnent à l'état pour tyran celui d'entr'eux, dont le cœur eſt tyranniſé par les paſſions les plus fortes & les plus impérieuſes. *Adim.* Ce choix tombe bien : un tel ſujet doit s'entendre parfaitement au métier de tyran.

Socrate. Le meilleur parti que l'état puiſſe prendre alors, c'eſt de le recevoir ſans réſiſtance ; ſinon, au moindre mouvement qui ſe fera, il ſe portera contre ſa patrie aux mêmes violences dont il a uſé envers ſon pere & ſa mere : il la maltraitera, la livrera au pouvoir des jeunes débauchés qui le ſuivent, & tiendra dans le plus dur eſclavage cette patrie, qui, pour me ſervir de l'expreſſion des Crétois, eſt pour lui un autre pere & une autre mere : c'eſt-là que viſent

les desirs de cet homme; c'est là qu'ils aboutissent. *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* Au reste, il n'est pas toujours nécessaire que de pareils monstres soient à la tête d'un état pour faire connoître leur caractere: souvent ils se montrent tels qu'ils sont dans une condition privée; voici comment: ou bien ils sont environnés d'une foule de flatteurs, prêts à leur obéir en tout; ou, rampant eux-mêmes devant les autres, tandis qu'ils ont besoin d'eux, il n'est point de choses qu'ils ne fassent pour les persuader de leur entier dévouement; mais à peine ont-ils obtenu ce qu'ils souhaitent, que leur amitié pour eux se change en indifférence. *Adim.* Rien n'est plus ordinaire. *Socr.* Ainsi ils passent leur vie sans être amis de personne, maîtres ou esclaves des volontés d'autrui: & voilà la marque du caractere tyrannique, qui est de ne connoître ni la vraie liberté, ni la véritable amitié. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Ne peut-on pas dire de ces sortes de gens, qu'ils sont sans foi? *Adim.* Oui. *Socr.* Et de plus, qu'ils sont injustes à l'excès, si ce que nous avons dit plus haut au sujet de la justice est véritable. *Adim.* On ne peut douter qu'il ne le soit.

Socrate. Raſſemblons donc les divers traits qui ſont le parfait ſcélérat: s'il exiſte, il doit être tel que nous venons de le dépeindre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi ce doit être celui qui, avec le caractere le plus tyrannique qu'on puiſſe avoir, ſera encore revêtu de l'autorité de tyran; & plus il aura vécu de tems dans l'exercice de la tyrannie, plus il ſera méchant. C'eſt une conſéquence néceſſaire, reprit Glaucon. *Socr.* Mais s'il eſt le plus méchant des hommes, n'eſt-il pas auſſi le plus malheureux? Et ne le ſera-t-il pas d'autant plus, qu'il aura exercé la tyrannie plus long-tems, & d'une maniere plus deſpotique? Je parle ici ſelon l'exacte vérité, & non ſelon l'opinion du vulgaire. *Glauc.* La choſe ne ſçauroit être autrement. *Socr.* La condition de l'homme tyranniſé par ſes paſſions, eſt donc la même que celle d'un état opprimé par un tyran; par la même raiſon, la condition de l'homme démocratique reſſemble à celle d'un état républicain, & ainſi des autres. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et ce qu'un état eſt par rapport à un autre état, ſoit pour la vertu, ſoit pour le bonheur, un de ces caracteres l'eſt par rapport à un autre caractere. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.*

Mais, quel eſt le rapport d'un état gouverné par un tyran à l'état monarchique, tel que nous l'avons repréſenté ci-deſſus ? *Glauc.* Il y a entre ces deux gouvernemens une oppoſition entiere ; l'un eſt très-bon, l'autre très-mauvais. *Socr.* Je ne vous demanderai pas lequel des deux eſt très-bon, cela eſt évident ; mais je vous demande ſi vous jugez que celui qui eſt très-bon eſt auſſi très-heureux, & celui qui eſt mauvais très-malheureux. N'allons pas au reſte nous laiſſer éblouir par le bonheur apparent du tyran, en ne jettant les yeux que ſur lui, & ſur un petit nombre de favoris qui l'environnent : entrons dans l'état, examinons-le tout entier, pénétrons par-tout, & prononçons ſur ce que nous aurons vu. *Glauc.* Vous ne demandez rien que de juſte. Il eſt évident pour tout homme, qu'il n'eſt point de ville plus malheureuſe que celle qui obéit à un tyran, ni de plus heureuſe que celle qui eſt gouvernée par un roi.

Socrate. Aurai-je tort d'exiger qu'on apporte les mêmes précautions, quand il s'agira de porter ſon jugement ſur le bonheur des particuliers, & de vouloir qu'on ne s'en rapporte qu'à la déciſion de celui qui peut pénétrer juſques dans l'intérieur de l'homme, qui ne ſe laiſſe

pas prendre comme un enfant aux apparences & à ces dehors faſtueux & tyranniques, dont on ſe revêt pour en impoſer à la multitude, mais qui peſe, qui examine tout? Si donc je prétendois que nous ne devons écouter dans la queſtion préſente d'autre juge que celui qui aux lumieres de l'eſprit joint celle de l'expérience, qui a vécu avec les tyrans, qui les a vus dans le domeſtique, dépouillés de cet appareil & de cette pompe de théatre qui les ſuit en public, qui ſçait quelle impreſſion fait ſur eux la vue des dangers auxquels l'état eſt ſans ceſſe expoſé: ſi, dis-je, je ne permettois point à d'autres qu'à lui de prononcer ſur le bonheur ou le malheur de la condition du tyran? ..... *Glauc.* Vous ne pourriez choiſir un meilleur juge. *Socr.* Voulez-vous que nous ſuppoſions pour un moment que nous ſommes nous-mêmes en état de juger, & que nous avons vécu aſſez long-tems avec les tyrans (*c*)

(*c*) Platon avoit plus de droit qu'aucun autre de prononcer ſur la condition des tyrans. On ſçait qu'il a paſſé quelque tems à la cour des deux Denis, qu'il a même été admis à leur intime familiarité, & que ſi ſes conſeils euſſent été ſuivis, le palais du tyran eût été changé en une école de philoſophie. Il vouloit exécuter à Syracuſe le plan de ſa république. Mais ſes leçons ne purent entrer dans des eſprits & des cœurs corrompus.

pour les connoître à fond, afin que nous ayions quelqu'un qui puiſſe répondre à nos interrogations ? *Glauc.* Je le veux bien.

Socr. Suivez-moi donc; & vous rappellant les traits de reſſemblance qui ſe trouvent entre l'état & le particulier, conſidérez-les l'un après l'autre, & dites-moi quelle doit être leur ſituation à tous deux. *Glauc.* Par rapport à quoi ? *Socr.* Pour commencer par l'état, direz-vous d'une ville ſoumiſe à un tyran, qu'elle eſt libre ou eſclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle eſt eſclave autant qu'on peut l'être. *Socr.* Vous voyez cependant dans cette ville des gens libres & maîtres de leurs actions. *Glauc.* J'en vois, mais en très-petit nombre; &, à dire vrai, la plus grande & la plus ſaine partie des citoyens eſt réduite à un dur & honteux eſclavage. *Socr.* Si donc il en eſt du particulier comme de l'état, n'eſt-ce pas une néceſſité qu'il ſe paſſe en lui les mêmes choſes, que ſon ame gémiſſe dans une ſervitude baſſe & honteuſe, que la plus excellente partie de cette ame ſoit ſoumiſe aux volontés de la partie la plus mépriſable, la plus méchante & la plus furieuſe ? *Glauc.* Cela doit être ainſi. *Socr.* Que direz-vous d'une

ame en cet état ? qu'elle eſt libre ou eſclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle eſt eſclave. *Socr.* Mais une ville eſclave, & dominée par un tyran, ne fait point ce qu'elle veut. *Glauc.* Non certes. *Socr.* Ainſi, à parler en général, une ame tyranniſée ne fait pas non plus ce qu'elle veut ; mais ſans ceſſe entraînée par la violence de ſes paſſions, elle ſera pleine de trouble & de repentir. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* La ville où regne un tyran, eſt-elle riche ou pauvre ? *Glauc.* Elle eſt pauvre. *Socr.* Une ame tyranniſée eſt donc auſſi toujours pauvre & inſatiable ? *Glauc.* Oui. *Socr.* N'eſt-ce pas encore une néceſſité, que cet état & ce particulier ſoient dans une crainte & une frayeur continuelles ? *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* Croyez-vous qu'on puiſſe trouver dans quelque autre ville plus de plaintes, plus de ſanglots, plus de gémiſſemens & de douleurs ameres ? *Glauc.* Non *Socr.* Ou dans quelque autre homme que ce ſoit, plus que dans cet homme tyrannique, que l'amour & les autres paſſions rendent furieux ? *Glauc.* Je ne le crois pas.

Socr. Or, c'eſt en jettant les yeux ſur tous ces maux, & ſur mille autres encore, que vous avez jugé que cette ville étoit la

plus malheureuſe de toutes les villes. *Glauc.* N'ai-je point eu raiſon ? *Socr.* Sans doute ; mais en portant la vue ſur ces mêmes maux qu'éprouve l'homme tyrannique, que dites-vous de lui ? *Glauc.* Je dis que c'eſt le plus malheureux de tous les hommes. *Socr.* Vous vous trompez en cela. *Glauc.* Pourquoi ? *Socr.* Il n'eſt pas encore auſſi malheureux qu'on peut l'être. *Glauc.* Qui le ſera donc ? *Socr.* Celui que je vais dire vous paroîtra peut-être plus malheureux que lui. *Glauc.* Quel eſt-il ? *Socr.* C'eſt celui qui, étant déja tyranniſé par ſes paſſions, ne vit point dans une condition privée, & à qui ſa mauvaiſe fortune préſente l'occaſion favorable de devenir tyran. *Glauc.* Sur ce que nous avons dit plus haut, je conjecture que vous avez raiſon. *Socr.* Cela peut être ; mais dans une matiere de cette importance, où il ne s'agit de rien moins que d'examiner d'où dépend le bonheur & le malheur de la vie, il ne faut pas s'arrêter à des conjectures, mais porter, s'il ſe peut, la choſe juſqu'à l'entiere conviction. *Glauc.* Cela eſt bien dit.

Socr. Voyez ſi je raiſonne juſte. Pour bien juger de la condition du tyran, voici, ce me ſemble, comme il faut s'y

prendre. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Il en eſt de lui à proportion, comme de ces riches particuliers qui ont beaucoup d'eſclaves ; car ils ont cela de commun avec les tyrans, qu'ils commandent à pluſieurs : la différence n'eſt que dans le nombre, où ce dernier l'emporte ſur eux. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Vous ſçavez que ces particuliers vivent tranquilles, & ne craignent rien de la part de leurs eſclaves. *Glauc.* Qu'en auroient-ils à craindre ? *Socr.* Rien : mais en voyez-vous la raiſon ? *Glauc.* Oui. C'eſt que tout l'état veille à la ſûreté de chaque citoyen. *Socr.* Fort bien. Mais ſi quelque dieu tranſportoit tout-à-coup du milieu de la ville un de ces hommes qui ont à leur ſervice cinquante eſclaves & davantage, avec ſa femme & ſes enfans, & qu'il le mît avec ſon bien, & toute ſa maiſon, dans un vaſte déſert, où il n'auroit point de ſecours à attendre d'aucun homme libre, ne ſeroit-il pas dans une appréhenſion continuelle de périr de la main de ſes eſclaves, lui, ſa femme & ſes enfans ? *Glauc.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* Il ſeroit donc réduit à faire baſſement ſa cour à quelques-uns d'entr'eux, à les gagner à force de pro-

meſſes, à les affranchir, ſans qu'ils l'euſſent mérité; en un mot, à devenir le flatteur de ſes eſclaves? *Glauc.* Il faudroit bien qu'il en paſſât par-là, ou qu'il conſentît à périr? *Socr.* Que ſeroit-ce donc, ſi ce même Dieu plaçoit à l'entour de ſa demeure un grand nombre de gens déterminés à ne pas ſouffrir qu'un homme exerce aucun empire ſur ſes ſemblables, & diſpoſés à punir du dernier ſupplice celui qui formeroit une pareille entrepriſe, s'ils pouvoient s'en ſaiſir? *Glauc.* Environné de toutes parts de tant d'ennemis, il auroit encore un plus grand ſujet de craindre pour ſes jours.

Socr. N'eſt-ce pas dans une ſemblable priſon qu'eſt enchaîné le tyran? Du caractere dont nous l'avons dépeint, il doit être dévoré ſans ceſſe de craintes & de deſirs de toute eſpece. Mais quelqu'avide que ſoit ſa curioſité, il ne peut s'abſenter un ſeul jour de la ville comme les autres citoyens, ni aſſiſter aux ſpectacles qui attirent leurs regards. Enfermé dans l'enceinte de ſon palais comme une femme, il porte envie au bonheur de ſes ſujets, lorſqu'il apprend que dans leurs voyages ils ont vu des choſes dignes d'exciter leur attention. *Glauc.* Cela eſt vrai,

Socr. Mais outre ces maux comm
tous les tyrans, l'homme tyranni
ſes paſſions, que vous avez jugé l
malheureux des hommes, en
d'autres qui lui ſont perſonnels, l
le ſort l'oblige de renoncer à la vie p
qu'il l'éleve à la condition de tyr
qu'incapable de ſe conduire lui-mê
aſpire à commander aux autres. Sa
tion reſſemble à celle d'un médeci
joindroit à un mauvais tempéramen
capacité de ſe gouverner lui-même,
au lieu de ne ſonger qu'à ſa ſanté, ſe v
contraint de lutter toute la vie con
maladies des autres corps, & de tra
à leur guériſon. *Glauc.* Cette com
ſon, Socrate, eſt très-exacte & très-
Socr. Une telle ſituation, mon cher
con, n'eſt-elle pas la plus triſte
puiſſe imaginer, & la condition de
n'ajoute-t-elle pas un nouveau ſu
de malheur aux maux de celui qui,
vous, eſt déja très-malheureux?
J'en conviens.

Socr. Ainſi, à ne conſulter que l
rité, & quelle que puiſſe être
point l'opinion des hommes, le
n'eſt qu'un eſclave, mais un eſclave
jetti à la plus dure ſervitude, un vi

teur qui rampe devant les hommes les plus méchans. Jamais il ne peut aſſouvir ſes paſſions: ce qui lui manque va bien au-delà de ce qu'il poſſede; quiconque ſçaura enviſager ſon ame toute entiere, trouvera qu'elle eſt vraiment pauvre, toujours ſaiſie de frayeur, toujours en proie aux douleurs & aux plus violentes agitations; telle eſt ſa ſituation, s'il eſt vrai qu'elle reſſemble à celle de l'état dont il eſt maître: or, elle lui reſſemble; qu'en penſez-vous? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ajoutons à tant de miſeres ce que nous avons déja dit, que de jour en jour il devient néceſſairement, à raiſon du rang qu'il occupe, plus envieux, plus perfide, plus injuſte, plus impie, plus abandonné de ſes amis; que ſon cœur loge & nourrit tous les vices: d'où il ſuit qu'il eſt le plus malheureux des hommes, & qu'il communique ſon malheur par degrés à ceux qui l'approchent de plus près. *Glauc.* Nul homme de bon ſens ne vous contredira en ce point.

Socr. Faites donc à préſent l'office de juge, & prononcez ſur le bonheur de ces cinq eſpeces de caracteres, le royal, le timocratique, l'oligarchique, le démocratique, le tyrannique; & aſſignez à chacun

d'eux le degré de félicité que vous cro
qu'il mérite. *Glauc.* Le jugement eſt ai
faire. Je leur donne à chacun plus
moins de vertu, plus ou moins de b
heur, ſelon le rang auquel ils ſe ſont
ſentés à nous. *Socr.* Voulez-vous
nous faſſions venir un héraut, ou qu
publie moi-même à haute voix que le
d'Ariſton a déclaré le plus heureux
hommes celui qui eſt le plus juſte &
plus vertueux, c'eſt-à-dire, celui qui
vraiment maître de lui-même, & qu
gouverne ſelon les principes de l'état
narchique; qu'il a jugé que le plus mall
reux étoit celui qui eſt le plus injuſte &
plus méchant, c'eſt-à-dire celui qui é
d'un caractere très-tyrannique, exe
ſur lui-même & ſur les autres la
cruelle tyrannie? *Glauc.* Je vous pern
de le publier. *Socr.* Ajouterai-je, qu
bien même les dieux & les hommes n
roient aucune connoiſſance de la juſ
du premier & de l'injuſtice du ſeco
Glauc. Ajoutez.

Socr. Ainſi nous voilà parvenus
découverte de ce que nous cherchi
Je vais, ſi vous voulez, vous donner
ſeconde démonſtration de la même
rité. *Glauc.* Quelle eſt-elle? *Socr.* C

ıe l'état eſt partagé en trois corps, 'ame de chacun de nous eſt auſſi diviſée en rois parties : nous allons, ce me ſemble, irer de-là une nouvelle preuve. *Glauc.* Dites-la moi. *Socr.* Prenez la peine de m'é-couter : à ces trois parties de l'ame répon-lent trois eſpeces de plaiſirs, propres de hacune d'elles ; elles ont auſſi chacune eurs deſirs & leur commandement à part. *Glauc.* Expliquez-vous. *Socr.* L'une de ces arties eſt la raiſon, inſtrument des con-oiſſances de l'homme : la ſeconde eſt appétit iraſcible ; la troiſieme a trop e formes différentes pour pouvoir être ompriſe ſous un nom particulier ; mais n la déſigne ordinairement par ce qu'il a de remarquable & de prédominant n elle. Nous l'avons nommée appétit oncupiſcible, à cauſe de la violence des leſirs qui nous portent vers le manger, e boire, l'amour, & les autres plaiſirs des ens ; nous l'avons auſſi appellée eſprit l'intérêt, parce que l'argent eſt le moyen e plus efficace de ſatisfaire ces ſortes de leſirs. *Gl.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Si ous diſions que c'eſt un amour, un deſir mmodéré du gain, ce point capital ne erviroit-il pas à fixer la notion, & à nous onner une idée claire de cette partie de

l'ame, lorſque nous aurons à en parler? Quel autre nom en effet lui convien mieux, que celui d'eſprit d'intérêt & de convoitiſe? *Gl.* Je n'en vois point d'autre. *Socr.* L'appétit iraſcible ne nous porte-t-il point à vouloir dominer, l'emporter ſu les autres, & nous diſtinguer par de actions d'éclat? *Glauc.* Oui. *Socr.* Nou pouvons donc à juſte titre l'appeller eſpri de brigue & d'ambition. *Glauc.* Ce nom lui convient parfaitement. *Socr.* Quant à l'organe de nos connoiſſances, il eſt évi dent qu'il eſt deſtiné tout entier à con noître la vérité telle qu'elle eſt, & qu'il ſe met peu en peine des richeſſes & des honneurs. *Glaucon.* Cela eſt certain. *Socr.* Ainſi nous n'aurons pas tort de l'ap peller eſprit philoſophique, & avide de connoiſſances. *Glauc.* Non.

Socr. N'eſt-il pas encore vrai que, ſe lon la différence des caracteres, les un ſe laiſſent dominer par cet eſprit, les au tres par l'un des deux autres. *Glauc.* Oui. *Socr.* C'eſt pour cela que nous diſon qu'il y a trois principaux caracteres d'hom mes, le philoſophe, l'ambitieux, l'in téreſſé. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Et troi eſpeces de plaiſirs analogues à chacun de ces caracteres. *Glauc.* Sans doute. *Soc*

i vous demandiez à chacun de ces hom-
ıes en particulier, quelle eſt la vie la
us heureuſe, vous n'ignorez pas que
ıacun d'eux vous diroit que c'eſt la
:nne ; que l'intéreſſé mettroit le plaiſir
ı gain au-deſſus des autres plaiſirs, qu'il
épriſeroit la ſcience & les honneurs, à
oins que ce ne fût un moyen d'amaſſer
: l'argent. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* De
n côté, que dira l'ambitieux ? Ne trai-
ra-t-il pas de baſſeſſe le plaiſir qu'il y
à accumuler des tréſors, & de vaine
ımée celui qui revient de l'étude des
iences, à l'exception de celles qui peu-
:nt tourner à ſon honneur & à ſa gloi-
:? *Glauc.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Quant
ı philoſophe, diſons hardiment qu'il
: fait aucun cas de tout le reſte, en
›mparaiſon du plaiſir que procure la
›nnoiſſance du vrai ; & que par ſon ap-
ication continuelle à l'étude, il tend à
procurer de plus en plus la jouiſſance
ce plaiſir ; qu'à l'égard des autres plai-
s, il les regarde comme autant de né-
ſſités auxquelles il ne doit ſe prêter
'autant que le beſoin de la nature
xige. *Glauc.* J'en ſuis très-perſuadé.
Socr. Maintenant, puiſqu'il eſt queſtion
décider laquelle de ces trois eſpeces

opposés, pourrons-nous savoir
côté se trouve la vérité ? *Gla*
sçais comment m'y prendre. *Soc*
la chose de cette maniere. Qu
les qualités requises pour bie
N'est-ce pas l'expérience, la p
& le raisonnement ? Peut-on
meilleurs guides, quand il s'ag
ter un jugement ? *Glauc.* Non.
lequel de ces trois hommes
d'expérience des trois sortes d
dont nous venons de parler ?
vous que l'intéressé, s'il s'appliq
un moment à la connoissance
fût plus capable de juger par
ment intérieur, de la nature
qui accompagne la science, qu
losophe n'est en état de juger
que cause le gain ? *Glauc.* Il
de beaucoup, parce que le pl
depuis son enfance a été plus

ure des choſes, qu'il n'en peut acérir l'expérience, & que ce plaiſir nt au-deſſus de ſa portée, il feroit de ins efforts pour y atteindre. *Socr.* Ainſi philoſophe eſt plus expérimenté dans n & l'autre de ces plaiſirs, que l'intéſé. *Glauc.* Il n'y a point de comparaiſon aire entr'eux. *Socr.* Ne connoît-il pas ſſi par expérience le plaiſir attaché x honneurs, mieux que l'ambitieux connoît le plaiſir qui ſuit la ſageſſe? *auc.* Sans doute, puiſque chacun d'eux : ſûr d'être honoré, s'il parvient au t qu'il ſe propoſe. Car les richeſſes t leurs admirateurs, comme le couge & la ſageſſe. Ainſi, à l'égard du aiſir qu'il y a d'être honoré, tous trois . ont une égale expérience. Mais, eſt impoſſible qu'aucun autre que le iloſophe goûte le plaiſir attaché à la ntemplation de l'eſſence des choſes. *cr.* Par conſéquent, à ne conſulter e l'expérience, il eſt plus en état de ger que les deux autres. *Glauc.* Sans ntredit.

Socr. Mais, il eſt le ſeul auſſi qui aux mieres de l'expérience joigne celles de prudence. *Glauc.* Cela eſt inconteſtae. *Socr.* Quant à l'organe dont on ſe

ment parler, l'organe du phi
Glauc. Cela eſt vrai. *Socr.* Si la
& le gain étoient la plus juſte re
bien juger de chaque choſe, ce
téreſſé eſtime ou mépriſe, ſeroi
digne d'eſtime ou de mépris. *Gl*
conviens. *Socr.* Si c'étoient les h
le courage & les victoires, ne
il pas s'en rapporter à la dé
l'homme intrigant & ambitieux
Cela eſt évident. Mais puiſque
prudence, à l'expérience, au r
ment qu'il appartient de pronon
ne peut s'empêcher de reconn
ce qui mérite l'eſtime du phil
de l'ami de la raiſon, eſt vérit
eſtimable. *Socr.* Donc, des tro
de plaiſirs dont il s'agit, le plu
le plus flatteur, eſt celui que go
partie de l'ame qui eſt l'inſtru

uc. J'en demeure d'accord. Car ſi le
vante le bonheur de ſon état, c'eſt
lui ſeul a droit de le faire. *Socr.*
lle vie & quel plaiſir mettra-t-il au
nd rang ? Il eſt clair que ce ſera le
ir du guerrier & de l'ambitieux, qui
oche beaucoup plus du ſien, que
i de l'intéreſſé, auquel, ſelon toute
rence, il aſſignera la derniere place.
uc. Sans doute.
ocr. Ainſi voilà deux victoires conſé-
ves que le juſte remporte ſur l'injuſte.
i va remporter une troiſieme dont il
ira graces à Jupiter Conſervateur &
mpien, comme il ſe pratique aux jeux
mpiques. Remarquez en effet que tout
e plaiſir que celui du ſage n'eſt point
plaiſir réel, un plaiſir pur ; qu'au con-
re ce n'eſt qu'une ombre, un phan-
e de plaiſir, ſelon ce que j'ai oui dire
n ſage. Mais ſi cela eſt, la défaite de
juſte eſt pleine & entiere. *Glauc.* Aſ-
ément, mais qu'en penſez-vous ? *Socr.*
pondez-moi. Nous allons examiner
emble ce qu'il en faut penſer. *Glauc.*
errogez. *Socr.* La douleur n'eſt-elle
; oppoſée au plaiſir ? *Glauc.* Oui. *Socr.*
r a-t-il pas auſſi un état de l'ame où elle
prouve ni plaiſir ni douleur ? *Glauc.*

Vous rappellez-vous les discc
tiennent d'ordinaire les malade
les accès de leur mal ? *Glauc*
ſont ces diſcours ? *Socr.* Qu'il n'
de plus grand bien que la ſant
qu'ils n'en connoiſſoient pas tou
avant que d'être malades. *Glau*
les rappelle. *Socr.* N'entendez-v
dire à tous ceux qui ſouffrent, q
rien de plus doux que de ceſſer
frir ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Vo
rez que dans tous les événemens
de la vie, les hommes tiennent l
langage. Sont-ils triſtes ? être ex
triſteſſe, eſt pour eux le bien le
ſirable. Ce n'eſt plus la joie qu
gardent alors comme ce qu'il
plus délicieux, mais ce repos d

ſation de plaiſir doit être une peine pour celui qui étoit auparavant dans la joie. *Glauc.* Cela doit être. *Socr.* Ainſi, ce calme de l'ame que nous diſions tout-à-l'heure tenir le milieu entre le plaiſir & la douleur, nous paroît être à préſent l'un & l'autre. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais, eſt-il poſſible que ce qui n'eſt ni l'un ni l'autre, ſoit tout enſemble l'un & l'autre ? *Glauc.* Je ne le penſe pas. *Socr.* Le plaiſir & la douleur ne ſont-ils pas l'un & l'autre un mouvement de l'ame ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais ne venons-nous pas de dire que cet état où l'on ne ſent ni plaiſir ni douleur, eſt un repos de l'ame, & je ne ſçais quoi de mitoyen entre ces deux ſentimens ? *Glauc.* Il eſt vrai. *Socr.* Comment donc peut-on croire raiſonnablement que la négation de douleur ſoit un plaiſir, & la négation du plaiſir, une douleur ? *Glauc.* On ne le peut pas. *Socr.* Par conſéquent, cet état n'eſt en lui-même ni agréable ni fâcheux ; mais on le juge agréable par oppoſition avec la douleur, & fâcheux par oppoſition avec le plaiſir. Dans tous ces phantômes il n'eſt rien qui repréſente le plaiſir réel, tout cela n'eſt qu'un preſtige.

Glauc. Du moins la raiſon nous porte à le croire.

Socr. Afin qu'il ne vous reſte aucune raiſon de penſer que le plaiſir n'eſt ici bas qu'une ceſſation de peine, & la peine une ceſſation de plaiſir; conſidérez un de ces plaiſirs qui ne viennent à la ſuite d'aucune douleur. *Glauc.* Où ſont-ils, & quelle eſt leur nature? *Socr.* Il en eſt de pluſieurs eſpeces; mais je vous prie de faire une attention particuliere à ceux de l'odorat. La ſenſation délicieuſe qu'ils excitent dans l'ame n'eſt précédée d'aucune douleur; & lorſqu'elle vient à ceſſer, elle ne laiſſe aucune douleur après ſoi. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Ne nous laiſſons donc pas perſuader que le plaiſir pur conſiſte à être exempt de douleur, ni la douleur à être exempt de plaiſir. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais la plupart des ſenſations, même des plus vives, qui paſſent juſqu'à l'ame par le canal des ſens, & qu'on nomme plaiſirs, ſont de cette nature; ce ſont de véritables ceſſations de douleur. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* N'en eſt-il pas de même à l'égard des preſſentimens de joie & de douleur cauſés par l'attente de quel-

que ſenſation agréable ou fâcheuſe? *Glauc.* Oui. *Socr.* Sçavez-vous ce qu'on doit penſer de ces plaiſirs, & à quoi on peut les comparer? *Glauc.* A quoi?

Socr. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans cet univers une haute, une moyenne, & une baſſe région? *Glauc.* Non. *Socr.* Si quelqu'un paſſoit de la baſſe région à la moyenne, ne s'imagineroit-il pas monter à la haute? Et lorſqu'étant arrivé au milieu il viendroit à jetter les yeux ſur le terme d'où il eſt parti, quelle autre penſée pourroit-il avoir, ſinon qu'il eſt en haut, parce qu'il n'eſt jamais monté juſqu'à la vraie haute région? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il pût s'imaginer autre choſe. *Socrate.* S'il retomboit de-là dans la baſſe région, il croiroit deſcendre, & ſans doute il ne ſe tromperoit pas. *Glauc.* Non. *Socr.* A quoi peut-on attribuer ſon erreur, ſinon à l'ignorance où il eſt de la région vraiment haute, de la moyenne & de la baſſe? *Glauc.* Il eſt évident que ſon erreur ne vient que de-là. *Socr.* Eſt-il donc ſurprenant que des hommes qui ne connoiſſent pas la vérité, ſe forment des idées peu juſtes de mille choſes, en particulier du plaiſir, de la douleur, & de ce qui tient

le milieu entre l'un & l'autre ; de ſorte que lorſqu'ils paſſent à la douleur, ils croient ſouffrir, & ſouffrent en effet ; mais lorſque de la douleur ils paſſent à l'état mitoyen, ils ſe perſuadent qu'ils ſont arrivés à la pleine jouiſſance du plaiſir ? Eſt-il ſurprenant que des gens qui n'ont jamais reſſenti le vrai plaiſir, & qui ne conſiderent la douleur que par oppoſition avec la ceſſation de la douleur, ſoient trompés dans leur jugement, à-peu-près comme celui qui voyant du brun à côté du noir, le prendroit pour du blanc dont il n'a aucune idée ? *Glauc.* Il n'y a rien de ſurprenant en cela. Au contraire, je ſerois ſurpris que la choſe fût autrement.

Socr. Faites à préſent réflexion ſur ce que je vais dire. La faim, la ſoif & les autres beſoins naturels, ne ſont-ils pas des eſpeces de vuides dans le corps. *Glauc.* Oui. *Socr.* Pareillement l'ignorance & l'imprudence ne ſont-elles pas un vuide dans l'ame ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ne remplit-on pas les premiers vuides en prenant de la nourriture, & le ſecond en acquérant de l'intelligence ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Quelle eſt la plénitude la plus réelle, celle qui ſe fait de choſes qui ont plus de réalité, ou celle qui ſe

fait de choſes qui en ont moins ? *Glauc.* Il eſt évident que c'eſt la premiere. *Socr.* Or le pain, la boiſſon, les viandes, en général tout ce qui nourrit le corps, a-t-il plus de réalité, participe-t-il davantage à la véritable eſſence, que les opinions vraies, la ſcience, l'intelligence, en un mot, toutes les vertus ? Voici par où il en faut juger. Ce qui tient de l'être vrai, immortel, immuable; ce qui eſt en même tems la modification d'une ſubſtance de même nature, n'a-t-il pas plus de réalité que ce qui tient de la nature ſujette au changement & à la corruption, & affecte une ſubſtance mortelle & changeante ? *Glauc.* Ce qui tient de l'être immuable a infiniment plus de réalité. *Socr.* La ſcience eſt-elle moins eſſentielle à l'être immuable que ſa propre eſſence ? *Glauc.* Non. *Socr.* Et la vérité ? *Glauc.* Non plus. *Socr.* Si cet être perd de la vérité, ne perd-il pas de ſon eſſence ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Donc, en général, tout ce qui ſert à l'entretien du corps participe moins à la vérité & à l'eſſence, que ce qui ſert à l'entretien de l'ame ? *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* Le corps lui-même n'a-t-il pas moins de réalité que

l'ame ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Donc la plénitude de l'ame eſt plus réelle que celle du corps, à proportion que l'ame elle-même a plus de réalité que le corps, & que ce qui ſert à la remplir en a auſſi davantage. *Glauc.* Sans contredit.

Socrate. Par conſéquent, ſi le plaiſir conſiſte à ſe remplir de choſes conformes à ſa nature, ce qui peut être réellement plein de choſes qui ont plus de réalité, doit goûter un plaiſir plus réel & plus ſolide ; & ce qui participe à des choſes moins réelles, doit être rempli d'une maniere moins vraie & moins ſolide, & ne goûter qu'une joie plus trompeuſe & moins vraie. *Glauc.* C'eſt une conſéquence néceſſaire. *Socr.* Ainſi, ceux qui ne connoiſſent ni la ſageſſe ni la vertu, qui ſont toujours dans les feſtins & dans les autres plaiſirs ſenſuels, paſſent ſans ceſſe de la baſſe région à la moyenne & de la moyenne à la baſſe. Ils ſont toute leur vie errans entre ces deux termes, ſans pouvoir jamais en franchir les bornes. Jamais ils n'ont été élevés juſqu'à la haute région, ils n'ont pas même porté leurs regards juſques-là ; ils n'ont point été véritablement

remplis par la poſſeſſion de ce qui eſt, jamais ils n'ont goûté une joie pure & ſolide. Mais toujours penchés vers la terre, comme de vils animaux, ayant toujours les yeux fixés ſur leur pâture, ils ſe livrent brutalement à la bonne chere & à l'amour; & ſe diſputant la jouiſſance de ces plaiſirs, ils tournent leurs armes les uns contre les autres, ſe frappent, ſe heurtent avec des pieds & des cornes de fer, & ſe tuent ſans pouvoir jamais parvenir à être pleinement raſſaſiés; parce qu'ils ne ſongent point à remplir d'objets réels cette partie d'eux-mêmes, qui tient de l'être & qui eſt capable d'une vraie plénitude. *Glauc.* Socrate, vous venez de peindre au naturel la vie de la plupart des hommes. *Socr.* C'eſt donc une néceſſité qu'ils ne goûtent que des plaiſirs corrompus par la douleur, des phantômes du plaiſir véritable, de vaines ombres, qui n'ont de couleur & d'éclat que quand on les rapproche l'une de l'autre, & dont la vue excite dans le cœur des inſenſés un amour ſi vif, des tranſports ſi violens, qu'ils ſe battent pour les poſſéder, comme les Troyens ſe battirent, au

rapport de Stéſichore, pour le phantôme d'Hélene (*d*) qu'ils n'avoient jamais vue. *Glauc.* Il eſt impoſſible que cela ſoit autrement.

Socrate. Mais quoi! la même choſe n'arrive-t-elle pas à l'égard de cette partie de l'ame où réſide le courage; lorſque l'ambition ſecondée de la jalouſie, la brigue de la violence, l'aigreur de la vengeance, font courir l'homme ſans réflexion & ſans diſcernement après une fauſſe plénitude d'honneur, de victoire, & après l'aſſouviſſement de ſon reſſentiment? *Glauc.* La même choſe doit néceſſairement arriver. *Socr.* Ainſi nous pouvons dire avec confiance, que, quand les deſirs qui appartiennent à ces deux parties de l'ame, l'intéreſſée & l'ambitieuſe, ſe laiſſent conduire par la ſcience & la rai-

(*d*) Herodote, au Livre II, raconte que Pâris & Hélene en venant de Sparte à Troie, furent jettés par la tempête ſur les côte d'Egypte; que Protée qui y régnoit alors, renvoya Pâris & garda Hélene, qu'il rendit à Ménélas, lorſqu'à ſon retour de Troie la tempête l'eût auſſi obligé de relâcher en Egypte. Ainſi, les Grecs firent la guerre aux Troyens dans la perſuaſion qu'ils receloient Hélene. & ne furent détrompés qu'après la priſe de leur ville. On peut voir chez cet hiſtorien les raiſons dont il appuie ſon ſentiment. Euripide l'a ſuivi dans ſa Tragédie d'Hélene.

ſon, & que ſous leurs auſpices elles ne pourſuivent d'autres plaiſirs que ceux qui leur ſont marqués par la ſageſſe; elles reſſentent alors les plaiſirs les plus vrais & les plus conformes à leur nature qu'il leur ſoit poſſible de goûter; parce que d'une part, la vérité les guide dans leurs pourſuites, & que de l'autre ce qui eſt le plus avantageux à chaque choſe, eſt auſſi ce qui a le plus de conformité avec ſa nature. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Lors donc que toute l'ame marche à la ſuite de la raiſon, & qu'il ne s'éleve en elle aucune ſédition; outre que chacune de ſes parties ſe tient dans les bornes du devoir & de la juſtice, elle a encore la jouiſſance des plaiſirs qui lui ſont propres, des plaiſirs les plus purs & les plus vrais dont elle puiſſe jouir. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Au lieu que, quand une des deux autres parties uſurpe l'autorité, il arrive de-là, en premier lieu, qu'elle ne peut ſe procurer les plaiſirs qui lui conviennent; en ſecond lieu, qu'elle oblige les autres parties à pourſuivre des plaiſirs faux & qui leur ſont étrangers. *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. Mais ce qui s'éloigne davantage de la philoſophie & de la raiſon,

eſt auſſi plus capable de produire ces funeſtes effets. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ce qui s'écarte davantage de l'ordre & de la loi, ne s'écarte-t-il pas de la raiſon dans la même proportion ? *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* N'avons-nous pas dit que rien ne s'en éloignoit davantage que les deſirs tyranniques commandés par l'amour ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et que rien ne s'en écartoit moins que les deſirs modérés & monarchiques ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Par conſéquent, le tyran ſera le plus éloigné du plaiſir véritable & propre de l'homme ; au lieu que le roi en approchera d'auſſi près qu'il eſt poſſible. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* La condition du tyran ſera donc la plus malheureuſe, & celle du roi la plus heureuſe qu'on puiſſe imaginer ? *Glauc.* Cela eſt inconteſtable. *Socr.* Sçavez-vous de combien la condition du tyran eſt plus malheureuſe que celle du roi ? *Glauc.* Je le ſçaurai ſi vous me le dites. *Socr.* Comme il y a trois eſpeces de plaiſirs, une de vrais, les deux autres de faux, le tyran ennemi de la loi & de la raiſon qu'il fuit, toujours aſſiégé de deſirs eſclaves & rampans qui compoſent ſa ſuite & ſon eſcorte, porte juſqu'aux derniers excès

la jouiſſance des plaiſirs faux. Il n'eſt point aiſé de déterminer de combien il eſt inférieur à l'autre en bonheur, ſi ce n'eſt peut-être de cette maniere. *Glauc.* De quelle maniere ?

Socrate. Le tyran eſt le troiſieme, à compter depuis l'oligarchique, car le démocratique eſt entre deux. *Glauc.* Oui. *Socr.* Par conſéquent, ſi ce que nous avons dit plus haut eſt vrai, le phantôme de plaiſir dont jouit le tyran eſt trois fois plus éloigné de la vérité, que le phantôme de plaiſir de l'oligarchique. *Glauc.* Cela eſt ainſi. *Socr.* Mais ſi nous comptons pour un ſeul, le royal & l'ariſtocratique, l'oligarchique eſt auſſi le troiſieme après lui. *Glauc.* Il l'eſt en effet. *Socr.* Le tyran eſt donc éloigné du vrai plaiſir le triple du triple. *Glauc.* Oui, ce me ſemble. *Socr.* Par conſéquent le phantôme de plaiſir du tyran, à le conſidérer ſelon ſa longueur, peut être exprimé par un nombre plan. *Glauc.* Oui. *Socr.* Or en multipliant cette longueur par elle-même, & l'élevant à la troiſieme puiſſance, il eſt aiſé de voir combien le bonheur du tyran eſt éloigné de la vérité. *Glauc.* Rien de plus aiſé pour un calculateur. *Socr.* Maintenant, ſi l'on renverſe

cette progreſſion, & qu'on cherche de combien le plaiſir du roi eſt plus vrai que celui du tyran, on trouvera, le calcul fait, que le roi eſt ſept cens vingt-neuf (e) fois plus heureux que le tyran, & que celui-ci eſt plus malheureux dans la même proportion. *Glauc.* Vous venez de trouver par un calcul tout-à-fait ſurprenant l'intervalle qui ſépare le bon-

(e) Cette méthode de calculer le plaiſir & la douleur, ne déplaira point à notre ſiecle, où l'on ſoumet tout au calcul. Mais comme on pourroit trouver quelque obſcurité dans celui-ci, j'en vais donner l'explication qui me paroit la plus approchante du texte. Le bonheur du tyran a trois fois moins de réalité que celui de l'oligarchique : celui de l'oligarchique en a trois fois moins que celui du roi : le bonheur du tyran a donc neuf fois moins de réalité que celui du roi. Le nombre neuf eſt un nombre plan, puiſque c'eſt le quarré de trois. Enſuite Platon conſidérant ces deux bonheurs, l'un reel, l'autre apparent, comme deux ſolides, dont toutes les dimenſions ſont proportionnelles, & leurs diſtances de la réalité, 1 & 9, comme une de leurs dimenſions, leur longueur, par exemple, multiplie chacun de ces nombres deux fois par lui-même, pour avoir le rapport de ces deux ſolides, qui par-là ſe trouve être celui de 1 à 729; c'eſt-à-dire, que le bonheur du tyran eſt 729 fois moindre que celui du roi. Ce calcul eſt fondé ſur ce theoreme de géométrie : *Les ſolides dont toutes les dimenſions ſont proportionnelles, ſont entre eux en raiſon triplée, ou comme les cubes d'une de leurs dimenſions.* Cette explication me paroit plus conforme au texte que celle de M. de la Pillonniere, qui a recours à cette progreſſion géométrique, 9 : 27 : 81 : 243 : 729, qu'il a fait entrer dans ſa Traduction, & dont il n'y a pas le moindre veſtige dans le Grec.

heur du juſte & celui de l'injuſte. *Socr.* Ce nombre exprime au juſte la différence de leur condition, ſi tout convient de part & d'autre, les jours, les nuits, les mois & les années. *Glauc.* Tout convient d'une & d'autre part. *Socr.* Mais ſi la condition de l'homme juſte & vertueux ſurpaſſe ſi fort en bonheur celle du méchant & de l'injuſte, combien plus la ſurpaſſera-t-elle en décence, en beauté & en vertu ? *Glauc.* Elle l'emportera infiniment ſur l'autre.

Socrate. Maintenant puiſque nous en ſommes venus ici, reprenons ce qui a été dit plus haut, & qui a donné occaſion à cet entretien. * On diſoit, ce me ſemble, que l'injuſtice étoit avantageuſe au parfait ſcélérat, pourvu qu'il paſſât pour honnête homme. N'eſt-ce pas ainſi qu'on s'eſt exprimé ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Examinons ſi la choſe eſt vraie, à préſent que nous ſommes convenus des effets que produiſent dans l'ame les actions juſtes & injuſtes. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous ? *Socr.* Pour montrer à celui qui a oſé avancer cette propoſition, qu'il s'eſt trompé, formons par la penſée une image de l'ame. *Glauc.* Quelle image ? *Socr.* Une image à-peu-

* *Thraſym. au Livre I.*

près ſemblable à celles de la Chimere, de Scylla, de Cerbere, & des autres monſtres que la fable nous repréſente compoſés de l'aſſemblage de pluſieurs natures différentes. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Repréſentez-vous d'abord un monſtre à pluſieurs têtes, les unes d'animaux domeſtiques, les autres de bêtes féroces; donnez-lui auſſi le pouvoir de produire toutes ces têtes & de les changer à ſon gré. *Glauc.* Un ouvrage de cette nature demande un artiſte habile. Mais comme il eſt plus aiſé de travailler ſur l'imagination que ſur la cire, ou ſur toute autre matiere ſemblable, je me le figure tel que vous le dépeignez. *Socr.* Faites enſuite l'image d'un lion & celle d'un homme, chacune à part, & mettez une grande diſproportion pour la groſſeur entre le monſtre & le lion, entre le lion & l'homme. *Glauc.* Ceci eſt plus aiſé, & la choſe eſt déja faite. *Socr.* Joignez enſemble ces trois images, de ſorte qu'elles ſe tiennent & ne faſſent qu'un tout. *Glauc.* Je les ai jointes. *Socr.* Enfin enveloppez ce compoſé de l'extérieur d'un homme, de maniere que celui qui ne pourroit voir juſques dans l'intérieur, le prendroit pour un homme, à ne juger

ſ ſur l'enveloppe qui le couvre. *Glauc.* l'ai enveloppé.

Socrate. Diſons à préſent à celui qui tient que la pratique de l'injuſtice eſt antageuſe à l'homme, & qu'il ne lui t de rien d'être juſte, que c'eſt comme diſoit qu'il lui eſt avantageux de nour- avec ſoin ce monſtre énorme, & ce n, de les rendre forts & puiſſans, & ffoiblir l'homme en le laiſſant mourir faim; de ſorte qu'il ſoit à la merci des ux autres, qui le traîneront de force r-tout où ils voudront : de ne point accoutumer à vivre enſemble dans parfait accord; au contraire, de les ſier ſe battre, ſe mordre & ſe dévorer uns les autres. *Glauc.* Celui qui vante ijuſtice ne dit en effet rien autre choſe. *cr.* Mais, d'autre part, dire qu'il eſt utile tre juſte, c'eſt dire que l'homme doit r ſes diſcours & ſes actions, travailler donner ſur lui-même la plus grande torité à cet homme intérieur; enſorte 'il cultive ce monſtre à pluſieurs têtes, mme le laboureur cultive ſon champ; e dans ce deſſein, s'aidant de la force lion, il empêche les têtes d'animaux oces de croître; qu'il nourriſſe & privoiſe de plus en plus celles des ani-

maux domeſtiques, qu'il étende ſe
à toutes, & entretienne entr'el
lui une parfaite intelligence. *Glauc.*
préciſément ce que dit le partiſan
juſtice. *Socr.* Par conſéquent, la vé
rencontre dans les louanges que c
donne à la juſtice, & le menſong
celles que l'autre donne à l'injuſti
effet, ſoit qu'on ait égard au plaiſi
que l'on conſidere la gloire & l'u
la vérité eſt toute entiere du cé
partiſan de la juſtice. Il n'y a ri
ſolide dans les diſcours de celui
blâme; il n'a même aucune idée
choſe qu'il blâme. *Glauc.* Aucune
qu'il me ſemble.

Socrate. Comme ſon erreur n'
volontaire, tâchons tout doucem
le détromper. Mon cher ami, lui d
derons-nous, ſur quel fondeme
hommes ſe ſont-ils accordés à
de la diſtinction entre les action
nêtes & les actions honteuſes? N
point parce que les unes ſoumet
partie animale de l'homme à la par
ſonnable ou plutôt divine; & q
autres aſſujettiſſent à la partie bru
féroce, celle qui eſt douce &
voiſée? N'en conviendra-t-il pas?

Oui, s'il veut m'en croire. *Socr.* Cela ſoſé, peut-il être utile à quelqu'un de prendre de l'or injuſtement, s'il ne peut le prendre ſans aſſujettir la plus excellente partie de lui-même à la plus mépriſable ? Quoi ! ſi pour recevoir cet or, il lui fallo:t ſacrifier la liberté de ſon fils ou de ſa fille, & les laiſſer paſſer entre les mains de maîtres féroces & cruels, il croiroit y perdre & refuſeroit à ce prix les plus groſſes ſommes d'argent ? Et lorſque ce qu'il y a en lui de plus divin devient l'eſclave de ce qu'il y a de plus ſcélérat & de plus ennemi des dieux, n'eſt-ce pas pour lui le comble du malheur, s'il n'en eſt pas touché ? L'or qu'il reçoit à ce prix funeſte, ne lui coûte-t-il pas plus cher que ne coûta à Eriphile le collier fatal pour lequel elle ſacrifia la vie de ſon époux ? *Glauc.* Je réponds pour lui, qu'il n'y a point de comparaiſon à faire. *Socr.* Pour quelle raiſon, je vous prie, a-t-on condamné de tout tems une vie licentieuſe, ſi ce n'eſt parce que le libertinage lâche la bride à ce monſtre énorme, cruel & à pluſieurs têtes ? *Glauc.* Il eſt clair que c'eſt pour cette raiſon. *Socr.* Pourquoi blâme-t-on l'inſolence & la fierté, ſinon parce que le courage qui

tient de la nature du lion & du ſerp
prend de-là de trop grandes forces,
ſe roidit avec excès ? *Glauc.* Sans do
Socr. Si l'on condamne la vie molle
voluptueuſe, n'eſt-ce point parce qu'
énerve, qu'elle relâche le courage
rend ce lion craintif & timide ? *Gl*
Oui. *Socr.* Pourquoi encore blâme-t
la flatterie & la baſſeſſe, ſinon p
qu'elle aſſervit le courage à ce mon
tumultueux ; que pour le raſſaſier de
cheſſes dont il eſt inſatiable, on ac
tume le lion dès ſa jeuneſſe à ſouffrir
tes ſortes d'affronts, & à quitter ſa
bleſſe & ſa fierté pour prendre le ca
tere rampant du ſinge ? *Glauc.* Cel
vrai. *Socr.* D'où vient enfin l'eſpece
gnominie attachée aux arts méchani
& aux profeſſions ſerviles ? N'eſt-ce p
de ce que ces profeſſions ſuppoſent c
ceux qui les exercent une foibleſſ
raiſon ſi grande, que ne pouvant p
dre aucun empire ſur les paſſions,
eſt réduite à les ménager, & met t
ſon induſtrie à inventer de nouve
moyens de les flatter ? *Glauc.* Il y a t
apparence.

Socrate. Lors donc que, pour do
à l'homme juſte un maître auſſi ex

t, auſſi vertueux que lui, nous vou-
s qu'il obéiſſe en tout à ce qu'il y a en
de meilleur, à cette raiſon gouvernée
-même immédiatement par la divi-
; nous ne prétendons pas que cette
iſſance tourne à ſon préjudice, comme
raſymaque le prétendoit à l'égard de
éiſſance que rendent les ſujets à leur
verain ; nous croyons au contraire
l n'eſt rien de plus avantageux pour
t homme, que de ſe laiſſer conduire
e guide ſage & divin, ſoit qu'il l'ait
ledans de lui-même & qu'il en diſpoſe
ame de ſon bien, ce qui ſeroit le
ux, ſoit qu'à ſon défaut il ſe ſoumette
n guide étranger : car notre deſſein
d'établir entre les hommes cette con-
nité de mœurs qui eſt la ſource de
nitié, en leur donnant à tous le même
tre pour les gouverner. *Glauc.* On ne
t qu'approuver un pareil deſſein. *Socr.*
'eſt pas moins évident que la loi ſe
poſe le même but, lorſqu'elle prête
ement ſon ſecours à tous les mem-
; de la ſociété civile. La dépendance
'on tient les enfans eſt auſſi fondée
le même principe. Nous ne ſouffrons
qu'ils diſpoſent d'eux-mêmes, juſ-
ce que nous ayions établi dans leur

ame, comme dans un état, une for ſtable de gouvernement, & que leur ſon cultivée par la nôtre, puiſſe vei ſur eux & régler leur conduite, com elle regle celle des perſonnes d'un mûr : alors nous les abandonnon leurs propres lumieres. *Glauc.* Le def de la loi eſt manifeſte en ce point.

Socrate. En quoi donc & par qu raiſon, mon cher Glaucon, dirons-n qu'il ſoit avantageux de commettre q que action injuſte, contraire aux bor mœurs & à l'honnêteté, puiſqu'en d nant plus riche & plus puiſſant, on viendra auſſi plus méchant ? *Glauc.* (ne peut être avantageux en aucune niere. *Socr.* De quoi ſerviroit-il que juſtice demeurât cachée & impun L'impunité ne rend-elle pas le méc plus méchant encore ? Au lieu qu crime venant à être découvert & p la partie animale s'appaiſe & s'adou la raiſon rentre dans tous ſes dr l'ame entiere rendue à ſon excellent turel, ſe trouve dans une meilleure ſ tion, par l'acquiſition de la ter rance, de la juſtice & de la prude vertus autant au-deſſus de la force la beauté, de la ſanté, que l'ame eſt

ıe au-deſſus du corps. *Glauc.* Cela
:ertain. *Socr.* Par conſéquent, tout
ıme ſenſé dirigera toutes ces actions
ce but. D'abord il eſtimera par-deſ-
:out & cultivera les ſciences propres
:rfectionner ſon ame; il mépriſera
:es celles qui ne produiroient pas le
ne effet. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.*
ıite il prendra un ſoin modéré de
corps, non pas dans le deſſein de lui
:urer la jouiſſance des plaiſirs bru-
: & déraiſonnables, ni de paſſer ſa
dans l'intempérance. Il ne recher-
ra pas même la ſanté du corps pour
-même, il ſe mettra peu en peine
a force, de la ſanté, de la beauté, ſi
; ces avantages ne doivent pas être
is de la tempérance; en un mot, il
ıtretiendra une parfaite harmonie
·e les parties de ſon corps, qu'autant
:lle pourra ſervir à maintenir l'accord
doit régner dans ſon ame. *Glauc.* Il
ſe propoſera point d'autre but, s'il
t être vraiment muſicien (*f*).

) C'eſt-à-dire, un homme en qui l'eſprit & le
r ſont parfaitement bien réglés. Platon emploie
'ent les termes de *muſique* & de *muſicien* en ce ſens,
nous avons expliqué ailleurs.

Socrate. Il n'admettra pas cette co
ration, ce concert d'une multitude
& inſenſée à accumuler tréſors ſu
ſors; il ne ſe laiſſera point éblou
l'idée de félicité qu'elle y attach
n'augmentera pas ſes richeſſes à l
pour accroître ſes maux dans la
proportion. *Glauc.* Je ne le penſ
Socr. Mais jettant ſans ceſſe les ye
le gouvernement de ſon ame, atte
empêcher que l'opulence d'une
de l'autre l'indigence n'en dérang
reſſorts, il s'étudiera à conſerve
jours le même plan de conduite d
acquiſitions & les dépenſes qu'il
faire. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* S
toujours les mêmes principes d
pourſuite des honneurs, il ambitio
goûtera même avec plaiſir ceux
croira pouvoir le rendre meille
fuira en public comme en parti
ceux qui pourroient altérer l'ord
regne dans ſon ame. *Glauc.* Mais
eſt, il refuſera donc de ſe mêler d
miniſtration des affaires. *Socr.* Au
traire, il ſe chargera volontiers du g
nement de ſa république; mais je
qu'il ſe charge auſſi volontiers de ce
ſa patrie, ſi le ciel n'y ménage qu

ande révolution. *Glauc.* Je vous entends. ous parlez de cette république dont nous rons tracé le plan, & qui n'exiſte que ans notre idée ; car je ne crois pas qu'il en ait une pareille ſur la terre. *Socr.* u moins peut-être en eſt-il au ciel un odele pour quiconque veut le conſul- r, & régler ſur lui la conduite de ſon me. Au reſte, peu importe que cette publique exiſte ou doive exiſter un jour. e qui eſt de certain, c'eſt que le ſage ne onſentira jamais à en gouverner d'autre ue celle-là. *Glauc.* Il aura raiſon.

LIVRE DIXIEME.

SOCRATE. Entre pluſieurs raiſons qui me déterminent à croire que plan de notre République eſt auſſi par- it qu'il puiſſe être, celle qui fait plus impreſſion ſur mon eſprit, eſt ce que ous avons réglé au ſujet de la poéſie. *lauc.* Qu'avons-nous réglé ? *Socr.* De point y admettre cette partie de la oéſie qui eſt purement imitative : à pré- nt que nous avons expliqué ſéparément

la nature de chacune des parties de l'ame il me paroît, avec plus d'évidence que jamais, qu'il ne faut point lui donner entrée chez nous. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* Je veux bien vous le dire en ſecret ; car je ne crains pas que vous m'alliez accuſer auprès des poëtes tragiques, & des autres poëtes imitateurs. Rien n'eſt plus capable que ce genre de poéſie de corrompre l'eſprit de ceux qui l'écoutent, lorſqu'ils n'ont pas l'antidote, qui conſiſte à ſçavoir apprécier au juſte toutes ces choſes. *Glauc.* Quelle raiſon vous engage à parler de la ſorte ? *Socr.* Il faut la dire ; cependant je ſens que ma langue eſt arrêtée par une certaine tendreſſe, & un certain reſpect que j'ai depuis l'enfance pour Homere ; car Homere eſt le maître & le chef de tous ces beaux poëtes tragiques ; mais comme les égards que je dois à un homme ſont moindres que ceux qui ſont dus à la vérité, il faut que j'explique ma penſée. *Glauc.* Fort bien.

Socr. Ecoutez donc, ou plutôt répondez-moi. *Glauc.* Interrogez. *Socr.* Pourriez-vous me dire ce que c'eſt en général que l'imitation ? Pour moi, je vous avoue que j'ai peine à bien comprendre quelle

eſt

eſt ſa nature. *Glauc.* Croyez-vous que je puiſſe le comprendre mieux que vous ? *Socr.* Il n'y auroit en cela rien d'étonnant. Souvent ceux qui ont la vue foible apperçoivent les objets avant ceux qui ont les yeux beaucoup plus perçans. *Glauc.* Cela peut être. Mais je n'oſerai jamais dire en votre préſence mon ſentiment ſur quoi que ce ſoit. Voyez, je vous prie, vous-même. *Socr.* Voulez-vous que nous procédions dans cette recherche ſelon notre méthode ordinaire ? Elle conſiſte, comme vous ſçavez, à embraſſer ſous une idée générale, cette multitude d'êtres exiſtans chacun à part & que l'on comprend tous ſous le même nom. N'entendez-vous pas ? *Glauc.* J'entends. *Socr.* Prenons, ſi vous voulez, quelqu'une de ces eſpeces d'êtres. Par exemple, il y a pluſieurs lits & pluſieurs tables. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais ces deux eſpeces de meubles ſont compriſes, l'une ſous l'idée d'un lit, l'autre ſous celle d'une table. *Glauc.* Oui. *Socr.* Nous avons auſſi coutume de dire que l'ouvrier qui fait l'un ou l'autre de ces meubles, travaille d'après l'idée qu'il en a dans la tête, lorſqu'il fait tantôt ces lits, tantôt ces tables

qui ſont à notre uſage. Il en eſt ainſi des autres meubles. Car ce n'eſt pas l'idée même de quelque meuble que ce ſoit que l'ouvrier façonne. Cela ne peut être. *Glauc.* Non aſſurément.

Socrate. Voyez à préſent quel nom il convient de donner à l'ouvrier que je vais dire. *Glauc.* A qui ? *Socr.* A celui qui fait ſeul tout ce que les autres ouvriers font chacun ſéparément. *Glauc.* Vous parlez là d'un homme bien extraordinaire & bien merveilleux. *Socr.* Attendez. Vous allez l'admirer encore bien davantage. Ce même ouvrier n'a pas ſeulement le talent de faire tous les ouvrages de l'art ; il fait encore tous les ouvrages de la nature, les plantes, les animaux, toutes les autres choſes ; lui-même enfin. Ce n'eſt pas tout. Il fait la terre, le ciel, les dieux, tout ce qu'il y a au ciel, & ſous la terre dans les enfers. *Glauc.* Voila un ſophiſte (*a*) tout-à-fait admirable. *Socr.* Vous me paroiſſez douter de ce que je dis. Mais répondez-moi ; croyez-vous qu'il n'y ait

(*a*) Platon entend ici par ſophiſte, un charlatan, un enchanteur. Les ſophiſtes ſont en effet une eſpece de charlatans, & même la plus dangereuſe.

abſolument aucun ouvrier de cette nature, ou ſeulement qu'on puiſſe faire tout cela dans un certain ſens, & que dans un autre ſens on ne le puiſſe pas? Ne voyez-vous pas que vous pourriez vous-même en venir à bout d'une certaine maniere? *Glauc.* De quelle maniere, s'il vous plaît? *Socr.* La choſe n'eſt pas difficile. On l'exécute ſouvent, & en très-peu de tems. Voulez-vous en faire l'épreuve en un moment? Prenez un miroir: préſentez-le de tous côtés: en moins de rien vous ferez le ſoleil, & tous les aſtres du ciel, la terre, vous-même, les autres animaux, les plantes, les ouvrages de l'art, & tout ce que nous avons dit. *Glauc.* Oui, je ferai tout cela en apparence; mais il n'y aura rien de réel & d'exiſtant. *Socr.* Fort bien. Vous entrez parfaitement dans ma penſée. Le peintre eſt une de ces eſpeces d'ouvriers: n'eſt-ce pas? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Vous me direz peut-être qu'il n'y a rien de réel en tout ce qu'il fait. Cependant le peintre fait auſſi un lit en quelque façon. *Glauc.* Oui, un lit apparent. *Socr.* Et le tourneur que fait-il? Ne venez-vous pas de dire qu'il ne fait pas l'idée même que nous

appellons l'eſſence du lit; mais un tel lit en particulier? *Glauc.* Je l'ai dit, il eſt vrai. *Socr.* Si donc il ne fait pas l'eſſence même du lit, il ne fait rien de réel, mais ſeulement quelque choſe qui repréſente ce qui eſt véritablement: & ſi quelqu'un ſoutenoit que l'ouvrage du tourneur ou de quelqu'autre ouvrier que ce ſoit, a une exiſtence réelle & parfaite, il eſt très-vraiſemblable qu'il ſe tromperoit. *Glauc.* C'eſt du moins le ſentiment de ceux qui ſont verſés dans ces matieres. *Socr.* Ainſi ne ſoyons pas ſurpris ſi l'on ne tire pas de ces ouvrages de grandes lumieres pour la connoiſſance de la vérité. *Glauc.* Nous ne devons pas l'être.

Socrate. Voulez-vous que ſur ce que nous venons de dire, nous examinions quelle idée on doit ſe former de l'imitateur de ces ſortes d'ouvrages? *Glauc.* J'y conſens, ſi vous le trouvez bon. *Socr.* Il y a donc trois eſpeces de lits: l'une qui eſt dans la nature, & dont nous pouvons dire, ce me ſemble, que Dieu eſt l'auteur. A quel autre en effet pourroit-on l'attribuer? *Glauc.* A nul autre. *Socr.* La ſeconde eſpece eſt celle que fait le tourneur. *Glauc.* Oui.

Socr. Et la troiſieme celle qui eſt de la façon du peintre : n'eſt-ce pas ? *Glauc.* A la bonne heure. *Socr.* Ainſi le peintre, le tourneur, Dieu ſont les trois ouvriers qui préſident à la façon de ces trois eſpeces de lits. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A l'égard de Dieu, ſoit qu'il l'ait ainſi voulu, ſoit que ce fût une néceſſité pour lui de ne faire qu'une ſeule eſpece de lit dans la nature, il n'a fait qu'une ſeule eſſence (*b*) de ce qui eſt proprement lit. Il n'en a jamais produit ni deux ni pluſieurs, & jamais il n'en produira. *Glauc.* Pour quelle raiſon ? *Socr.* C'eſt que s'il en faiſoit ſeulement deux, il en faudroit néceſſairement une troiſieme, à l'eſſence de laquelle les deux autres participeroient (*c*) ; & celle-là ſeroit le vrai lit, & non pas les deux

(*b*) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir le lecteur que Platon ſe trompe, lorſqu'il dit que Dieu a fait les eſſences métaphyſiques des choſes. Ces eſſences ne ſont que des idées abſtraites qui n'exiſtent que dans l'entendement, ſoit divin, ſoit humain.

(*c*) S'il y avoit deux eſſences d'une même choſe, elles auroient néceſſairement quelque choſe de commun : autrement, elles ne ſeroient plus les eſſences d'une même choſe, mais de deux choſes entiérement différentes. Or, ce qu'elles auroient de commun conſtitueroit une troiſieme eſſence, qui ſeroit proprement, & à l'excluſion des deux autres, l'eſſence de cette choſe.

autres. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Dieu ſçachant cela, & voulant être vraiment auteur, non de tel lit en particulier, ce qui l'auroit confondu avec le tourneur, mais du lit véritablement exiſtant, a produit le lit qui eſt un de ſa nature. *Glauc.* La choſe a dû être ainſi. *Socr.* Donnerons-nous à Dieu le titre de *Producteur* du lit, ou quelque autre ſemblable ? qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Ce titre lui appartient, d'autant plus qu'il a fait *par nature* (*d*) & l'eſſence du lit & celle de toutes les autres choſes. *Socr.* Et le tourneur comment l'appellerons-nous ? L'*ouvrier* du lit, ſans doute ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Au regard du peintre, dirons-nous qu'il en eſt l'*ouvrier* ou le *producteur* ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Qu'eſt-il donc par rapport au lit ? *Glauc.* Le ſeul nom qu'on puiſſe raiſonnablement lui donner, eſt celui d'*imitateur* de la choſe dont ceux-là ſont

(*d*) Dieu n'a fait les eſſences des choſes ſur aucun modele préexiſtant, ſelon Platon : il les a donc faites *par nature*. Tout ce qui exiſte dans l'univers a été fait ſur le modele des eſſences. Il a donc été fait *par art*, ou *par imitation*. Voilà pourquoi Platon appelle Dieu φυτουργὸν, c'eſt-à-dire, ouvrier par nature, ou producteur, créateur; & le Tourneur δημιουργὸν, c'eſt-à-dire, ouvrier par art, ou artiſan.

ouvriers. *Socr.* Fort bien. Vous appellez donc imitateur, l'auteur d'une production éloignée de la nature de trois degrés ? *Glauc.* Juſtement. *Socr.* Ainſi le faiſeur de tragédies, en qualité d'imitateur, eſt éloigné de trois degrés du roi (*e*) & de la vérité. Il en eſt de même de tous les autres imitateurs. *Glauc.* Il y a apparence.

Socrate. Puiſque nous avons fixé l'idée qu'on doit ſe former de l'imitateur, répondez, je vous prie, à la queſtion qui ſuit. Le peintre ſe propoſe-t-il pour objet de ſon imitation ce qui, dans la nature, eſt un en chaque eſpece, ou plutôt ne travaille-t-il pas d'après les ouvrages de l'art ? *Glauc.* Il travaille d'après les ouvrages de l'art. *Socr.* Tels qu'ils ſont ou tels qu'ils paroiſſent ? Expliquez-moi encore ce point. *Glauc.* Que voulez-vous dire ? *Socr.* Le voici. Un lit n'eſt-il pas toujours le même lit, ſoit qu'on le regarde directement ou de profil ? mais quoiqu'il ſoit le même en ſoi, ne paroît-il pas

(*e*) C'eſt-à-dire, du juſte, du philoſophe, de celui qui contemple la vérité en elle-même & dans l'eſſence des choſes.

différent ? J'en dis autant de toute autre choſe. *Glauc.* L'apparence eſt différente, quoique le lit ſoit le même. *Socr.* Penſez maintenant à ce que je vais dire. Quel eſt l'objet de la peinture ? Eſt-ce de repréſenter ce qui eſt, tel qu'il eſt, ou ce qui paroît, tel qu'il paroît ? Eſt-elle l'imitation de l'apparence ou de la réalité ? *Glauc.* De l'apparence. *Socr.* L'art d'imiter eſt donc bien éloigné du vrai ; & la raiſon pour laquelle il fait tant de choſes, eſt qu'il ne prend que la plus petite partie de chacune ; encore ce qu'il en prend n'eſt-il qu'un phantôme. Le peintre, par exemple, nous repréſentera un cordonnier, un charpentier, ou tout autre artiſan, ſans avoir aucune connoiſſance de leur métier. Malgré cela, s'il eſt excellent peintre, il fera illuſion aux enfans & au vulgaire ignorant, en leur montrant de loin un charpentier qu'il aura peint, de ſorte qu'ils prendront l'imitation pour la vérité. *Glauc.* Aſſurément.

Socr. Ainſi, mon cher ami, lorſque quelqu'un viendra nous dire qu'il a trouvé un homme qui ſçait tous les métiers, qui réunit en lui ſeul dans un

degré éminent toutes les connoiſſances qui ſont partagées entre les autres hommes ; voici, à ce que je crois, ce qu'on doit penſer de celui qui tient de tels diſcours ; il faut le regarder comme un imbécille qui s'eſt laiſſé duper par un charlatan, par un imitateur, qu'il a pris pour un habile homme, faute de pouvoir diſtinguer la vraie ſcience de l'ignorance qui ſçait la contrefaire. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Il nous reſte après cela à conſidérer la Tragédie & Homere qui en eſt le pere. Comme nous entendons dire tous les jours à de certaines gens, que les poëtes tragiques ſont très-verſés dans tous les arts, dans toutes les ſciences humaines qui ont pour objet le vice & la vertu, & même dans tout ce qui concerne les dieux ; qu'il eſt néceſſaire à un bon poëte d'être parfaitement inſtruit des ſujets qu'il traite, s'il veut les traiter avec ſuccès, qu'autrement il eſt impoſſible qu'il réuſſiſſe : c'eſt à nous de voir ſi ceux qui parlent de la ſorte ne ſe ſont pas laiſſés tromper par cette eſpece d'imitateurs ; ſi leur erreur ne vient pas de ce qu'en voyant leurs ouvrages, ils ne ſe ſont pas apperçus qu'ils

ſont éloignés de trois degrés de la réalité, & que ſans connoître la vérité, il eſt aiſé de réuſſir dans ces ſortes d'ouvrages, qui après tout ne ſont que des phantômes, où il n'y a rien de réel; ou s'il y a quelque choſe de ſolide en ce qu'ils diſent, & ſi en effet les bons poëtes ſont au fait des matieres ſur leſquelles le commun des hommes juge qu'ils ont bien écrit. *Glauc.* C'eſt ce qu'il nous faut examiner.

Socrate. Croyez-vous que ſi quelqu'un étoit également capable de faire la repréſentation d'une choſe, ou la choſe même repréſentée, il choisît de conſacrer ſes talens à ne faire que des images vaines, & qu'il voulût ſe rendre célebre par-là, comme ſi toute ſa vie ne pouvoit être employée à rien de mieux? *Glauc.* je ne le crois pas. *Socr.* Mais s'il étoit en effet verſé dans la connoiſſance de ce qu'il imite, je penſe qu'il aimeroit mieux s'appliquer à faire des ouvrages, qu'à imiter ceux d'autrui; qu'il eſſaieroit de ſe ſignaler en laiſſant après ſoi un grand nombre de beaux monumens; en un mot, qu'il s'empreſſeroit de mériter les éloges des autres, au lieu de ſe borner à leur en donner.

Glauc. Je le penſe auſſi, car il y auroit pour lui plus de gloire & plus d'avantage à prendre ce parti. *Socr.* N'exigeons pas d'Homere, ni des autres poëtes qu'ils nous rendent raiſon de mille choſes dont ils ont parlé. Ne leur demandons pas s'ils étoient médecins, ou s'ils ſçavoient ſeulement contrefaire le langage des médecins. En effet, eſt-il rapporté de quelque poëte ancien ou moderne, qu'il ait, comme Eſculape, rendu la ſanté aux malades, ou qu'il ait laiſſé après lui des diſciples ſçavans dans la médecine, comme Eſculape a fait dans la perſonne de ſes deſcendans ? Faiſons-leur grace auſſi ſur les autres arts, & ne leur en parlons point. Mais puiſque Homere a entrepris de parler ſur les matieres les plus importantes & les plus belles, telles que ſont la guerre, la conduite des armées, l'adminiſtration des états, l'éducation de l'homme; il eſt juſte de l'interroger & de lui dire : mon cher Homere, s'il n'eſt pas vrai que vous ſoyiez un ouvrier éloigné de trois degrés de la vérité, incapable de faire autre choſe que des phantômes de vertu (car telle eſt la définition que nous avons donnée de l'imitateur); ſi

vous êtes un ouvrier du ſecond ordre, capable de connoître ce qui peut rendre meilleurs ou pires les états & les particuliers; dites-nous quelle ville vous doit la réforme de ſon gouvernement, comme Lacédémone en eſt redevable à Lycurgue, & pluſieurs états grands & petits à beaucoup d'autres? Quel pays parle de vous comme d'un ſage légiſlateur, & ſe glorifie d'avoir tiré avantage de vos loix? L'Italie & la Sicile ont eu Charondas; nous autres Athéniens, nous avons eu Solon: mais vous, quel eſt le peuple qui vous reconnoît pour ſon légiſlateur? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul. Du moins les partiſans d'Homere n'en diſent rien. *Socr.* Fait-on mention de quelque guerre heureuſement conduite par Homere lui-même ou par ſes conſeils? *Glauc.* Nullement. *Socr.* S'eſt-il ſignalé par quelqu'une de ces découvertes qui caractériſent le génie, par des inventions utiles à la perfection des arts, & aux beſoins de la vie, comme on le dit de Thalès le Miléſien, & du Scythe Anacharſis? *Glauc.* On ne raconte de lui rien de ſemblable.

Socrate. Si Homere n'a rendu aucun

ſervice à la ſociété, en a-t-il du moins rendu aux particuliers ? Dit-on qu'il ait préſidé pendant ſa vie à l'éducation de quelques jeunes gens qui ſe ſoient attachés à lui pour la douceur de ſon commerce, & qui aient tranſmis à la poſtérité un plan de vie tracé par Homere ; comme on le rapporte de Pythagore, qui s'eſt acquis une grande réputation par-là, & qui a encore des ſectateurs qui portent ſon nom, qui ſuivent le genre de vie dont il leur a laiſſé un modele, & qui ſe diſtinguent entre tous les autres philoſophes ? *Glauc.* Non, Socrate ; on ne dit rien de pareil d'Homere. Créophile (*f*), ſon ami, a dû être encore plus ridicule pour ſes mœurs, que pour le nom qu'il portoit ; ſi ce qu'on rapporte d'Homere eſt vrai, que tandis qu'il vécut, il ne prit aucun ſoin de l'éducation de ſon ami. *Socr.* On le rapporte en effet. Mais penſez-vous, Glaucon, que ſi Homere eût été en état d'inſtruire les hommes & de les

(*f*) Créophile veut dire gourmand, qui aime la viande. Surnom ridicule qui fut donné à l'ami d'Homere, comme on donna à ce poëte, qui s'appelloit Méléſigene, le ſurnom d'Homere, qui ſignifie *aveugle* ou *ôtage*.

Quoi ! Protagoras d'Abdére, I
de Cie, & tant d'autres ont
crédit ſur l'eſprit de leurs di
pour leur faire accroire dans le
tiens familiers qu'ils ont avec e
jamais ils ne ſeront capables de
ner ni leur patrie ni leur famil
n'apprennent ſous eux l'art de
vre : on les chérit, on les rév
leur ſageſſe, au point de les
pour ainſi dire, en triomphe
où ils paſſent : & ceux qui vivo
tems d'Homere & d'Héſiode,
roient laiſſé aller ſeuls réciter le
de ville en ville, s'ils avoient
ner aux hommes des leçons ſ
de vertu ? ils ne ſe ſeroient p
tachés à eux plus fortement q

qu'à ce que leur éducation eût été achevée ? *Glauc.* Ce que vous dites, Socrate, me paroît tout-à-fait vrai.

Socrate. Disons donc de tous les poëtes, à commencer par Homere, que, soit qu'ils traitent dans leurs vers de la vertu ou de quelque autre matiere, ce ne sont que des imitateurs de phantômes, qu'ils n'atteignent jamais à la réalité, & que, comme nous disions tout à l'heure à l'égard du peintre, qu'il fera un portrait du cordonnier si ressemblant, qu'on le prendra pour un cordonnier véritable, quoique lui-même n'ait aucune connoissance de ce métier, & qu'il ménagera si adroitement les couleurs & les attitudes, que les ignorans y seront trompés : *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* De même le poëte, sans avoir d'autre talent que celui d'imiter, sçait si bien, par une couche de mots & d'expressions figurées, donner à chaque art les couleurs qui lui conviennent, que soit qu'il parle d'un vil métier, soit qu'il traite de la guerre, ou de tout autre sujet, son discours, soutenu de la mesure, du nombre & de l'harmonie, persuade à ceux qui l'entendent, & qui ne jugent que sur les vers, qu'il est par-

faitement inſtruit des choſes dont il parle. Tant eſt grand & puiſſant l'enchantement de la poéſie ! Car je penſe que vous ſçavez ce que c'eſt que les vers des poétes, lorſqu'on leur ôte ce coloris qu'ils empruntent de la muſique; & vous l'avez ſans doute remarqué. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ne reſſemblent-ils pas à ces viſages qui n'ont d'autre beauté, qu'une certaine fleur de jeuneſſe, & qui deviennent déſagréables, lorſque cette fleur vient à ſe ternir. *Glauc.* Cette comparaiſon eſt juſte.

Socrate. Allons plus loin. Le faiſeur de phantômes, c'eſt-à-dire l'imitateur, ne connoît que l'apparence des objets, & nullement ce qu'ils ont de réel; n'eſt-il pas vrai ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ne nous contentons pas d'effleurer cette matiere. Examinons-la à fond. *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Le peintre, diſons-nous, peindra une bride & un mors. *Glauc.* Oui. *Socr.* L'ouvrier en cuir & en fer les travaillera. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais aucun d'eux s'entend-il dans la forme qu'il faut donner à la bride & au mors, ni le peintre, ni même l'ouvrier en fer ou en cuir, ni aucun autre que celui qui ſçait s'en ſervir, c'eſt-à-dire le ſeul

écuyer ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'en eſt-il pas ainſi à l'égard de toutes les autres choſes ? *Glauc.* Comment ? *Socr.* Je veux dire qu'il y a trois arts qui répondent à chaque choſe, celui qui s'en ſert, celui qui la fait & celui qui l'imite. *Glauc.* Il eſt vrai. *Socr.* Mais à quoi tendent les propriétés, la beauté, l'aptitude d'un meuble, d'un animal, d'une action quelconque, ſinon à l'uſage auquel chaque choſe eſt deſtinée par ſa nature, ou par l'intention des hommes ? *Glauc.* A nulle autre choſe. *Socr.* C'eſt donc une néceſſité que celui qui ſe ſert d'une choſe, en connoiſſe les propriétés mieux qu'aucun autre, & qu'il dirige l'ouvrier dans ſon travail, en lui apprenant ce que ſon ouvrage a de bon ou de mauvais par rapport à l'uſage qu'il en fait. Le joueur de flûte, par exemple, apprendra à celui qui les fait, quelles ſont les flûtes dont il ſe ſert avec plus d'avantage ; il lui preſcrira la maniere dont il doit les faire, & celui-ci lui obéira. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi le premier parle en homme inſtruit de ce qui rend une flûte bonne ou mauvaiſe ; & le ſecond travaille ſur la foi du premier. *Glauc.* Oui. *Socr.* La connoiſ-

ſance que tout ouvrier a de la bonté & des défauts de ſon ouvrage, n'eſt donc, à proprement parler, qu'une croyance ſûre, puiſée dans les entretiens qu'il a eus avec celui qui s'en ſert, & aux lumieres duquel il eſt obligé de s'en rapporter; au lieu que celui-ci en a une connoiſſance fondée ſur la ſcience. *Glauc.* Cela eſt ainſi.

Socrate. A l'égard de l'imitateur, acquiert-il par l'uſage une ſcience certaine de la choſe qu'il imite, qui le mette à portée de juger ſi elle eſt belle & bien faite, ou non? En acquiert-il du moins une opinion juſte, par la néceſſité où il ſe trouve de converſer avec celui qui s'y connoît, & qui lui preſcrit ce qu'il doit imiter? *Glauc.* Ni l'un ni l'autre. *Socr.* L'imitateur n'a donc ni principes ſûrs, ni même d'opinion juſte, touchant ce qu'il y a de bien ou de mal fait dans tout ce qu'il imite. *Glauc.* Il n'y a pas d'apparence. *Socr.* Cela étant, l'imitateur doit être ſans doute bien verſé dans la connoiſſance des choſes qu'il ſe propoſe d'imiter. *Glauc.* Pas beaucoup. *Socr.* Cependant il imitera ni plus ni moins, ſans ſçavoir ce qu'il y a de bon & de mauvais dans chaque choſe & ſe propoſera pour

objet de ſon imitation ce qui paroît beau à une multitude ignorante. *Glauc.* Quel autre objet pourroit-il ſe propoſer ? *Socr.* Ainſi nous avons ſuffiſamment démontré deux choſes ; la premiere, que tout imitateur n'a qu'une connoiſſance très-ſuperficielle de ce qu'il imite, que ſon art n'a rien de ſérieux & n'eſt qu'un badinage d'enfans : la ſeconde, que tous ceux qui s'appliquent à la poéſie dramatique, ſoit qu'ils compoſent en vers iambes, ou en vers héroïques, ſont imitateurs autant qu'on peut l'être. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais quoi ? cette imitation n'eſt-elle pas éloignée de la vérité de trois degrés ? *Glauc.* Oui.

Socrate. D'un autre côté, ſur quelle faculté de l'homme exerce-t-elle le pouvoir qu'elle a ? *Glauc.* De quoi voulez-vous parler ? *Socr.* Vous l'allez ſçavoir : N'eſt-il pas vrai que la même grandeur regardée de près ou de loin, ne paroît pas égale ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Que ce qui paroît droit ou courbe, convexe ou concave vu hors de l'eau, ne paroît plus le même lorſqu'on le voit dans l'eau, à cauſe de l'illuſion que les couleurs font aux ſens ? Il eſt évident auſſi que cette illuſion & ce trouble

paſſent juſqu'à l'ame. Or c'eſt à cette partie foible de notre ame, que le deſſin, l'art des charlatans & mille autres arts ſemblables dreſſent des pieges, ne négligeant aucun artifice pour la ſéduire. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* A-t-on trouvé un préſervatif plus ſûr contre cette illuſion, que la meſure, le nombre & le poids ; pour empêcher que le rapport des ſens touchant ce qui eſt plus ou moins grand, nombreux, peſant, ne prévalût ſur le jugement de la partie de l'ame, qui calcule, qui peſe, qui meſure ? *Glauc.* Non. *Socr.* Toutes ſes opérations ne ſont-elles pas du reſſort de la raiſon ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et n'arrive-t-il pas ſouvent qu'après qu'elle a meſuré, & prononcé que tel corps eſt plus grand ou plus petit que tel autre, ou qu'ils ſont égaux, il ſe forme en nous deux jugemens oppoſés touchant les mêmes choſes ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais n'avons-nous pas dit qu'il étoit impoſſible que la même faculté de l'ame portât en même tems ſur la même choſe deux jugemens contraires ? *Glauc.* Oui, & nous avons eu raiſon de le dire. *Socr.* Par conſéquent ce qui juge en nous contre le rapport de la meſure, eſt différent de ce qui juge

conformément à la mesure. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais la faculté qui s'en rapporte à la mesure & au calcul, est ce qu'il y a de plus excellent dans l'ame. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Donc l'autre faculté qui lui est opposée est une des choses les plus frivoles qui soient en nous. *Glauc.* Il faut bien que cela soit.

Socrate. C'étoit à cet aveu que je voulois vous conduire, lorsque je disois que la peinture & en général tout art qui consiste dans l'imitation, est d'une part, bien éloigné de la vérité en tout ce qu'il embrasse comme son objet : de l'autre, que cette partie de nous-mêmes pour laquelle il travaille, dont il est ami, à laquelle il est uni, est elle-même très-éloignée du bon sens, & qu'il ne se propose en la flattant rien de vrai ni de solide. *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* L'imitation étant donc frivole de soi, & venant à se joindre à ce qu'il y a de frivole en nous, ne peut produire que des effets très-frivoles. *Glauc.* Cela doit être *Socr.* Mais ceci n'est-il vrai qu'à l'égard de l'imitation qui frappe la vue ? & n'en peut-on pas dire autant de celle qui est faite pour l'ouïe, & que nous appellons poésie ? *Glauc.* Il me paroît qu'on en doit

dire autant de celle-ci. *Socr.* Ne nous arrêtons pas aux vraiſemblances fondées ſur l'analogie qui ſe trouve entre la peinture & la poéſie. Pénétrons juſqu'à cette partie de l'ame avec laquelle la poéſie a un commerce intime, & voyons ſi elle eſt frivole ou ſérieuſe. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Propoſons la choſe de cette maniere. La poéſie imitative repréſente, diſons-nous, les hommes dans des actions forcées ou volontaires, en conſéquence deſquelles ils ſe croient heureux ou malheureux, & s'abandonnent à la joie ou à la triſteſſe; y a-t-il rien de plus dans ce qu'elle fait? *Glauc.* Rien. *Socr.* Or, dans toutes ces ſituations, l'homme eſt-il bien d'accord avec lui-même? Au contraire, n'éprouve-t-il pas en ce qui regarde ſa conduite, les mêmes ſéditions & les mêmes combats qu'il éprouve, comme nous en convenions tout à l'heure, à l'occaſion de la vue, lorſqu'il porte tout à la fois ſur le même objet deux jugemens contraires? Mais je me rappelle qu'il eſt inutile de diſputer ſur ce point, parce que nous ſommes demeurés d'accord plus haut que notre ame étoit pleine d'une infinité de contradictions ſembla-

bles. *Glauc.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Sans doute. Mais (*g*) il me ſemble néceſſaire d'examiner à préſent, ce que nous avons omis pour lors. *Glauc.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Nous diſions * alors qu'un homme d'un caractere modéré à qui il ſera arrivé quelque diſgrace, comme la perte d'un fils ou de quelqu'autre choſe extrêmement chere, portera cette perte plus patiemment que ne feroit tout autre. *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* Voyons maintenant s'il ſera tout-à-fait inſenſible à cette perte, ou ſi une telle inſenſibilité étant une chimere, il mettra ſeulement des bornes à ſa douleur. *Glauc.* La vérité eſt, à ce qu'il me paroît, qu'il prendra ce dernier parti. *Socr.* Dites-moi encore ; dans quel tems ſe fera-t-il plus de violence pour ſurmonter ſa douleur ? ſera-ce lorſqu'il ſera vu de ſes ſemblables, ou lorſqu'il ſera ſeul vis-à-vis de lui-même ? *Glauc.* Il prendra bien plus ſur lui-même lorſqu'il ſera devant le monde. *Socr.* Mais ſe voyant ſans témoins, il laiſſera ſans doute échapper bien des plaintes, qu'il

* Livre III. page 131.

(*g*) M. Racine le pere a traduit tout le reſte de ce morceau ſur la poéſie : on s'appercevra aiſément que j'ai profité de ſa traduction.

auroit honte que l'on entendît. Il
mille choſes dans leſquelles il ne
droit pas être ſurpris. *Glauc.* Il eſt
Socr. Ce qui lui ordonne de ſe r
contre la douleur, c'eſt la loi & la rai
au contraire ce qui le porte à s'y a
donner, c'eſt la paſſion. *Glauc.* J'en
viens. *Socr.* Or lorſque l'homme épr
ainſi deux mouvemens contraires pa
port au même objet, c'eſt une pre
diſons nous, qu'il y a en lui deux pa
oppoſées. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* L
qui eſt prête d'obéir à la loi en tou
qu'elle preſcrit. *Glauc.* Comment c
Socr. Par exemple, la loi dit qu'il eſt
d'être ferme dans les malheurs, qu'
faut pas ſe laiſſer abattre par le chag
& la raiſon qu'elle en donne, c'eſt q
ignore ſi ces accidens ſont des bien
des maux; qu'on ne gagne rien à
affliger, que les événemens de la v
méritent pas que nous y prenions
grand intérêt, & ſur-tout que l'affli
eſt un obſtacle à ce qu'il y auro
mieux à faire en ces rencontres. *G*
Que faudroit-il donc faire alors ?
Prendre conſeil de la raiſon ſur ce
vient d'arriver; corriger par notre b
conduite l'injuſtice du ſort, comm

jo

joueur répare par ſon habileté le mauvais coup que le dé lui a amené, & ne pas faire comme les enfans, qui lorſqu'ils ſont tombés portent la main à la partie bleſſée, & perdent le tems à crier; mais plutôt accoutumer notre ame à appliquer promptement le remede à la bleſſure, & à relever ce qui eſt tombé, ſans nous amuſer à des pleurs inutiles. *Glauc.* C'eſt ſans doute ce que nous pouvons faire de mieux dans les malheurs qui nous arrivent. *Socr.* Et c'eſt auſſi à ces excellens conſeils que la plus ſaine partie de nous-mêmes obéit volontiers. *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Et cette autre partie qui nous rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de nos diſgraces, qui nous porte aux plaintes & aux lamentations, & qui ne peut s'en raſſaſier; craindrons-nous de dire que c'eſt quelque choſe de déraiſonnable, de lâche & de timide? *Glauc.* Nous le dirons ſans balancer.

Socrate. Mais rien ne prête davantage à une imitation toujours variée, que la douleur & le chagrin; au lieu qu'un caractere ſage, tranquille, toujours ſemblable à lui-même, eſt très-difficile à imiter, & que la peinture qu'on en feroit, ſeroit peu propre à frapper cette multi-

tude confuſe qui s'aſſemble d'ordinaire dans les théâtres. Car ce ſeroit lui offrir un tableau de mœurs qui lui ſont tout à fait étrangeres. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Il eſt évident d'ailleurs que le génie du poëte imitateur ne le porte nullement à repréſenter cette ſituation de l'ame; que ſon art, & le ſoin qu'il a de plaire à la multitude tendent à l'en détourner; qu'ainſi il s'attachera plutôt à exprimer les caracteres paſſionnés que leur variété rend plus aiſés à ſaiſir. *Glauc.* La choſe eſt évidente. *Socr.* Nous avons donc une juſte raiſon de le condamner, & de le mettre dans la même claſſe que le peintre. Il a cela de commun avec lui, de ne compoſer que des ouvrages qu'on trouvera frivoles, ſi on les rapproche de la vérité; il lui reſſemble encore en ce qu'il travaille dans la vue de plaire à la partie frivole de l'ame, & non à ce qu'il y a de meilleur en elle. Ainſi nous ſommes bien fondés à lui refuſer l'entrée d'une ville qui doit être gouvernée par de ſages loix, puiſqu'il réveille & remue cette partie de l'ame, & qu'en la fortifiant, il détruit l'empire de la raiſon. Et nous pouvons aſſurer que ce qui arriveroit dans un état, où on rendroit les mé-

chans les plus forts, en leur donnant toute l'autorité, & en faiſant périr tous les bons citoyens, eſt l'image du déſordre que le poëte imitateur introduit dans le gouvernement intérieur de chaque homme, par l'exceſſive complaiſance qu'il a pour cette partie inſenſée de notre ame, qui ne ſçait pas diſtinguer ce qui eſt plus grand & ce qui eſt plus petit, qui ſe forme du même objet tantôt de grands, tantôt de petits phantômes, & qui eſt toujours à une diſtance infinie du vrai. *Glauc.* Cela eſt certain.

Socrate. Nous n'avons cependant rien dit encore du plus grand mal que cauſe la poéſie. N'eſt-ce pas en effet quelque choſe de bien terrible, de voir qu'à l'exception d'un très-petit nombre, elle eſt capable de corrompre l'eſprit des plus ſages? *Glauc.* Ce ſeroit quelque choſe de bien terrible ſans doute, ſi elle produiſoit un pareil effet. *Socr.* Ecoutez & vous en jugerez. Vous ſçavez que tous tant que nous ſommes, je dis même les plus raiſonnables, lorſque nous entendons réciter les endroits d'Homere ou de quelqu'autre poëte tragique, où l'on repréſente un héros dans l'affliction, déplorant ſon ſort dans un long diſcours,

pouſſant des cris & ſe frappant la poitrine; vous ſçavez, dis-je, que nous reſſentons alors un plaiſir ſecret auquel nous nous laiſſons aller inſenſiblement, & qu'à la compaſſion pour le héros qui nous intéreſſe, ſe joint l'admiration pour le talent du poëte qui a ſi bien ſçu nous attendrir. *Glauc.* Je le ſçais, & comment pourrois-je l'ignorer ? *Socr.* Cependant vous avez pu remarquer que dans les diſgraces qui nous arrivent à nous-mêmes, nous croyons qu'il eſt de notre honneur de prendre le parti contraire, je veux dire d'être fermes & tranquilles, perſuadés que ce parti convient à un homme de cœur, & qu'il faut laiſſer aux femmes ces mêmes pleurs que nous venons d'approuver dans un héros. *Glauc.* Je l'ai remarqué.

Socrate. Mais où eſt le bon ſens, je ne dis pas de voir ſans indignation, mais d'approuver avec tranſport dans un autre une ſituation où nous rougirions de nous trouver, & que nous condamnerions en nous comme une foibleſſe ? *Glauc.* En vérité, cela n'eſt guere raiſonnable. *Socr.* Non ſans doute, ſur-tout ſi nous regardons la choſe du côté qu'il la faut regarder. *Glauc.* De quel côté ? *Socr.* Si

nous conſidérons que cette partie de notre ame contre laquelle nous nous roidiſſons dans nos propres malheurs, qui eſt affamée de pleurs & de lamentations, qui voudroit s'en raſſaſier, & qui de ſa nature eſt portée à les rechercher, eſt la même que les poëtes flattent & s'étudient à ſatisfaire : que dans ces occaſions cette autre partie de nous-mêmes qui eſt la plus excellente, n'étant pas encore aſſez fortifiée par la raiſon & par l'habitude, néglige de tenir en bride la partie pleureuſe, s'excuſant ſur ce qu'elle n'eſt que ſpectatrice des malheurs d'autrui, & qu'il n'eſt pas honteux pour elle de donner des marques d'approbation & de pitié aux larmes qu'un autre, qui ſe dit homme de bien, verſe mal-à-propos : de ſorte qu'elle compte pour un gain le plaiſir qu'elle goûte alors, & ne conſentiroit pas à s'en priver, en condamnant abſolument ces ſortes de poëmes. Cela vient de ce que peu de gens font réflexion que les ſentimens d'autrui deviennent infailliblement les nôtres, & qu'après avoir entretenu & fortifié ſa compaſſion par la vue des maux étrangers, il eſt bien difficile

de la modérer dans les ſiens. *Glauc.* Cela eſt certain.

Socrate. N'en dirons-nous pas autant du ridicule ? Quelque averſion que vous ayiez pour le perſonnage de bouffon, ſi vous prenez un plaiſir exceſſif aux bouffonneries ſoit au théâtre, ſoit dans les converſations, il vous arrivera la même choſe que dans les repréſentations tragiques, c'eſt-à-dire, de faire ce que vous approuvez dans les autres. Vous donnez alors une libre carriere au deſir de faire rire, que la raiſon réprimoit auparavant en vous, dans la crainte où vous étiez de paſſer pour bouffon ; & après avoir nourri ce deſir à la comédie, vous ne tarderez pas à laiſſer échapper dans votre conduite, même ſans y penſer, des traits qui ne peuvent convenir qu'à un farceur. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* La poéſie imitative entretient auſſi en nous l'amour, la colere & toutes les paſſions de l'ame qui ont pour objet le plaiſir & la douleur, & qui influent dans toutes nos actions. Au lieu de les deſſécher peu-à-peu, elle les nourrit & les arroſe. Elle nous rend plus vicieux & plus malheureux par l'empire qu'elle donne à ces paſſions ſur

notre cœur, au lieu de les tenir dans une entiere dépendance qui aſſureroit notre vertu & notre bonheur. *Glauc.* Je ne puis m'empêcher d'en convenir.

Socrate. Ainſi, mon cher Glaucon; lorſque vous entendrez dire aux admirateurs d'Homere, que ce poëte a formé la Grece, qu'on apprend en le liſant à ſe gouverner, & à ſe bien conduire dans les divers événemens de la vie, & qu'on ne peut faire rien de mieux que de ſe régler ſur ſes préceptes; il faudra avoir toutes ſortes d'égards & de complaiſances pour ceux qui tiennent ce langage, croire qu'ils travaillent autant qu'il eſt en eux à devenir gens de bien, & leur accorder qu'Homere eſt le plus grand des poëtes, & le premier des poëtes tragiques; mais en même tems ſouvenez-vous qu'il ne faut admettre dans notre république d'autres ouvrages de poéſie, que les hymnes à l'honneur des dieux, & les éloges des grands hommes; que du moment que vous y recevrez cette muſe voluptueuſe, ſoit épique, ſoit lyrique, le plaiſir & la douleur régneront dans votre état à la place des loix & de la raiſon, dont

tous les hommes ont reconnu l'excellence dans tous les tems. *Glauc.* Rien n'eſt plus vrai.

Socrate. Puiſque l'occaſion s'eſt préſentée une ſeconde fois de parler de la poéſie, voilà ce que j'avois à dire à ſon ſujet, pour montrer qu'étant ce qu'elle eſt, nous avons eu raiſon de la bannir de notre république. Nous n'avons pû réſiſter à la force des motifs qui nous y déterminoient. Au reſte, de peur que la poéſie elle-même ne nous accuſe en cela de dureté & de ruſticité, il eſt bon de lui dire que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle eſt brouillée avec la philoſophie. Témoins ces traits ; *cette chienne hargneuſe qui aboie contre ſa maîtreſſe..... Ces gens qui brillent dans les cercles d'hommes inſenſés..... La troupe des faux ſages qui veut dominer partout..... Ces contemplatifs ſubtils à qui la pauvreté aiguiſe l'eſprit* (*h*) ; & mille autres qui ſont des preuves de leurs anciens débats. Malgré cela, proteſtons

(*h*) On ne ſçait de quels poëtes ces traits ſont tirés. Il y a apparence que c'eſt des auteurs de l'ancienne comédie, tous très-ſatyriques, & déchaînés contre les philoſophes.

hautement, que ſi la poéſie imitative, & qui a pour but le plaiſir, peut nous prouver par de bonnes raiſons qu'on ne doit pas l'exclure d'un état bien policé, nous la recevrons à bras ouverts, parce que nous ne pouvons nous diſſimuler à nous-mêmes la force & la douceur de ſes charmes; mais il n'eſt jamais permis de trahir la vérité par-tout où on croit l'appercevoir. Vous-même, mon cher ami, n'êtes-vous pas de ceux que la poéſie enchante, ſur-tout lorſqu'elle ſe préſente à vous dans Homere? *Glauc.* Oui aſſurément. *Socr.* Il eſt donc juſte de lui laiſſer le droit de venir défendre ſa cauſe devant nous, ſoit dans une Ode, ou en quelque autre eſpece de poëme qu'elle jugera à propos de choiſir. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Quant à ſes protecteurs, qui, ſans faire eux-mêmes des vers, ſont amateurs de la poéſie, nous leur permettrons de plaider pour elle en proſe, & de nous montrer qu'elle n'eſt pas ſeulement agréable, mais utile aux républiques & aux particuliers pour la conduite de la vie; nous les écouterons volontiers, car nous y gagnerons, ſi l'on nous fait voir qu'elle joint l'utile à

l'agréable. *Glauc.* Vraiment, ſans doute, nous y gagnerons. *Socr.* Mais s'ils ne peuvent venir à bout de nous le prouver, n'imiterons-nous pas la conduite des amans, qui ſe font violence pour s'arracher à l'objet de leur paſſion, après qu'ils en ont reconnu le danger? Nous conſerverons toujours une certaine affection pour la poéſie, à cauſe de l'amour que nous avons conçu pour elle, & qu'on nous a inſpiré dans ces belles républiques où nous avons été élevés; nous ſouhaiterons qu'elle puiſſe nous paroître très-bonne, & très-amie de la vérité; mais tandis qu'elle n'aura rien de bon à alléguer pour ſa défenſe, nous l'écouterons en nous prémuniſſant contre ſes enchantemens par les raiſons que je viens d'expoſer, & nous prendrons garde de retomber dans la paſſion que nous avons reſſentie pour elle étant jeunes, & dont le commun des hommes n'eſt pas guéri. Reconnoiſſons donc que cette ſorte de poéſie eſt indigne de nos ſoins, qu'on ne doit pas la regarder comme quelque choſe de ſérieux, ni qui atteigne à la vérité, & que tout homme qui craint pour le gouvernement intérieur de ſon ame, doit être

en garde contre elle, ne l'écouter qu'avec précaution, enfin croire que tout ce que nous en avons dit eſt vrai. *Glauc.* J'y conſens de tout mon cœur.

Socrate. Car c'eſt un grand combat, mon cher Glaucon, & plus grand qu'on ne penſe, que celui qui nous eſt propoſé, & où il s'agit d'être vertueux ou méchant. Ni les honneurs, ni les richeſſes, ni les dignités, encore moins la poéſie, ne méritent pas que nous négligions pour elle d'acquérir la juſtice & les autres vertus. *Glauc.* Je ne puis en diſconvenir après ce que nous avons dit, & je ne crois pas qu'on puiſſe penſer autrement. *Socr.* Cependant nous n'avons pas encore parlé des plus grandes récompenſes réſervées à la vertu, & qui ſont, pour ainſi dire, ſous ſa main. *Glauc.* Il faut qu'elles ſoient d'un prix infini, ſi elles ſurpaſſent celles que nous venons d'expoſer. *Socr.* Peut-on appeller grand ce qui s'écoule en un petit eſpace de tems ? En effet, l'intervalle qui ſépare notre enfance de la vieilleſſe, eſt bien peu de choſe en comparaiſon de l'Eternité. *Glauc.* Ce n'eſt même rien. *Socr.* Mais quoi ! penſez-vous qu'une ſubſtance immortelle doive

borner ſes ſoins & ſes vues à un tems ſi court, & non pas plutôt enviſager l'Eternité entiere ? *Glauc.* Je le penſe. Mais à quoi tend ce diſcours ?

Socrate. Ne ſçavez-vous donc pas que notre ame eſt immortelle, & qu'elle ne meurt jamais ? ..... A ces mots, Glaucon me regardant avec un air de ſurpriſe, je n'en ſçais rien, me dit-il : & vous, pourriez-vous me le prouver ? Oui, repartis-je, ſi je ne me trompe ; je crois même que vous en pourriez faire autant, car la choſe n'eſt pas difficile. *Glauc.* Elle l'eſt pour moi ; & vous me ferez plaiſir de me démontrer ce point que vous jugez ſi aiſé. *Socr.* Ecoutez. *Glauc.* Dites. *Socr.* Reconnoiſſez-vous qu'il y a du bien & du mal (*i*) ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Avez-vous de l'un & de l'autre la même idée que moi ? *Glauc.* Quelle idée ? *Socr.* Que tout principe de corruption & de diſſolution eſt un mal : qu'au contraire tout principe de conſervation & d'amélioration eſt un bien. *Glauc.* Oui. *Socr.* Chaque choſe n'a-t-elle pas ſon mal & ſon bien ? l'Ophtalmie, par exemple, eſt le mal des

(*i*) Il s'agit ici du bien & du mal phyſique.

yeux, la maladie, celui de tout le corps. La nielle eſt le mal du blé, la pourriture celui du bois, la rouille, celui du fer & de l'airain; en un mot, il n'eſt preſque rien dans la nature qui n'ait ſon mal & ſa maladie particuliere. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ce mal ne nuit-il point à la choſe à laquelle il s'attache? Ne finit-il point par la diſſoudre & la ruiner totalement? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi chaque choſe eſt détruite par le mal & par le principe de corruption qu'elle porte en elle; de ſorte que ſi ce mal n'a pas la force de la détruire, il n'eſt rien qui ſoit capable de le faire. Car le bien ne peut produire cet effet à l'égard de quoi que ce ſoit, non plus que ce qui n'eſt ni un bien ni un mal. *Glauc.* Comment cela pourroit-il être?

Socrate. Si donc nous trouvons dans la nature une choſe que ſon mal rend à la vérité mauvaiſe, mais qu'il ne ſçauroit diſſoudre ni détruire; dès ce moment, ne pourrons-nous pas aſſurer de cette choſe, qu'elle ne peut périr? *Glauc.* Il y a toute apparence. *Socr.* Mais quoi! n'eſt-il rien qui rende l'ame mauvaiſe? *Glauc.* Oui certes, & ce

ſont les vices dont nous avons fait mention, l'injuſtice, l'intempérance, la lâcheté, l'ignorance. *Socr.* Y a-t-il un ſeul de ces vices qui puiſſe l'altérer & la diſſoudre? Prenez garde que nous ne tombions dans l'erreur, en nous imaginant que, quand l'homme injuſte & inſenſé eſt ſurpris dans le crime, ſon injuſtice, qui eſt le mal de ſon ame, ſoit alors la cauſe de ſa perte. Voici plutôt de quelle maniere il faut enviſager la choſe. De même que la maladie, qui eſt pour le corps un principe de corruption, le mine peu-à-peu, le détruit & le réduit au point qu'il n'a plus la forme de corps; de même encore que toutes les autres choſes dont nous avons parlé, ont leur mal propre, qui s'attache à elles, qui les corrompt par le ſéjour qu'il y fait, & les amene au point de n'être plus ce qu'elles étoient: cela n'eſt-il pas vrai? *Glauc.* Oui. *Socr.* De même, pour faire l'application de ceci à l'ame, il faut voir ſi l'injuſtice & les autres vices, venant à ſe loger chez elle & à s'y fixer, la corrompent, la flétriſſent, juſqu'à ce qu'ils la conduiſent à la mort, & la ſéparent d'avec le corps. *Glauc.* Cette

application n'eſt pas vraie à l'égard de l'ame. *Socr.* D'un autre côté, il ſeroit contre toute raiſon de dire qu'un mal étranger détruisît une ſubſtance que ſon propre mal ne peut détruire. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Faites en effet réflexion, mon cher Glaucon, qu'à l'égard même du corps, nous ne croyons pas que ſa deſtruction doive être l'effet immédiat de la mauvaiſe qualité des viandes, de quelque part qu'elle vienne, ſoit qu'elles aient été gardées trop long-tems, ſoit qu'elles ſe ſoient corrompues, ſoit pour quelqu'autre raiſon. Mais ſi la mauvaiſe nourriture engendre quelque corruption dans le corps, nous dirons qu'à l'occaſion de la nourriture, le corps a été ruiné par la maladie, qui eſt proprement ſon mal; & jamais nous ne prétendrons que les viandes, qui ſont d'une nature differente de celle du corps, aient par leurs mauvaiſes qualités la vertu de le détruire, à moins que ce mal étranger ne faſſe naître en lui le mal qui lui eſt propre. *Glauc.* Vous dites très-bien. *Socr.* Par la même raiſon, à moins que la maladie du corps n'engendre celle de l'ame, ne diſons jamais que cette ſub-

ſtance, qui n'a rien de commun avec le corps, puiſſe périr par un mal étranger, ſans l'intervention du mal qui lui eſt propre. *Glauc.* Rien n'eſt plus raiſonnable.

Socrate. Ainſi renverſons ces preuves, ou tandis qu'elles conſerveront toute leur force, gardons-nous bien de dire que ni la fievre, ni aucune autre eſpece de maladie, ni le fer même, ni quoi que ce ſoit, le corps en dût-il être haché par morceaux, puiſſe donner la mort à l'ame; à moins qu'on ne nous faſſe voir que l'effet des maux que le corps ſouffre en ces rencontres, eſt de rendre l'ame plus injuſte & plus impie. Et ne ſouffrons pas qu'on diſe que ni l'ame, ni quelque autre ſubſtance que ce ſoit, périſſe par le mal qui ſurvient à une ſubſtance de nature différente, ſi le mal qui lui eſt propre ne vient à s'y joindre. *Glauc.* Mais jamais perſonne ne nous montrera que les ames de ceux qui meurent deviennent plus injuſtes par la ſeule raiſon qu'ils meurent. *Socr.* Si quelqu'un néanmoins étoit aſſez hardi pour combattre notre ſentiment, & pour ſoutenir que la mort rend l'homme plus méchant & plus injuſte, afin de

n'être pas obligé de reconnoître l'immortalité de l'ame ; nous le forcerons de convenir que, ſi ce qu'il dit eſt vrai, il ſuit de-là que l'injuſtice conduit naturellement à la mort comme la maladie, qu'elle tue ceux qui lui donnent entrée dans leur ame, plus ou moins promptement ſelon qu'ils ſont plus ou moins méchans ; ce qui eſt contraire à l'expérience de tous les jours, qui nous montre que la cauſe ordinaire de la mort des méchans eſt le ſupplice auquel la juſtice les condamne. *Glauc.* Certainement ſi l'injuſtice étoit un mal capable de ſoi de donner la mort aux méchans, on auroit tort de la regarder comme le plus grand des maux, puiſque ceux qui la logeroient dans leur ame, ſeroient affranchis par ſon moyen de tous les autres maux. Je penſe au contraire qu'en examinant de près la choſe, on trouvera qu'elle tue les autres, autant qu'il eſt en elle, tandis qu'elle conſerve plein de vie, & de plus bien éveillé celui en qui elle fait ſa demeure. Tant elle eſt éloignée de lui donner la mort!

Socrate. Vous dites bien. Car ſi la corruption de l'ame, ſi ſon propre mal

ne peut la tuer & la détruire, comment le mal, deſtiné par ſa nature à la deſtruction d'une autre ſubſtance, pourroit-il faire périr l'ame, ou toute autre choſe que celle ſur qui il doit produire naturellement cet effet ? *Glauc.* Il me paroît que cela eſt impoſſible. *Socr.* Mais il eſt évident qu'une choſe qui ne peut périr ni par ſon propre mal, ni par celui d'autrui, doit néceſſairement exiſter toujours, & que, ſi elle exiſte toujours, elle eſt immortelle. *Glauc.* Oui. *Socr.* Poſons donc ceci comme un principe inconteſtable. Mais ſi cela eſt, il eſt aiſé de voir que les mêmes ames doivent toujours exiſter. Car puiſqu'aucune d'elles ne périt, leur nombre ne ſçauroit diminuer. Il ne peut pas non plus augmenter. Vous comprenez en effet que ſi le nombre des êtres immortels devenoit plus grand, ces nouveaux êtres ſe formeroient de ce qui étoit mortel, & que toutes choſes finiroient ainſi par être immortelles (*k*) *Glauc.* Vous dites

(*k*) Ce raiſonnement ſur lequel porte tout le ſyſtême de la métempſycoſe, eſt fondé ſur la croyance que les ames ont exiſté avant les corps, que leur nombre eſt fixé, indépendamment de celui des corps qu'elles doivent animer : en un mot, qu'il ne ſe forme de nou-

vrai. *Socr.* Or, c'eſt ce que le bon ſens ne nous permet pas de croire, non plus que de penſer que notre ame, conſidérée dans le fond même de ſon être, ſoit d'une nature compoſée, pleine de diſſemblance & de variété. *Glauc.* Comment dites-vous ?

Socrate. Il eſt difficile que ce qui réſulte de l'aſſemblage de pluſieurs parties, ſoit éternel, à moins que la compoſition n'en ſoit auſſi parfaite, que vient de nous paroître celle de l'ame. *Glauc.* En effet, cela n'eſt pas vraiſemblable. *Socr.* Les raiſons que nous venons d'alléguer, & bien d'autres, démontrent donc invinciblement l'immortalité de l'ame. Mais pour bien connoître ſa nature, on ne doit pas la conſidérer, comme nous faiſons, dans l'état de dégradation où la met ſon union avec le corps, &

---

veaux corps, qu'à meſure qu'il y a, pour ainſi dire, des ames de relais qui attendent le moment d'y entrer. Ce qui a entraîné les anciens philoſophes dans cette erreur & dans une foule d'abſurdités au ſujet de la nature de la deſtinée de l'ame, eſt l'ignorance où ils étoient de ce que la foi nous apprend, que Dieu crée chaque ame au moment que le corps eſt ſuffiſamment organiſé pour la recevoir. Et il faut avouer que ſi la révélation n'étoit venue à notre ſecours, nous n'aurions guere mieux raiſonné ſur ces matieres que Pythagore & Platon.

tous les maux qui ſont la ſuite de cette union ; il faut la contempler attentivement des yeux de l'eſprit, telle qu'elle eſt en elle-même, dégagée de tout ce qui lui eſt étranger. Alors on verra qu'elle eſt infiniment plus belle : on connoîtra plus diſtinctement la nature de la juſtice, de l'injuſtice, & des autres choſes dont nous avons parlé. Tout ce que nous avons dit de l'ame eſt vrai par rapport à ſon état préſent. Mais de même que ceux qui verroient maintenant Glaucus le Marin, auroient peine à reconnoître ſa premiere forme, parce que les anciennes parties de ſon corps ont été les unes briſées, les autres uſées, toutes altérées par les flots, & qu'il s'en eſt formé de nouvelles de coquillages, d'herbes marines & de cailloux ; de ſorte qu'il reſſemble plutôt à un monſtre, qu'à un homme tel qu'il étoit auparavant : ainſi l'ame dans l'état où nous la voyons, eſt ſujette à mille maux qui la défigurent. Pour la connoître, mon cher Glaucon, voici ce qu'il faut enviſager en elle. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Sa philoſophie. Il faut faire réflexion aux choſes vers leſquelles elle ſe porte, aux objets dont elle recherche

commerce, à cette liaiſon étroite qu'elle a avec tout ce qui eſt divin, immortel, éternel, & à ce qu'elle devient, lorſque ſe livrant entiérement à cette ſublime contemplation, elle s'élève par un noble effort du fond de cette mer où elle eſt plongée, & ſe débarraſſe des cailloux & des coquillages qui s'attachent à elle par la néceſſité où elle eſt de ſe nourrir de choſes terreſtres; néceſſité dont tant de gens s'applaudiſſent comme d'un bonheur. C'eſt alors que vous verrez clairement quelle eſt ſa nature, ſi elle eſt ſimple ou compoſée; en un mot, quelle eſt ſon eſſence & ſa maniere d'être. Pour ce qui eſt de ſa ſituation préſente, nous avons, ce me ſemble, aſſez bien expliqué les paſſions & les affections auxquelles elle eſt ſujette. *Glauc.* Parfaitement bien.

Socrate. N'avons-nous pas dans cette recherche dépouillé la juſtice de tout ce qui lui eſt acceſſoire, & mis à part les honneurs & les récompenſes que vous lui avez attribués ſur la foi d'Homere & d'Héſiode? N'avons-nous pas démontré que la juſtice eſt par elle-même le plus excellent bien de l'ame, qu'il faut s'attacher

à elle, ſoit qu'on ait ou non l'anneau de Gygès, & ſi l'on veut encore, outre cela, le caſque de Pluton (*l*)? *Glauc.* Vous dites très-vrai. *Socr.* On ne peut donc pas trouver mauvais à préſent, mon cher Glaucon, que nous reſtituïons à la juſtice, & aux autres vertus, les récompenſes que les hommes & les dieux y ont attachées, & que l'homme juſte reçoit pendant la vie & après la mort. *Glauc.* On ne ſçauroit y trouver à redire. *Socr.* Me rendrez-vous maintenant ce que je vous ai prêté au commencement de cet entretien? *Glauc.* Quoi donc? *Socr.* J'ai bien voulu vous accorder que le vertueux paſſât pour méchant, & le méchant pour vertueux, parce que vous avez cru que, quoiqu'il fût impoſſible de tromper en cela les hommes & les dieux, il falloit néanmoins le ſuppoſer pour le diſcours, afin de porter notre jugement ſur la juſtice & l'injuſtice, priſes l'une & l'autre en elles-mêmes.

(*l*) Homere parle de ce caſque au Livre V de l'Iliade, vers 845, où il dit que *Pallas prit le caſque de Pluton, afin que Mars ne la vit pas.* Ce caſque rendoit donc ceux qui le portoient inviſibles aux dieux, comme l'anneau de Gygès les rendoit inviſibles aux hommes.

e vous en ſouvenez-vous pas ? *Glauc.* aurois tort de ne m'en pas ſouvenir. *Socrate.* A ce moment que le juge- ent eſt prononcé, je vous ſomme au om de la juſtice, de lui reſtituer les nneurs qu'elle reçoit des hommes & s dieux, & d'aider vous-même à la tablir dans ſes droits : après vous avoir it convenir des avantages qu'il y a à re juſte, & que la juſtice ne trompe oint les eſpérances de ceux qui la pra- quent, je veux que vous conveniez en- re qu'elle l'emporte infiniment ſur injuſtice, dans les biens que la répu- tion d'homme vertueux attire après oi. *Glauc.* Vous ne demandez rien que e juſte. *Socr.* Vous m'accorderez donc, n premier lieu, que le vertueux & le échant ſont connus des dieux pour ce u'ils ſont. *Glauc.* Nous vous l'accor- ons. *Socr.* Et que ſi la choſe eſt ainſi, 'un eſt chéri, l'autre haï des dieux, omme nous en ſommes convenus dès e commencement. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ne m'accorderez-vous pas auſſi que ceux qui ſont chéris des dieux, n'ont que des biens à attendre de leur part, & que s'ils en reçoivent quel- quefois des maux, c'eſt en expiation

des péchés de leur vie paſſée ? *Glau.* Sans contredit. *Socr.* Il faut donc recon noître, à l'égard de l'homme juſte que ſoit qu'il ſe trouve dans l'indigence, ou dans la maladie, ou dans quelque au tre ſituation que le commun des hom mes regarde comme malheureuſe, ce maux prétendus tourneront à ſon avan tage durant ſa vie ou après ſa mort parce que la providence des dieux eſt attentive aux intérêts de celui qui tra vaille à devenir juſte, & à parvenir par la pratique de la vertu à la plus parfaite reſſemblance que l'homme puiſſe avoir avec Dieu. *Glauc.* Il n'eſt pas naturel qu'un homme de ce caractere ſoit négligé de celui auquel il s'efforce de reſſembler. *Socr.* Ne faut-il pas penſer tout le contraire du méchant ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi du côté des dieux, la victoire demeure toute entiere au juſte. *Glauc.* Du moins c'eſt mon ſentiment.

Socrate. Et de la part des hommes, n'eſt-ce pas ainſi que les choſes ſe paſſent, puiſqu'enfin il faut dire la vérité ? N'arrive-t-il pas aux fourbes & aux ſcélérats la même choſe qu'à ces athletes qui courent fort bien en partant de la barriere ;

barriere ; mais qui ne courent plus de même, lorſqu'il faut y revenir ? Ils s'élancent d'abord avec rapidité ; mais ſur la fin de la courſe on ſe moque d'eux, les oreilles leur tombent ſur les épaules ; ils s'en retournent ſans être couronnés : au lieu que les bons coureurs arrivent au but, remportent le prix & reçoivent la couronne. Les juſtes n'ont-ils pas d'ordinaire le même ſort, je veux dire qu'à la fin de chaque entrepriſe, de leur conduite & de leur vie, les hommes rendent à leur vertu la gloire & les récompenſes qui lui ſont dues ? *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Vous ſouffrirez donc que j'applique aux juſtes ce que vous diſiez plus haut des méchans. Je prétends que les juſtes, lorſqu'ils ſont dans l'âge mûr, parviennent dans la république où ils vivent à toutes les dignités auxquelles ils prétendent, qu'ils font à leur choix des alliances pour eux & pour leurs enfans : en un mot, tout ce que vous avez dit de ceux-là, je le dis de ceux-ci. Quant aux méchans, je ſoutiens que, quand même ils auroient d'abord réuſſi à tromper le monde, la plupart d'entr'eux ſe trahiſſent à la fin de leur courſe ; que lorſqu'ils ſont de-

venus vieux, on les couvre de ridicule & d'opprobre, qu'ils ſont le jouet des étrangers & de leurs concitoyens, & pour me ſervir des expreſſions que vous regardiez comme trop fortes à l'égard du juſte, mais qui ſe vérifient à l'égard du méchant, je dis qu'on les tourmentera, qu'on les brûlera : en un mot, imaginez-vous entendre de ma bouche qu'ils ſouffriront tous les genres de ſupplices dont vous faiſiez mention alors. C'eſt à vous de voir ſi vous trouvez bon que je le diſe. *Glauc.* Oui ; d'autant plus que vous ne dites rien que de raiſonnable.

Socrate. Tels ſont les avantages, le ſalaire & les récompenſes que le juſte reçoit pendant la vie de la part des hommes & des dieux, outre les biens qu'il trouve dans la pratique même de la juſtice. *Glauc.* Ces avantages ſont également glorieux & ſolides. *Socr.* Mais ils ne ſont rien ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaiſon des biens & des maux réſervés dans l'autre vie à la vertu & au vice. Ecoutez-en le récit que je ne dois pas omettre, afin de rendre au juſte & au méchant ce qu'ils ont droit d'attendre de nous dans cet entretien. *Glauc.* Faites-nous ce récit ſans

avoir égard à ſa longueur, perſuadé que nous l'entendrons avec plaiſir.

Socrate. Ce n'eſt point le récit d'Alcinoüs (*m*) que je vais vous faire, mais celui d'un homme de cœur, de Her Arménien, originaire de Pamphylie. Après qu'il eut été tué dans une bataille, comme on vint dix jours après pour enlever les cadavres qui étoient déja pourris, le ſien fut trouvé ſain & entier; on le porta chez lui, & le douzieme jour après ſa mort, lorſqu'il étoit ſur le bûcher prêt d'être brûlé, il reſſuſcita & raconta aux aſſiſtans ce qu'il avoit vu dans l'autre monde. « Auſſi-tôt, » dit-il, que mon ame fut ſortie de mon » corps, je m'avançai dans la compagnie » de pluſieurs autres, vers un lieu tout-à- » fait merveilleux, où nous vîmes dans » la terre deux ouvertures voiſines l'une » de l'autre, & deux autres au ciel qui » répondoient à celles-là. Des juges » étoient aſſis entre ces ouvertures: dès » qu'ils avoient prononcé leur ſentence, » ils ordonnoient aux juſtes de prendre

(*m*) C'eſt-à-dire, un récit menteur, tel que celui d'Ulyſſe à Alcinoüs chez les Phéaciens. Il y a auſſi un petit jeu de mots dans le Grec entre le nom d'Alcinoüs Ἀλκίνου & ἀλκίμου, qui ſignifie, *vaillant, courageux.*

» leur route à droite par une des ouver-
» tures du ciel, après leur avoir attaché
» par devant un écriteau qui contenoit le
» jugement rendu en leur faveur ; & aux
» méchans de prendre leur route à gau-
» che par une des ouvertures de la terre,
» portant derriere le dos un ſemblable
» écriteau où étoient marquées toutes
» leurs actions. Après que je me fus pré-
» ſenté, les juges dirent qu'il falloit que
» je portaſſe aux hommes la nouvelle de
» ce qui ſe paſſoit aux enfers, & m'or-
» donnerent d'écouter & de remarquer
» en ce lieu toutes les choſes dont j'allois
» être témoin.

» Je vis donc d'abord les ames de ceux
» qu'on avoit jugés, celles-ci monter au
» ciel, celles-là deſcendre ſous terre,
» par les deux ouvertures qui ſe répon-
» doient ; tandis que par l'autre ouver-
» ture de la terre, je vis ſortir des ames
» couvertes d'ordure & de pouſſiere,
» en même tems que par l'autre ouver-
» ture du ciel deſcendoient d'autres ames
» pures & ſans tache : elles paroiſſoient
» toutes venir d'un long voyage, & s'aſ-
» ſeoir avec plaiſir dans la prairie, comme
» dans un lieu d'aſſemblée. Celles qui ſe
» connoiſſoient ſe demandoient les unes

» aux autres, en s'embraſſant, des nou-
» velles de ce qui ſe paſſoit ſoit au ciel
» ſoit ſous la terre. Les unes racontoient
» leurs aventures avec des gémiſſemens
» & des pleurs, que leur arrachoit le
» ſouvenir des maux qu'elles avoient
» ſoufferts ou vu ſouffrir aux autres pen-
» dant le tems de leur voyage ſous terre,
» dont la durée étoit de mille ans. Les
» autres qui revenoient du ciel faiſoient
» le récit des plaiſirs délicieux qu'elles
» avoient goûtés & des choſes merveil-
» leuſes qu'elles avoient vues ».

Il ſeroit trop long, mon cher Glaucon, de vous rapporter en entier le diſcours de Her à ce ſujet. Il ſe réduiſoit à dire que les ames étoient punies dix fois pour chacune des injuſtices qu'elles avoient commiſes dans la vie; que la durée de chaque punition étoit de cent ans, qui ſont à-peu-près les bornes de la vie humaine; de ſorte que le châtiment eſt toujours décuple pour chaque crime. Ainſi ceux qui ſe ſont ſouillés de pluſieurs meurtres, qui ont livré par trahiſon des villes & des armées, qui ont réduit leur patrie à l'eſclavage, ou qui ſe ſont rendus coupables de quelqu'autre crime de cette nature, ſont

tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux au contraire qui ont rendu aux hommes des ſervices ſignalés, qui ont été ſaints & vertueux, reçoivent dans la même proportion la récompenſe de leurs bonnes actions. A l'égard des enfans morts preſqu'auſſi-tôt après leur naiſſance, ce qu'il racontoit de leur état dans l'autre monde ne mérite pas d'être répété. Il y avoit encore, ſelon ſon récit, des récompenſes plus grandes deſtinées à ceux qui avoient plus ſpécialement honoré les dieux & reſpecté leurs parens; & des ſupplices extraordinaires préparés aux impies & aux parricides.

« J'étois préſent, diſoit-il, lorſqu'une » ame demanda à une autre où étoit le » grand Aridée. Cet Aridée avoit été » tyran d'une ville de Pamphylie, mille » ans auparavant; il avoit tué ſon pere » qui étoit dans un âge avancé, ſon frere » aîné, & commis, à ce qu'on diſoit, » pluſieurs autres crimes énormes. Il ne » vient point, répondit l'ame, & il ne » viendra jamais ici. Nous avons toutes » été témoins à ſon occaſion du ſpecta- » cle le plus effrayant. Lorſque nous » étions ſur le point de ſortir de cet

» abyme ſouterrein, après avoir accom-
» pli nos peines, nous vîmes Aridée &
» un grand nombre d'autres, dont la plu-
» part étoient des tyrans comme lui; il
» y avoit auſſi quelques particuliers, qui
» dans une condition privée, avoient
» été de grands ſcélérats. Au moment
» qu'ils s'attendoient à ſortir, l'ouver-
» ture leur refuſa le paſſage en pouſſant
» un horrible mugiſſement; ce qu'elle
» fait toutes les fois qu'un de ceux dont
» les crimes ſont ſans remede, ou n'ont
» pas été ſuffiſamment expiés, ſe pré-
» ſente pour ſortir. Auſſi-tôt des hommes
» cruels & qui paroiſſoient tout de feu,
» ayant entendu ce bruit, s'avancerent,
» ſe ſaiſirent d'Aridée & des autres, leur
» lierent les pieds, les mains & le cou,
» & après les avoir jettés à terre & écor-
» chés, les traînerent tout ſanglans ſur
» des épines à côté du chemin, diſant à
» tous les paſſans la raiſon pour laquelle
» ils les traitoient de la ſorte, & qu'ils
» alloient les précipiter dans le tartare.
» Cette ame ajoutoit que parmi les di-
» verſes frayeurs dont elles avoient été
» agitées pendant la route, aucune n'éga-
» loit l'effroi que leur avoit cauſé cet

» épouvantable mugiſſement, & que ce » fut pour elles un plaiſir inexprimable » de ſortir, après qu'il eut ceſſé.

» Voilà ce qui ſe paſſe à l'égard du » jugement & des ſupplices des méchans. » La libéralité avec laquelle on récom- » penſe les bons, eſt égale à la ſévé- » rité qu'on exerce envers les premiers. » Après que les ames eurent paſſé ſept » jours dans cette prairie, elles en par- » tirent le huitieme, & ſe rendirent en » quatre jours de marche dans un lieu » marqué, d'où l'on voyoit une lumiere » étendue ſur tout le ciel & ſur toute la » terre, droite comme une colonne, aſſez » ſemblable à l'arc-en-ciel, mais plus » éclatante & plus pure. Elles arrive- » rent à cette lumiere après une autre » marche d'un jour. Là, vers le milieu de » cette lumiere, elles virent ſuſpendus » au ciel les bouts du lien qui le ſerre. » Ce lien n'eſt autre choſe que la lumiere » dont j'ai parlé : elle embraſſe toute la » circonférence du ciel, à-peu-près » comme ces pieces de bois qui ceignent » le corps des galeres & qui en ſoutien- » nent la charpente. Aux extrémités de » ce lien eſt ſuſpendu le fuſeau de la Né-

» ceſſité, qui donne le branle à toutes » les révolutions céleſtes. Le corps du » fuſeau & le crochet ſont de diamant, » le peſon eſt en partie de diamant, en » partie d'autres pierres précieuſes.

» Ce peſon reſſembloit pour la figure » aux peſons d'ici-bas. Mais pour en » avoir une juſte idée, il faut ſe repré- » ſenter un grand peſon creuſé en de- » dans, dans lequel étoit enchâſſé un » autre peſon plus petit, comme des » boëtes qui entrent l'une dans l'autre; » dans le ſecond il y en avoit un troiſie- » me, dans celui-ci un quatrieme, & ainſi » de ſuite juſqu'au nombre de huit, diſ- » poſés entr'eux de la même façon que » des cercles concentriques. On voyoit » le bord ſupérieur de chacun, & tous » ne préſentoient à l'extérieur que la » ſurface continue d'un ſeul peſon à l'en- » tour du fuſeau, dont la tige paſſoit par » le centre du huitieme. Les bords circu- » laires du peſon extérieur étoient les » plus larges; puis ceux du ſixieme, du » quatrieme, du huitieme, du ſeptieme, » du cinquieme, du troiſieme & du ſe- » cond, alloient diminuant de largeur » ſelon cet ordre. Le cercle formé par

» épouvantable mugiſſement, & que ce
» fut pour elles un plaiſir inexprimable
» de ſortir, après qu'il eut ceſſé.

» Voilà ce qui ſe paſſe à l'égard du
» jugement & des ſupplices des méchans.
» La libéralité avec laquelle on récom-
» penſe les bons, eſt égale à la ſévé-
» rité qu'on exerce envers les premiers.
» Après que les ames eurent paſſé ſept
» jours dans cette prairie, elles en par-
» tirent le huitieme, & ſe rendirent en
» quatre jours de marche dans un lieu
» marqué, d'où l'on voyoit une lumiere
» étendue ſur tout le ciel & ſur toute la
» terre, droite comme une colonne, aſſez
» ſemblable à l'arc-en-ciel, mais plus
» éclatante & plus pure. Elles arrive-
» rent à cette lumiere après une autre
» marche d'un jour. Là, vers le milieu de
» cette lumiere, elles virent ſuſpendus
» au ciel les bouts du lien qui le ſerre.
» Ce lien n'eſt autre choſe que la lumiere
» dont j'ai parlé : elle embraſſe toute la
» circonférence du ciel, à-peu-près
» comme ces pieces de bois qui ceignent
» le corps des galeres & qui en ſoutien-
» nent la charpente. Aux extrémités de
» ce lien eſt ſuſpendu le fuſeau de la Né-

» les bords du plus grand peſon étoit de
» différentes couleurs. Celui du ſeptieme
» étoit d'une couleur très-éclatante ; celui
» du huitieme empruntoit du ſeptieme ſa
» couleur & ſon éclat. La couleur des
» cercles du ſecond & du cinquieme étoit
» preſque la même, & tiroit davantage
» ſur le jaune. Le troiſieme étoit d'une
» couleur très-blanche ; celle du quatrie-
» me étoit un peu rouge. Enfin, celle du
» ſecond ſurpaſſoit en blancheur celle du
» ſixieme. Il faut que le fuſeau tout en-
» tier faſſe ſa révolution d'un mouve-
» ment uniforme : tandis qu'il la fait, les
» ſept peſons intérieurs ſe meuvent len-
» tement dans une direction contraire.
» Le mouvement du huitieme eſt le plus
» rapide. Ceux du ſeptieme, du ſixieme
» & du cinquieme ſont moindres, & à-
» peu-près égaux entr'eux pour la vî-
» teſſe. Le ſecond paroiſſoit faire ſa révo-
» lution autour du quatrieme ; la vîteſſe
» du troiſieme eſt moindre que celle des
» précédens ; & le ſecond ſe meut le plus
» lentement de tous. Le fuſeau lui-même
» tourne ſur les genoux de la Néceſſité.
» Sur chacun de ces cercles eſt portée
» une Sirene qui tourne avec lui, chan-

» tant de toute ſa force ſur un ton ; de
» ſorte que de ces huit tons différens, il
» réſulte une harmonie parfaite (*n*).

» A l'entour du fuſeau, & à des diſtan-
» ces égales, ſont aſſiſes ſur des trônes
» les trois Parques, filles de la Néceſſité,
» Lachéſis, Clothon & Atropos, vêtues
» de blanc & ayant ſur la tête une cou-
» ronne. Elles mêlent leurs voix à celles
» des Sirenes; Lachéſis chante le paſſé,
» Clothon le préſent, Atropos l'avenir.
» Clothon touchant par intervalles le fu-
» ſeau de la main droite, lui fait faire la

(*n*) Cet emblême eſt facile à expliquer. Les huit peſons enchâſſés les uns dans les autres ſont les huit cieux, celui des étoiles fixes, & ceux des ſept planetes : les cercles formés par les bords de chaque peſon, ſont les orbites que décrivent les aſtres. Cette Sirene portée ſur chacun de ces cercles, c'eſt l'aſtre même. On ſçait ce que Pythagore a dit de l'harmonie des corps céleſtes. Ce ſeroit lui faire injuſtice que d'entendre ce qu'il en a dit autrement que dans un ſens métaphorique. C'eſt dans le même ſens qu'il faut prendre ces paroles de l'Ecriture : *Quis concentum cæli dormire faciet ?* Job. 38. Le reſte de l'emblême regarde la viteſſe reſpective des planetes, leur groſſeur ou leur diametre meſuré par la largeur des bords de chaque peſon, leur couleur repréſentée par celle des cercles. Il ne faut pas chercher ici la préciſion & l'exactitude aſtronomique. Dans ces ſortes de récits dont Platon ſe ſert de tems en tems pour embellir ſes dialogues, il donne beaucoup à l'imagination ; il cherche plus à plaire par des images poétiques, qu'à dire la vérité.

» révolution extérieure. Atropos, de la » main gauche, imprime le mouvement » à chacun des pesons intérieurs, & La- » chésis de l'une & de l'autre main tou- » che tantôt le fuseau, tantôt les pesons » intérieurs. Aussi-tôt que les ames furent » arrivées, il fallut qu'elles se présen- » tassent devant Lachésis. Et d'abord un » prophete leur assigna à chacune leur » rang. Ensuite ayant pris sur les genoux » de Lachésis les sorts & les différentes » conditions humaines, il monta sur une » tribune élevée, & dit à haute voix : » *Voici ce que dit la vierge Lachésis, fille* » *de la Nécessité : Ames (o) journalieres,* » *vous allez commencer une nouvelle car-* » *riere, & rentrer dans un corps mortel. Le* » *génie ne vous choisira point : vous choisi-* » *rez chacune le vôtre. La premiere à qui le* » *sort tombera, choisira la premiere, & son* » *choix sera irrévocable. La vertu n'a point* » *de maître : elle s'attache à celui qui l'ho-* » *nore, & fuit celui qui la mépriſe. La* » *faute du choix tombera sur vous. Dieu en* » *est innocent.*

(o) Il faut prendre cette expression dans le même sens que l'on dit : *Les armes sont journalieres.* Je n'en ai pas trouvé d'autre pour rendre ἐφήμερος.

» A ces mots, le prophete ayant jetté » les ſorts, chaque ame ramaſſa celui qui » tomba devant elle, excepté moi, à qui » on ne le permit pas. A l'ouverture du » billet, chacune connut dans quel rang » elle devoit choiſir. Enſuite on mit à » terre devant elles des genres de vie de » toute eſpece, dont le nombre étoit » beaucoup plus grand que celui des ames » qui devoient choiſir. Car toutes les con- » ditions, tant des hommes que des ani- » maux, s'y trouvoient raſſemblées. Il y » avoit des tyrannies, dont les unes de- » voient durer juſqu'à la mort; les autres » devoient être interrompues, & finir » par la pauvreté, l'exil, la mendicité. » On y voyoit auſſi des conditions d'hom- » mes célebres, ceux-ci pour leur beau- » té, pour leur force, pour la réputa- » tion dans les combats; ceux-là pour » leur nobleſſe & les grands exploits de » leurs ancêtres, dont la gloire rejailliſ- » ſoit ſur eux. C'étoit la même choſe » pour les femmes. Mais il n'y avoit rien » de réglé touchant les ames, parce que » c'étoit une néceſſité qu'elles changeaſ- » ſent de nature en changeant de condi- » tion. Du reſte, les richeſſes, la pauvre-

» té, la ſanté, les maladies, ſe rencon-
» troient dans toutes les conditions; ici
» ſans aucun mêlange, là dans un juſte
» tempérament de biens & de maux ».

C'eſt ici, ce me ſemble, mon cher Glaucon, que l'homme riſque tout; & c'eſt auſſi pour cette raiſon, que chacun de nous négligeant toutes les autres ſciences, doit s'appliquer à acquérir, autant qu'il dépendra de lui, la ſcience qui le mettra en état de diſcerner les conditions heureuſes & malheureuſes; de choiſir toujours la meilleure de celles qui ſeront laiſſées à ſon choix, en repaſſant dans ſon eſprit tout ce qui a été dit ci-deſſus, & en jugeant de ce qui peut contribuer davantage au bonheur de la vie, par l'examen qu'il fera des différentes conditions conſidérées enſemble ou ſéparément; de ſçavoir quel degré de beauté mêlé avec une certaine meſure de richeſſe ou de pauvreté, & une certaine diſpoſition de l'ame, rend l'homme méchant ou vertueux; quel effet doivent produire la naiſſance illuſtre & la naiſſance obſcure, la vie privée & les dignités, la force du corps & la foibleſſe, le plus ou le moins de diſpoſition aux ſciences;

en un mot, les différentes qualités naturelles ou requiſes, aſſorties les unes avec les autres : enſorte qu'après avoir combiné enſemble ces divers objets, & jetté les yeux ſur la nature de l'ame, il puiſſe diſtinguer la condition qui lui eſt avantageuſe, de celle qui lui ſeroit funeſte, & qu'il appelle condition funeſte, celle dont le choix aboutiroit à rendre l'ame plus injuſte ; & condition avantageuſe, celle qui la rendroit plus vertueuſe, ſans avoir aucun égard pour tout le reſte. Car nous avons vu que c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, ſoit pour cette vie, ſoit pour l'autre. Il faut donc conſerver juſqu'à la mort ſon ame ferme & inébranlable dans ce ſentiment, afin qu'elle ne ſe laiſſe éblouir là-bas, ni par les richeſſes, ni par les autres maux de cette nature ; qu'elle ne s'expoſe point, en ſe jettant avec avidité ſur la condition de tyran, ou ſur quelqu'autre ſemblable, à commettre un grand nombre de maux ſans remede, & à en ſouffrir encore de plus grands, mais plutôt qu'elle ſçache ſe fixer pour toujours à un état médiocre, & éviter également les deux extrémités, autant qu'il dépendra d'elle, ſoit dans la vie préſente, ſoit dans toutes les au-

tres par où elle paſſera. C'eſt à cela qu'eſt attaché le bonheur de l'homme.

Auſſi, ſelon le rapport de l'Arménien, revenu des enfers, le prophete avoit-il ajouté : *Celui qui choiſira le dernier, pourvu qu'il le faſſe avec diſcernement, qu'il ſoit de plus ſage & ferme dans ſa conduite, peut ſe promettre une vie heureuſe, exempte de maux. Ainſi, que celui qui doit choiſir le premier ne ſoit pas négligent dans ſon choix, & que le dernier ne ſe déſeſpere point.* « Après que le prophete eut parlé » de la ſorte ; celui, diſoit-il, à qui le » premier ſort étoit échu s'avança, & » prit ſans examen la plus conſidérable » tyrannie qu'il trouva, emporté par ſon » avidité & ſon imprudence ; mais quand » il eut tout conſidéré, qu'il eut vu que » ſa deſtinée étoit de manger ſes propres » enfans, & de commettre d'autres cri- » mes énormes, il ſe lamenta, & contre » les ſages avis du prophete, il maudit » le choix qu'il venoit de faire, accuſant » de ſon infortune le ſort, les démons, » tout le monde, excepté lui-même. » Cette ame étoit du nombre de celles » qui venoient du ciel ; elle avoit vécu » précédemment dans un état bien gou- » verné, & avoit été redevable de ſa

» vertu à la bonté de ſon naturel & à » la force de l'habitude, plutôt qu'à la » philoſophie ».

Il ajoutoit, qu'à parler en général, les ames venues du ciel étoient auſſi ſujettes que les autres à ſe tromper dans leur choix, faute d'avoir une certaine expérience des maux de la vie. Qu'au contraire, la plupart de celles qui avoient été ſous terre, & qui à l'expérience de leurs propres maux joignoient la connoiſſance des maux d'autrui, ne choiſiſſoient pas ainſi à la légere. Que cette précipitation, & de plus, le haſard qui décidoit du rang, étoient cauſe que bien des ames ſe trouvoient tantôt bien, tantôt mal partagées. En effet, ſi quelqu'un étant de retour ſur la terre, s'appliquoit conſtamment à la ſaine philoſophie, pourvu qu'après la mort ſon tour de choiſir ne vînt point après tous les autres, il y a grande apparence, ſur ce qu'on nous raconte des enfers, non-ſeulement qu'il ſeroit heureux ſur la terre; mais encore, que dans ſon voyage d'ici là-bas, & dans le retour, il marcheroit par la route unie du ciel, & non par le ſentier ſouterrein & difficile.

Il diſoit encore que c'étoit un ſpecta-

cle frappant, de voir de quelle maniere chaque ame faiſoit ſon choix; qu'en effet, rien n'étoit plus étrange, ni plus digne tout-à-la-fois de compaſſion & de riſée; que la plupart ſe conduiſoient en cette action par les habitudes qui leur reſtoient de la vie précédente. Qu'il avoit vu l'ame qui avoit auparavant été celle d'Orphée, choiſir la condition de cygne, en haine des femmes qui lui avoient donné la mort autrefois; ne voulant devoir ſa naiſſance à aucune d'elles : qu'il avoit vu l'ame de Thamyris choiſir la condition de roſſignol; qu'il avoit auſſi vu des cygnes paſſer à la condition humaine, ainſi que quelques autres oiſeaux adonnés à la muſique. Qu'une ame avoit choiſi d'animer le corps d'un lion : c'étoit celle d'Ajax, fils de Télamon, qui ſe rappellant le ſouvenir de l'affront qu'elle avoit reçu dans le jugement rendu touchant les armes d'Achille, refuſa de reprendre un corps humain : qu'après celle-là vint l'ame d'Agamemnon, qui, ayant auſſi en averſion le genre humain à cauſe de ſes malheurs paſſés, choiſit la condition d'aigle; que l'ame d'Atalante ayant fait réflexion aux grands honneurs rendus aux Athlètes, n'avoit pu ſe réſoudre à paſſer

par-deſſus ce genre de vie, & s'y étoit arrêtée : qu'enſuite il avoit vu l'ame (*p*) d'Epée, fils de Panope, ſe fixer à la condition d'une femme habile aux ouvrages de main : que l'ame du bouffon Therſite, qui ſe préſenta des dernieres, ſe revêtit du corps d'un ſinge : que l'ame d'Ulyſſe à qui le dernier ſort étoit tombé vint auſſi pour choiſir : que ſe rappellant le ſouvenir de ſes travaux paſſés, & déſormais exempte d'ambition, elle chercha long-tems une condition qui fût à ſon gré ; c'étoit celle d'un particulier libre de ſoins & d'inquiétudes : qu'elle la trouva enfin dans un coin à l'écart, où tous les autres l'avoient laiſſée, & dit en la voyant, que, quand elle auroit été la premiere à choiſir, elle ſe ſeroit d'abord fixée à celle-là, & qu'elle étoit fort contente de ſon choix. Que les ames paſſoient indifféremment des corps des animaux dans ceux des hommes, & de ceux-ci dans ceux-là ; celles des méchans dans les corps des animaux féroces ; celles des bons dans ceux des animaux

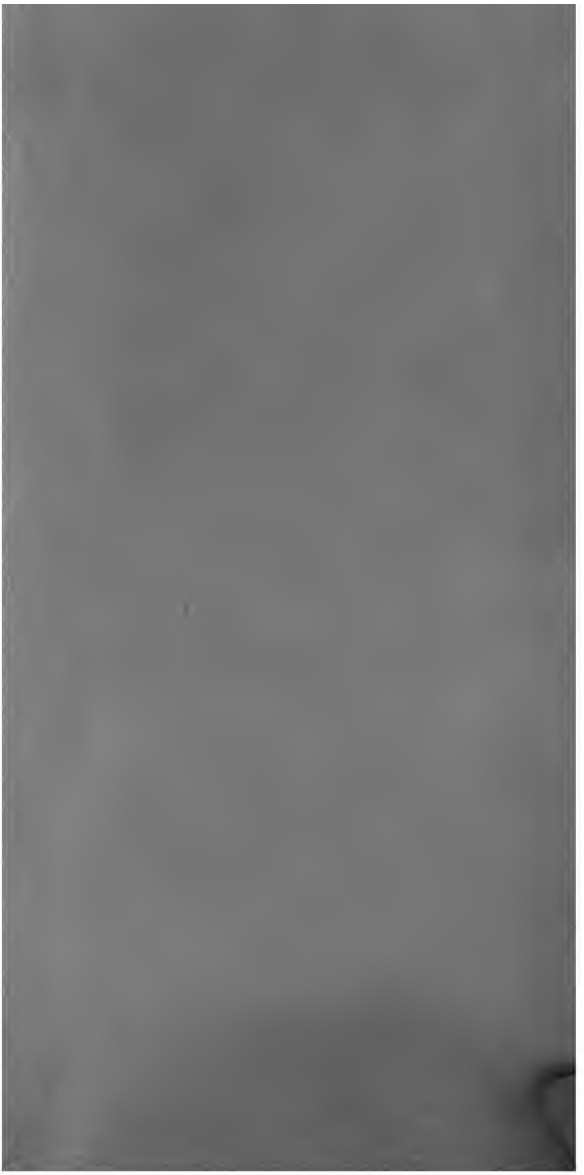
(*p*) Epée, eſt celui qui conſtruiſit le cheval de bois dont les Grecs ſe ſervirent pour prendre Troie. *Doli fabricator Epeus.* Æneid. II.

doux & bienfaiſans, ce qui donnoit occaſion à des mêlanges de toute eſpece.

Qu'après que toutes les ames eurent choiſi leur genre de vie, ſelon le rang marqué par le ſort, elles s'approcherent dans le même ordre de Lachéſis, qui donna à chacune le démon qu'elle avoit choiſi, afin qu'il lui ſervît de gardien durant le cours de ſa vie mortelle, & qu'il lui aidât à remplir ſa deſtinée : que ce démon la conduiſoit d'abord à Clothon pour confirmer le partage qui lui étoit échu, ſous la main de cette Parque, & par une révolution du fuſeau ; qu'après qu'elle avoit touché le fuſeau, il la menoit delà vers la trame d'Atropos, pour rendre irrévocable ce qui avoit déja été filé de cette vie nouvelle. Qu'enſuite, ſans qu'il fût déſormais poſſible de retourner en arriere, on s'avançoit vers le trône de la Néceſſité, ſous lequel l'ame & ſon démon paſſoient enſemble. Qu'auſſi-tôt que toutes eurent paſſé, elles ſe rendirent dans la plaine d'Oubli, où elles eſſuyerent une chaleur inſupportable, parce qu'il n'y avoit dans cette plaine, ni arbre, ni aucune des plantes que produit la terre : que le ſoir étant venu, elles paſſerent la nuit auprès du

fleuve Amélès, dont l'eau a cette propriété, qu'aucun vaſe ne la peut contenir; qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour chaque ame de boire de cette eau en certaine quantité; mais que celles qui ne ſont pas retenues par la prudence, en boivent bien au-delà de la meſure preſcrite; d'où il arrive qu'elles perdent le ſouvenir de toutes choſes. Qu'après qu'elles ſe furent couchées, il s'éleva vers le milieu de la nuit un tonnerre violent, accompagné d'un tremblement de terre; que s'étant réveillées en ſurſaut, les ames ſe diſperſerent çà & là, & ſe rendirent avec la rapidité des étoiles auprès des corps qu'elles devoient animer: que pour lui on l'avoit empêché de boire de l'eau du fleuve, qu'il ne ſçavoit par où ni comment ſon ame s'étoit rejointe à ſon corps; qu'ayant ouvert les yeux le matin, il s'étoit apperçu qu'il étoit étendu ſur le bûcher.

Cette hiſtoire, mon cher Glaucon, s'eſt conſervée juſqu'à nous, & ſi nous y ajoutons foi, elle eſt très-propre à nous conſerver nous-mêmes; nous paſſerons heureuſement le fleuve d'Oubli, & nous préſerverons notre ame de toute ſouillure. Si nous nous en tenons à ce

que j'ai dit, nous croirons que notre am
eſt immortelle, & capable par ſa na
ture d'un grand bonheur ou d'un gran
malheur. Nous marcherons toujours pa
la route céleſte, nous nous attacheron
à la pratique de la juſtice & de la ſageſſe
Par-là nous ſerons en paix avec nous
mêmes & avec les dieux; & après avoi
remporté ſur la terre le prix deſtiné à l
vertu, ſemblables à ces Athletes victo
rieux qu'on mene en triomphe par toute
les villes, nous ſerons encore couronné
là-bas, & nous goûterons une joie déli
cieuſe dans ce voyage de mille ans dont
nous avons parlé.

FIN.